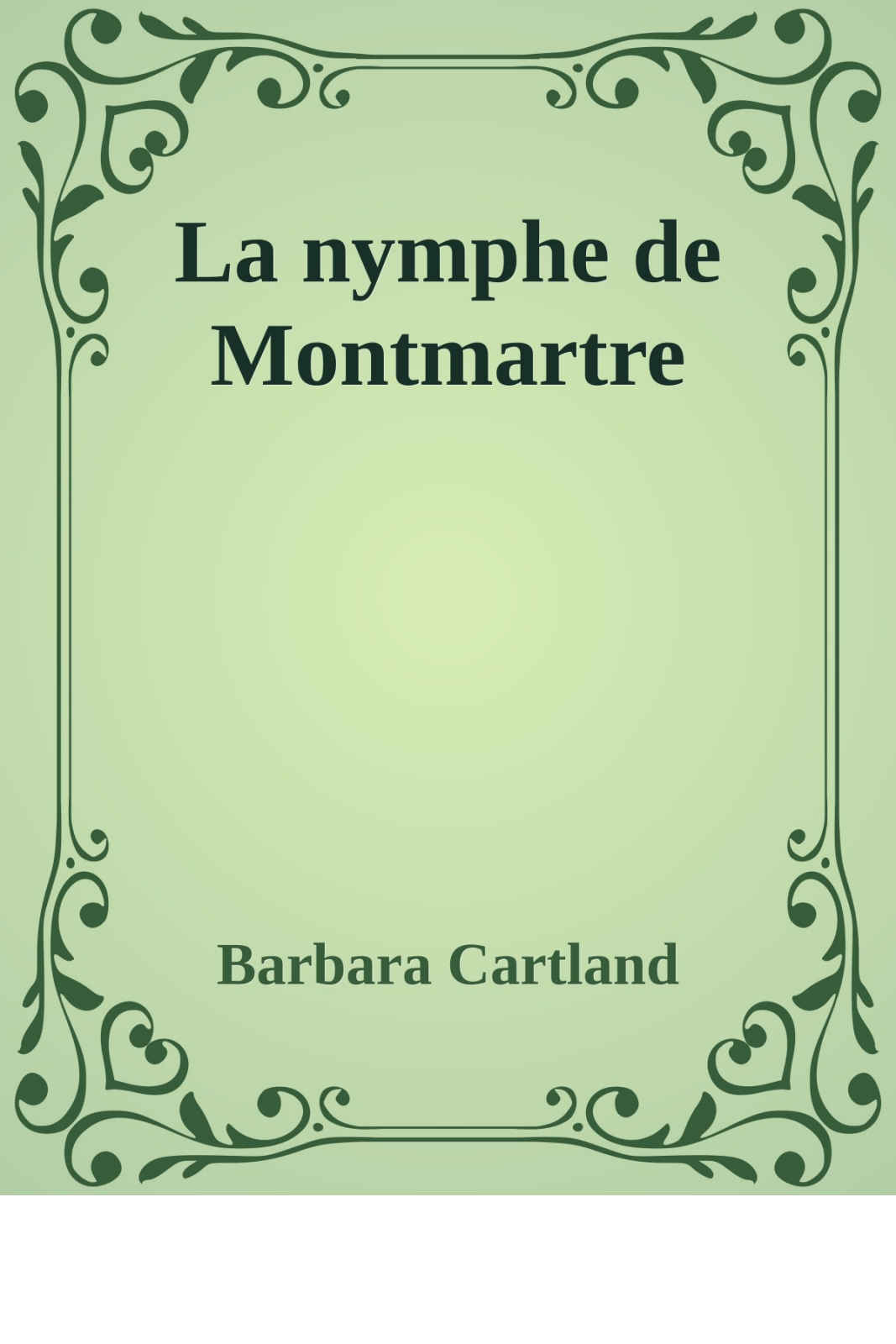


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

La nymphe de Montmartre

Barbara Cartland

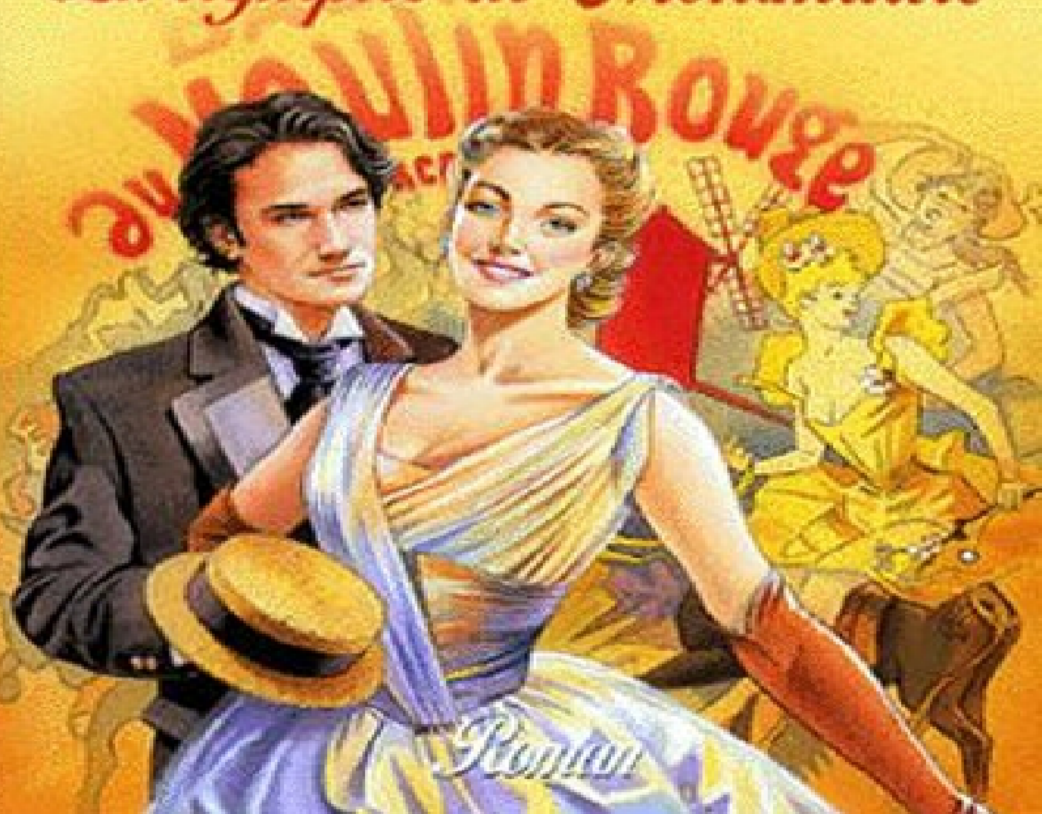
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

La nymphe de Montmartre



Source

Scan de Meauma

Synopsis

— Votre Grâce, ce soir, je convierai deux femmes à votre table : Yvette, une danseuse aux mœurs dissolues, et Mlle Oona Thoreau, la fille du peintre, qui arrive tout droit de son couvent italien. A qui ira votre préférence, à l'ange ou au démon ?

Une pure jeune fille à peine sortie de son couvent ? Bien entendu, le cynique lord Wolstanton ne croit pas un mot de cette histoire que lui raconte Dubucheron, célèbre marchand de tableaux et entremetteur notoire.

Certes, Oona Thoreau a des manières exquises et une candeur toute virginale, mais cela signifie juste qu'elle joue son rôle à la perfection. Sinon que ferait-elle dans un lieu aussi dépravé que Montmartre ?

Mais pourquoi, diable, éprouve-t-il soudain l'envie de la protéger envers et contre tout ?

La nymphe de Montmartre

Barbara Cartland

ALONE IN PARIS

Note de l'auteur

Le Moulin Rouge était devenu pour le monde entier synonyme de Paris — une variation du mot plaisir.

Il était le centre du grand mythe érotique d'une ville dépourvue de préjugés, libre, libertine, la ville des frous-frous et du champagne, de l'amour et du rire, des poètes et des peintres. L'âge d'or du Moulin Rouge a duré cinq ans.

La Goulue avait vite pris des façons de *prima donna*. A une occasion demeurée célèbre, elle a interpellé avec insolence le prince de Galles, à l'époque un des piliers de la vie parisienne, lui criant : « Hé, dis donc, la Galles, c'est toi qui paies le champagne. »

A la fin du siècle, elle faisait un numéro dans la cage aux lions d'un cirque et, quelques années plus tard, corpulente et prématurément vieillie, elle n'avait plus un sou vaillant.

Dégénérescence de Max Nordau a été publié en 1893 et a remporté un immense succès de librairie.

Le train ralentit pour entrer en gare et la gouvernante qui escortait les trois jeunes filles assises dans le wagon se tourna vers Oona.

— Quelqu'un vient vous chercher? demanda-t-elle d'une voix calme mais un peu inquiète.

— Oui, mon père sera sûrement là. Je lui ai écrit, il y a une semaine, que j'arriverais par ce train.

— Alors, c'est parfait, déclara la gouvernante avec soulagement.

Au moment de partir elle avait montré quelque appréhension d'avoir trois pupilles sous sa garde, mais Oona avait été si courtoise que Mademoiselle l'avait prise en sympathie et, en fait, avait constaté que sa présence rendait le voyage beaucoup plus agréable.

Ses autres pupilles étaient les filles du comte de Beausoir. Elles étaient pleines de vie et excédées visiblement par la gouvernante qui s'était occupée d'elles pendant les vacances.

La plus jeune, Marie-Céleste, âgée seulement de quatorze ans, singeait continuellement sa Mademoiselle derrière son dos et était très turbulente. Oona comprit que la gouvernante qui vieillissait se cramponnait à sa situation chez le comte uniquement parce qu'elle y était habituée et qu'elle n'avait pas envie de recommencer une nouvelle carrière dans une autre famille.

Elle était donc plus accommodante et Marie-Céleste avait transformé ce voyage, depuis l'Italie en un véritable supplice.

A présent, elles arrivaient à Paris. Oona, pour tout dire, regrettait plus de quitter la pauvre gouvernante harassée que les deux jeunes filles qui avaient été ses compagnes au couvent où elle avait passé ces trois dernières années.

C'était bizarre qu'après l'avoir laissée si longtemps sans nouvelles son père ait subitement répondu à sa dernière lettre par un télégramme ainsi rédigé :

*Viens immédiatement. Numéro 9 rue de l'Abreuvoir.
Montmartre. Paris.*

Elle avait montré ce télégramme à la Mère supérieure qui avait froncé les sourcils en lisant l'adresse.

— Votre père habite Montmartre? avait-elle demandé.

— Oui, révérende mère. Comme vous le savez, il est peintre.

La Supérieure avait pincé les lèvres. Elle se retenait à grand-peine de

dire tout ce qu'elle pensait non seulement des artistes mais aussi de Montmartre.

— J'avais écrit à papa pour lui rappeler que l'argent destiné par maman à mon instruction était épuisé maintenant que j'ai dix-huit ans, reprit Oona à mi-voix. Je lui demandais ce qu'il désirait que je fasse.

— Et voici sa réponse! conclut la Supérieure en abaissant un regard un peu dédaigneux sur le télégramme posé devant elle.

— Ce sera agréable de vivre de nouveau avec mon père et je suis trop âgée pour rester en pension.

— Je ne peux me faire à cette idée qu'une de mes élèves, et à plus forte raison une de votre âge, vive à Montmartre, répliqua la Supérieure.

Elle dévisageait Oona tout en parlant et songeait qu'elle aurait à dire beaucoup plus encore sur ce sujet. C'était intolérable de penser qu'une jeune fille aussi belle, aussi séduisante soit amenée à côtoyer des artistes, des danseuses et la lie de Paris qui, le monde entier le savait, se rassemblaient dans ce coin de la capitale, devenu le symbole de ce qu'il y avait de plus choquant pour les esprits bourgeois.

Tous les bons catholiques connaissaient la magnifique église dédiée au Sacré-Cœur qui avait été construite sur la colline dominant Paris, au centre même du quartier des artistes, mais cela ne suffisait pas à contrebalancer ce qui, d'après certaines rumeurs, se passait dans les bals, les cabarets et autres lieux interlopes de distractions.

La Supérieure ne pouvait évidemment pas aborder ce sujet avec sa jeune interlocutrice. Elle n'en souhaitait pas moins de tout son être empêcher Oona d'aller à Paris vivre avec son père.

Mais Oona n'était plus en âge de rester dans ce couvent qui était un pensionnat pour jeunes filles de bonne famille. De plus, comme Oona l'avait dit elle-même, les fonds légués par sa mère étant dépensés, elle devait donc interrompre ses études.

La Supérieure avait pour principe de, ne jamais chercher à connaître les antécédents de ses élèves, mais elle savait que la situation d'Oona était assez exceptionnelle.

Dans son testament, sa mère avait stipulé que la totalité de sa modeste fortune devait être consacrée à l'instruction de sa fille et, un mois avant sa mort, elle avait écrit de sa propre main au couvent de Notre-Dame à Florence pour demander des renseignements.

Elle avait appris que non seulement ce pensionnat était le plus en vogue pour les filles de la haute société mais aussi que l'enseignement qui leur y était dispensé était d'une qualité étonnante à une époque où même les familles les plus riches n'attachaient pas grande importance à l'instruction de leurs filles.

Les Françaises étaient d'ailleurs plus favorisées sur ce point que les Anglaises et la majorité des élèves du couvent de Notre-Dame étaient françaises et italiennes.

Il y avait bien quelques Anglaises mais, du fait de la médiocrité de leur formation de base, elles étaient généralement dans des classes d'un niveau nettement inférieur à celles que fréquentait Oona au même âge.

Elle possédait, il est vrai, une très vive intelligence et la Supérieure se demanda quel usage serait désormais fait de ses dons. Elle avait toujours considéré les peintres comme des gens d'une tenue négligée et d'une valeur douteuse, en dehors de leur adresse à manier le pinceau.

Elle savait toutefois que le père d'Oona n'appartenait pas à la catégorie habituelle des peintres qui fréquentaient Florence et autres lieux riches en trésors artistiques.

Julius Thoreau avait servi dans les Grenadiers de la Garde avant de se consacrer à la peinture et de quitter l'Angleterre pour s'établir en France.

La Supérieure ne connaissait aucune de ses œuvres, mais elle les avait vues mentionnées de temps à autre, non pas dans les revues d'art que jamais elle ne lisait, mais dans les journaux plus classiques et jugés de bon ton qui rendaient parfois compte des expositions et des nouvelles tendances de la peinture.

Au fond, la religieuse avait l'impression que Julius Thoreau était un monsieur de la haute société qui se plaisait à jouer les dilettantes.

Son seul espoir à présent, tandis qu'elle dévisageait la fille de Julius, c'est qu'il prenne conscience de ses responsabilités. Il pouvait par exemple déménager de Montmartre pour retourner à l'adresse respectable en dehors de Paris d'où il lui avait écrit la première fois quand ils étaient convenus qu'elle recevrait Oona comme élève.

— J'espère bien, Oona, reprit-elle de sa voix douce et bien timbrée, que votre père vous introduira dans le monde et je suis sûre qu'il comprendra que, pour ce faire, vous ne pouvez habiter Montmartre.

— Quand maman vivait, nous étions très heureux dans notre petite maison de banlieue. Papa peignait généralement dans le jardin mais, quand il allait à Paris, maman et moi restions chez nous.

— C'était tout à fait sage, approuva la Supérieure, et je suis certaine que votre mère aimerait que vous persuadiiez votre père de reprendre cette vie-là. (Sa voix se fit presque persuasive pour ajouter :) Somme toute, Oona, vous aimez la campagne, je le sais, et, après avoir séjourné si longtemps ici, vous vous adapteriez peut-être difficilement à l'atmosphère de la grande ville.

Oona ne répondit rien.

Elle était enthousiaste à l'idée de voir Paris.

Elle était sûre que son père préférerait la gaieté de la capitale la plus célèbre du monde à l'existence paisible, et somme toute assez morne, qu'ils avaient menée naguère.

Une des raisons qui empêchaient sa mère de se rendre souvent à Paris, c'est qu'ils n'en avaient pas les moyens. Même quand elle était très petite, Oona savait qu'ils devaient compter sou par sou et que l'argent

disponible, s'il y en avait, était réservé à son père.

En grandissant, elle avait appris que l'argent appartenait en réalité à sa mère.

« Il m'a été légué par mon grand-père, lui avait-elle expliqué, et j'ai eu de la chance qu'il soit si bon pour moi, sans quoi je ne sais pas ce que nous serions devenus. »

Oona avait déjà quinze ans lorsqu'elle apprit que son père avait été obligé de quitter l'Angleterre et son régiment par suite d'un scandale.

Elle n'avait jamais bien compris ce qui s'était produit. Il s'agissait en tout cas de quelque chose de très répréhensible concernant un officier supérieur.

Quoi qu'il en soit, il avait été contraint de donner sa démission pour éviter la cour martiale et il avait quitté sa patrie, furieux, en emmenant la jeune fille avec laquelle il s'était secrètement fiancé.

La raison de cette union tenue secrète, c'est que le père de sa mère était formellement opposé au mariage. Quand sa fille passa outre et s'enfuit avec l'homme qu'il considérait comme un « freluquet prétentieux », il la raya de sa vie et n'eut plus aucun rapport avec elle.

Oona était donc née en France et sa mère parlait de son pays d'origine avec tant de nostalgie que l'Angleterre lui avait toujours semblé un paradis où elle se rendrait un jour, si la chance le voulait, et où elle serait heureuse, comme sa mère l'avait été au temps de sa jeunesse.

C'était bizarre de n'avoir maintenant que son père pour parent alors que toutes les autres pensionnaires avaient une foule de tantes, d'oncles, de cousins et de grands-parents.

Sa mère lui manquait de plus en plus au fil des années, à mesure qu'elle grandissait —, plus encore qu'au moment de sa mort.

Il y avait tant de choses dont elle aurait eu envie de discuter avec elle, tant de choses qu'elle aurait voulu lui demander.

La mort de Mrs Thoreau était survenue subitement. A peine Oona avait-elle compris ce qui lui arrivait qu'elle se retrouva au couvent à Florence, où, chaque jour, elle côtoyait plus de gens qu'elle n'en avait rencontré en quinze ans.

Elle s'intéressait vivement à tout ce qui concernait sa mère : ainsi avait-elle étudié l'histoire et la littérature anglaises plus assidûment encore que les autres matières.

Elle s'était liée aussi avec les pensionnaires anglaises et, comme elles sortaient de familles aristocratiques, Oona avait beaucoup appris sur la façon de vivre de la haute société en Angleterre et la comparait avec celles de France et d'Italie.

Dans ses contacts, Oona se montrait très perspicace et la Supérieure avait compris que sa sensibilité se lisait sur son visage, une sensibilité d'une intensité inhabituelle chez un être aussi jeune.

« Je me demande ce qu'il adviendra d'elle », se dit la religieuse qui

ajouta à voix haute :

— J'espère que vous m'écrirez, Oona, et que vous me raconterez en détail ce que vous faites. Rappelez-vous que je demeure votre amie et suis prête à vous aider dans toute la mesure de mes moyens.

— Vous êtes très bonne, révérende mère, et j'aimerais vous remercier de tout ce que vous m'avez enseigné et de l'aide que vous m'avez apportée depuis que je suis ici.

— De l'aide? répéta la Supérieure d'un ton interrogateur.

— Je me suis rendu compte en arrivant ici que j'ignorais tout, répondit Oona avec simplicité. Et pas seulement sur le plan scolaire.

— Je comprends, mon enfant.

— J'ai souvent pensé que c'était une chance que maman ait choisi ce couvent pour mon instruction et ait laissé l'argent pour payer ma pension. (Elle poussa un léger soupir.) J'aime à croire que je n'ai pas perdu mon temps, mais je sais combien plus encore il reste à apprendre, et parfois je me sens très ignorante.

La Supérieure avait souri.

— Je vous assure, ma chère enfant, que vous avez appris et réfléchi bien plus que la plupart des jeunes filles dont j'ai eu à m'occuper; mais vous vous rendez compte que vous avez encore beaucoup à apprendre et cela me réjouit. En général, les jeunes filles de votre âge ne songent qu'à se marier.

— J'aimerais me marier un jour mais, en attendant, j'espère pouvoir aider papa.

— Je l'espère aussi, répliqua la Supérieure avec vivacité.

Oona la quitta avec tristesse en lui exprimant de nouveau sa gratitude. La religieuse resta un long moment plongée dans ses pensées. Elle se demandait si elle n'aurait pas dû faire plus pour cette curieuse enfant, si remarquablement douée.

Sa grande expérience d'éducatrice la mettait plus que toute autre à même de comprendre que, si Oona avait acquis un solide bagage intellectuel, elle était par ailleurs complètement ignorante du monde et des hommes en particulier.

Comment aurait-il pu en être autrement? Elle était arrivée ici à quinze ans après avoir mené, la Supérieure le devinait, une vie très protégée; et elle n'avait pas quitté le couvent depuis trois ans.

Mais trois années cruciales, songea la religieuse, au cours desquelles les filles quittent le stade de l'enfance et entrent dans l'âge adulte.

« Que va-t-elle devenir? » se demanda la Supérieure. Et elle émit le vœu qu'Oona rencontre un homme qui l'épouse ou, tout au moins, l'emmène loin de Montmartre.

Le train s'immobilisa le long du quai et des porteurs en blouse bleue accoururent vers les wagons en criant :

« Porteur! Porteur! »

Oona regarda par la fenêtre et vit une foule de gens sur le quai. Elle se demanda comment elle allait faire pour trouver son père. Puis, tandis que la gouvernante appelait avec nervosité ses jeunes élèves, Oona dit au revoir à ses compagnes de voyage en les embrassant et promit de ne pas les oublier.

— Il faut que tu nous écrives pour nous raconter ce que tu deviens, déclara Marie-Céleste. Peut-être pourrons-nous te rendre visite un jour si papa nous laisse venir à Paris. Ce serait amusant d aller te voir à Montmartre, bien que maman dise que ce n'est pas un quartier pour une jeune fille convenable.

— Venez, Marie-Céleste, cria la gouvernante qui descendait sur le quai.

Marie-Céleste fit une grimace dans sa direction et embrassa de nouveau Oona.

— Soigne-toi bien, recommanda-t-elle. Je pense que tu vas t'amuser comme une reine avec tous ces artistes qui peindront ton portrait.

Et elle sauta sur le quai.

Restée seule, Oona ramassa son sac et mit sur son bras son manteau d'hiver, trop chaud pour la saison.

La foule des voyageurs se dirigeait vers la sortie. Oona suivit le flot en regardant autour d'elle si elle apercevait son père.

Il était grand, distingué, très britannique d'allure en dépit du fait qu'il portait souvent des vêtements assez excentriques qui révélaient son appartenance au monde des artistes.

Oona avait presque atteint l'extrémité du quai lorsqu'elle aperçut sa malle de cuir au couvercle bombé que l'on sortait du fourgon à bagages.

« Mieux vaut que je la prenne », se dit-elle, et elle trouva un porteur qui ne demanda pas mieux que de s'en charger.

— Il y a quelqu'un qui vient vous chercher, mam'zelle?

Il parlait d'une façon légèrement familière — non par impertinence, Oona le comprit, mais simplement parce qu'elle avait l'air si jeune qu'invariablement on la prenait encore pour une gamine.

— Je pense que mon père m'attend au portillon, répliqua-t-elle.

Le porteur hocha la tête et se mit en marche, suivi d'Oona.

Son père n'était pourtant pas à la sortie et, après avoir patienté quelques minutes, Oona songea qu'il avait peut-être oublié le jour de son arrivée.

Naguère il était coutumier du fait.

« Je crois que ton père a la tête comme une passoire! » disait souvent sa mère, mi-exaspérée mi-amusée.

C'était vrai. Il se trompait de jour pour ses rendez-vous, il oubliait ce qu'il devait chercher ou acheter à Paris ou encore il apportait quelque chose qui ne convenait absolument pas parce qu'il ne se rappelait plus ce qui lui avait été demandé.

— Je crois que mon père m'a oubliée, dit-elle au porteur.

— Ne vous en faites pas, mam'zelle, je vais vous chercher une voiture. Un brave cocher qui vous emmènera où vous voudrez.

Il parlait d'un ton si protecteur et si paternel que la jeune fille lui sourit avec reconnaissance.

— Ce sera très aimable de votre part, dit-elle.

Elle savait qu'il avait sûrement choisi le cocher avec soin et lui donna ce qu'elle pensa être un pourboire convenable.

Il la remercia avec chaleur et elle eut l'impression qu'il était un peu surpris en l'entendant donner l'adresse de Montmartre.

Dès que le cheval se fut éloigné de la gare, Oona ne songea plus qu'à sa joie d'être à Paris.

Il lui semblait avoir quitté la capitale depuis une éternité et pourtant tout était si familier qu'elle se sentait revenue chez elle.

Les hautes maisons grises avec leurs volets de bois, les boulevards noirs de monde, les gens assis aux terrasses des cafés devant des tables à dessus de marbre, les pâtisseries, les boutiques et les étals avec leurs pyramides de fruits aux couleurs vives ou de grands morceaux blêmes de triperie étaient tels qu'elle se les rappelait.

En passant, elle crut sentir une odeur de café. Il n'avait jamais un tel arôme en Italie.

Le cheval gravissait à présent la Butte avec une certaine lenteur et le grand dôme du Sacré-Cœur se dressait au-dessus d'elle comme s'il la bénissait du haut du ciel.

Oona avait appris en classe que c'est après la défaite de la France à Sedan qu'un Jésuite avait suggéré de placer le pays sous la protection du Sacré-Cœur.

L'hymne avait alors jailli de toutes les églises : « Sauvez Rome et la France au nom du Sacré-Cœur ! »

En fait, tirant avantage de l'affaiblissement de la France, Victor-Emmanuel avait saisi cette occasion de prendre le contrôle de Rome et le pape s'était déclaré prisonnier au Vatican. Cependant, l'idée de construire le sanctuaire de Paris avait été immédiatement adoptée.

Les francs affluèrent par millions et l'archevêque de Paris, le cardinal Guibert, décida que la basilique serait érigée à Montmartre.

« C'est ici que le Sacré-Cœur doit avoir sa demeure pour attirer tous les hommes à lui. Il faut bâtir au sommet d'une colline le monument de notre renaissance religieuse », s'était écrié le prélat.

Avec ses pierres blanches sur lesquelles brillait le soleil, la basilique était si belle qu'il était impossible que Montmartre soit le lieu de perdition dont ses compagnes lui avaient parlé au couvent.

Les parents d'Oona étaient anglais et tous deux protestants. Elle n'était donc pas catholique mais, à vivre dans un couvent dont presque toutes les autres pensionnaires l'étaient, elle avait vu l'importance de cette

religion pour ses fidèles et l'influence profonde qu'elle exerce sur leur vie.

Elle avait la conviction que même si Montmartre avait été par le passé un lieu mal famé, le nouveau sanctuaire maintenant presque achevé chasserait ce qui était répréhensible et répandrait dans le quartier une atmosphère de sainteté.

En tout cas, la rue qui montait à Montmartre était bien aussi raide et malaisée que la voie qui conduisait au Paradis!

Le cheval avançait de plus en plus lentement et Oona eut ainsi tout loisir de remarquer la différence entre les gens qu'elle voyait ici et ceux qu'elle avait croisés sur les boulevards et dans les rues d'en bas.

Avec leur veste de velours et leur ample cravate flottante, les hommes ne le cédaient en rien aux femmes qui paraissaient habillées comme pour un bal costumé.

Ils avaient l'air bizarre et en même temps assez pittoresque. Oona essaya de deviner leur métier : commissionnaires, blanchisseuses, boutiquiers ou modestes artisans. Certains hommes appartenaient manifestement à la catégorie des Apaches et elle se demanda si les histoires qu'elle avait entendues, de batailles au couteau et au pistolet dans les ruelles sombres, étaient bien vraies.

Des peintres s'étaient installés sur le trottoir pour dessiner ou discutaient entre eux sur une place ombragée par des marronniers en fleur.

La scène était si gracieuse et la place avait une telle atmosphère de gaieté que la jeune fille soupira de plaisir.

C'était encore plus sensationnel qu'elle ne l'avait imaginé et elle espéra que son père lui permettrait de se promener. Il connaissait certainement quelques-uns de ces peintres.

Elle était si occupée à regarder autour d'elle qu'elle fut surprise quand le fiacre s'arrêta devant un haut immeuble qui avait grand besoin d'être repeint.

Il avait une apparence minable et donnait une telle impression de désolation que le cœur de la jeune fille se serra.

— Vous êtes arrivée, mam'zelle! lui cria le cocher par-dessus son épaule.

— Merci, répliqua-t-elle.

L'homme descendit avec lenteur de son siège, car il était âgé et assez corpulent, et lui ouvrit la portière du fiacre. Puis il déposa sa malle sur le trottoir. Elle le paya et il demanda :

— Je vous porte la malle à l'intérieur, mam'zelle?

— Ce serait très gentil de votre part.

Oona le précéda dans la maison dont la porte était ouverte et découvrit un escalier au fond du vestibule étroit et nu qui paraissait à la fois sale et poussiéreux.

— Vous allez à quel étage, mam'zelle? questionna le cocher.

Pour la première fois, Oona s'avisa que son père ne possédait pas

l'immeuble entier comme elle l'avait imaginé et que le bâtiment comportait plusieurs ateliers.

Elle allait répondre qu'elle ne savait pas quand elle aperçut trois noms affichés sur une planche. Elle fut soulagée de voir que l'un des trois était celui de son père.

Le cocher vit la planche, lui aussi.

— Eh bien, au moins, voilà qui indique où les gens habitent!

— Mon père est au numéro 3, dit Oona.

— C'est en haut, conclut le cocher d'un ton résigné.

Hissant la malle sur son épaule, il la précéda dans l'escalier. Les marches étaient dépourvues de tapis et craquaient de façon sinistre. Au premier étage, il y avait une porte sur laquelle était inscrit en lettres grossières à la peinture noire : *Julius Thoreau*.

Oona s'élança, se faufila pour passer devant le cocher sur le palier exigü et frappa.

Ne recevant aucune réponse, elle ouvrit timidement la porte.

Elle avait bien pensé que l'atelier aurait un aspect inattendu mais comment aurait-elle pu imaginer cette vaste pièce où régnait un désordre si extraordinaire?

Un canapé, une table, des chaises étaient disséminés çà et là, avec plusieurs chevalets, une estrade pour les modèles, un grand escabeau et, accumulées un peu partout, nombre de toiles inachevées.

Sur les murs étaient accrochés des tableaux sans cadre et sur le plancher traînaient des livres, des souliers, des haltères, une quantité incroyable de bouteilles vides et quelques vêtements féminins : des bas, des écharpes, un châle chinois brodé et une ombrelle ouverte.

Oona regarda autour d'elle avec stupeur.

Le cocher déposa sa malle.

— M'est avis qu'un bon coup de balai ne serait pas du luxe, mam'zelle! commenta-t-il d'un ton jovial.

Puis, avant qu'Oona ait eu le temps de dire quoi que ce soit, il redescendit, martelant les marches de son pas lourd.

La jeune fille jeta un coup d'œil autour d'elle et se demanda comment quelqu'un pouvait vivre dans un tel capharnaüm. Elle aperçut alors, à l'autre extrémité de la pièce, un étroit escalier de bois. Sans doute conduisait-il à une chambre.

L'idée que son père était peut-être malade lui traversa l'esprit. Cela expliquerait son absence à la gare. Elle se fraya avec précaution un chemin dans la pièce, délogeant au passage un ballon et remarquant une ravissante porcelaine cassée en deux qui gisait à côté d'une bottine dépourvue de lacets.

Elle gravit l'escalier et découvrit, comme elle l'avait supposé, une petite chambre avec un grand divan qui servait de lit et une commode dont un pied manquant avait été remplacé par une pile de livres.

Il y avait plusieurs chaises cassées et les murs étaient décorés d'étranges fresques aux couleurs éclatantes représentant des femmes à demi nues.

Oona les regarda et se sentit gênée.

Comme la pièce était vide, elle avait un peu l'impression de commettre une indiscretion et elle redescendit dans l'atelier.

Il était éclairé côté nord grâce à une vaste verrière. Dans cette lumière, Oona remarqua un tableau inachevé posé sur un chevalet. Elle se fraya un chemin à travers la pièce pour aller l'examiner. C'était la facture de son père, mais il avait radicalement changé de style depuis la dernière fois qu'elle avait regardé ses œuvres.

Il utilisait la couleur d'une façon bien différente des autres peintres. Il avait un talent particulier pour faire jouer la lumière et donner à son sujet un éclat qui retenait l'attention de sorte que le reste passait inaperçu.

Oona cherchait toujours à comprendre ce qu'il désirait traduire dans ses œuvres, car il lui avait dit qu'un véritable artiste peint ce que la vue des choses provoque en lui plutôt que les choses elles-mêmes.

Mais ce qu'il y avait sur cette toile-ci lui paraissait totalement incompréhensible. Ce n'était qu'une masse tourbillonnante de couleurs sans le moindre dessin reconnaissable.

« Il faudra que papa me l'explique », se dit-elle.

Elle entendit des pas dans l'escalier et attendit, le cœur bondissant. Elle allait retrouver son père et tout ce qui était un peu effrayant allait s'arranger.

La porte s'ouvrit.

Ses lèvres bougeaient déjà pour crier « papa! » quand elle vit sur le seuil un homme d'âge mûr, vêtu avec une grande élégance.

Il était coiffé d'un haut-de-forme crânement posé sur sa tête. Une épingle, rehaussée d'une perle, ornait sa cravate. Ses vêtements étaient coupés à la dernière mode, si bien qu'avec son jonc à pomme d'or il semblait étrangement déplacé au milieu du désordre de l'atelier.

Il entra dans la pièce d'un pas assuré et, sur le moment, n'aperçut pas Oona près du chevalet. Il avança dans la direction opposée, vers un tableau accroché au mur juste au-dessous de l'escalier qui conduisait à la chambre.

C'est seulement quand il fut à mi-chemin qu'il sentit une autre présence dans l'atelier et que, tournant la tête, il découvrit la jeune fille.

Elle était debout dans la lumière qui entrait par la verrière : cet éclairage transformait en auréole son chapeau d'écolière qu'elle portait rejeté en arrière et faisait ressortir l'or de sa chevelure qui bouclait autour de son front ovale et de ses joues.

— Qui êtes-vous?

Le ton de l'inconnu était sec et Oona répliqua avec un peu de nervosité :

— Je... j'attends... mon père.

- Votre père?
- Oui. Il m'a dit de le rejoindre à Paris et je pensais qu'il viendrait me chercher à la gare mais... peut-être l'ai-je manqué.
- Votre père est-il Julius Thoreau?
L'inconnu parlait lentement, comme s'il choisissait ses mots.
- Oui, je suis sa fille Oona.
- Et il vous a dit de venir à Paris? Quand cela?
- Il y a huit... non, neuf jours. Il m'a envoyé un télégramme au couvent, à Florence.
- Neuf jours! Oui, c'est possible.
Sa façon un peu bizarre de parler incita Oona à demander vivement :
- Quelque chose est-il arrivé? Est-ce que... papa est malade?
L'inconnu s'approcha.
Il dut contourner une chaise où s'entassait de la vaisselle ébréchée et un carton qui contenait des plumes d'autruche noires et blanches.
Oona ne bougea pas, mais ses yeux s'écarquillèrent.
- Qu'y a-t-il? Que se passe-t-il? questionna-t-elle quand l'inconnu fut près d'elle.
- Je suis navré d'avoir à vous apprendre, dit-il avec douceur, que votre père a été inhumé hier.
- In... inhumé?
Elle eut du mal à prononcer le mot, puis elle demanda :
- Qu'est-il arrivé? Comment est-ce possible?
L'inconnu détourna les yeux et elle eut l'impression qu'il ne lui dirait pas toute la vérité.
- Votre père a fait une chute, déclara-t-il. Cela a dû provoquer une crise cardiaque car il était mort quand on l'a relevé.
Inutile d'expliquer à cette enfant que son père était complètement saoul, que la chute s'était produite dans un escalier et qu'il s'était rompu le cou en tombant.
- Oona joignit ses deux mains avec angoisse.
- Comment... une chose aussi terrible a-t-elle pu arriver? demanda-t-elle comme si elle se parlait à elle-même.
- Peut-être en un sens vaut-il mieux qu'il soit mort de cette façon. Votre père n'a pas souffert.
- Je... j'en suis heureuse. (Elle demeura silencieuse un instant, puis questionna :) Etes-vous un... ami de papa?
- Je connais votre père depuis longtemps et je pense qu'il dirait que j'étais son ami. En fait, chaque fois qu'il vendait une de ses œuvres, ce qui n'était pas fréquent, c'est moi qui m'occupais de la vente.
Oona poussa une légère exclamation.
- Maintenant je sais qui vous êtes! Vous êtes M. Philippe Dubucheron!
- Exact. Votre père parlait-il de moi?

— C'est maman qui disait en général : « Julius, préviens donc M. Dubucheron que tu as fini un tableau. »

Elle n'ajouta pas que la fin de la phrase était invariablement : « Nous avons besoin d'argent. »

— Je ne me doutais pas que votre père avait une fille, je l'avoue, ni — si vous me permettez de le dire — une fille si jolie.

Oona sembla un peu gênée par le compliment et Philippe Dubucheron se fit la réflexion qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi séduisant que la roseur qui apparut sur les joues de la jeune fille ou que cette façon de baisser les yeux avec ces paupières qui battaient de leurs longs cils.

C'étaient des yeux extraordinaires, verts avec des touches d'or, et il se surprit lui-même en les comparant poétiquement à un reflet de soleil dans un ruisseau. Il n'avait jamais rencontré cette clarté ni cette transparence. A vrai dire il n'avait guère l'habitude de rencontrer des couventines dans l'atelier de Julius Thoreau qui était fréquenté par un tout autre genre de visiteuses!

Brusquement, une image s'imposa à lui et toute la scène lui revint en mémoire.

Il était venu chez Thoreau dix jours plus tôt, ou peut-être neuf, et comme il arrivait en haut de l'escalier une femme était sortie en trombe de l'atelier, clamant à pleine bouche les injures grossières employées couramment par les gens de Montmartre.

Il était entré et avait trouvé Julius Thoreau devant son chevalet, le pinceau à la main. Il avait immédiatement compris que Thoreau n'était pas en état de peindre. Il était ivre, comme il l'était continuellement depuis trois ans qu'il s'était installé à Montmartre.

Or, Philippe Dubucheron avait déjà vendu le tableau auquel Thoreau était en train de travailler. Deux jours plus tôt, l'œuvre était presque terminée. Dubucheron fut contrarié de voir qu'elle en était restée à peu près au même point. D'autre part, il savait que la femme qui venait de partir servait de modèle pour le personnage du premier plan.

— Avez-vous perdu la tête, Thoreau! s'exclama-t-il avec irritation. Vous m'aviez dit que le tableau serait fini aujourd'hui. J'ai un client qui l'attend et il quitte Paris ce soir.

— Alors il n'a qu'à partir sans lui, avait répliqué Julius Thoreau d'une voix pâteuse.

— Rien ne m'est plus désagréable que de ne pas tenir mes promesses et, ce qui est pire, vous avez besoin d'argent.

C'était indéniable, avait-il commenté en son for intérieur. Thoreau portait une chemise déchirée qui avait besoin d'un sérieux blanchissage, ainsi que son pantalon, maculé de peinture. Ses pieds étaient chaussés de pantoufles de feutre éculées et, visiblement, il ne s'était pas rasé depuis vingt-quatre heures.

Il avait été naguère un bel homme à l'allure distinguée, mais la boisson

avait eu raison de sa silhouette et de sa belle mine. Il était bouffi et Philippe Dubucheron constata avec dégoût qu'il sentait mauvais, comme d'ailleurs, tout l'atelier.

— Très bien, dit-il. Puisque vous n'avez pas terminé ce tableau à temps, je ne peux pas le vendre. Faites-moi savoir quand vous voudrez que je vienne car jamais plus, je vous en donne ma parole, Thoreau, je ne vendrai un tableau de vous tant qu'il ne sera pas achevé et entre mes mains.

— Je le finirai, je le finirai, grommela Thoreau. Cela ne me demandera que quelques heures.

— Sans modèle?

— Au diable le modèle! Au diable toutes ces petites putains aux doigts crochus! Tout ce qu'elles veulent, c'est de l'argent... des francs, encore des francs! Celle-là exigeait même d'être payée avant de poser!

— Elles aussi doivent gagner leur vie, dit sèchement Philippe Dubucheron. Ne soyez pas stupide, Thoreau, vous ne pouvez pas terminer ce tableau sans modèle. Faites-la revenir.

— Je ne la reprendrais pas maintenant même si elle me le demandait à genoux! s'écria Julius Thoreau. Je veux un modèle qui comprenne ce que j'essaie de faire, et non une bûche qui ne pense qu'à l'argent!

— Personne à Montmartre ne travaillera pour vous gratuitement, déclara cyniquement Philippe Dubucheron.

Un silence s'installa entre les deux hommes. Soudain Julius Thoreau poussa une exclamation bruyante qui fit sursauter le marchand de tableaux.

— J'ai trouvé! J'ai le modèle qu'il me faut! Elle ne me harcèlera pas pour obtenir de l'argent. Elle posera pour moi parce qu'elle m'aime, entendez-vous? Parce qu'elle m'aime!

— Oui, je vous entends. Mais pourquoi une femme vous aimerait-elle, Dieu seul le sait!

Ecœuré, il se dirigea vers la porte. Lorsqu'il y parvint, il se retourna pour ajouter :

— Quand vous aurez un tableau fini et prêt à vendre je viendrai vous voir. En attendant, adieu!

Il descendit l'escalier de fort mauvaise humeur. Il était furieux d'avoir été assez stupide pour croire Thoreau quand il disait qu'il terminerait le tableau — et horrifié à l'idée de devoir décevoir un client.

Placer des tableaux n'était pas facile en ce moment et, s'il n'avait pas eu d'autres affaires bien plus lucratives, Philippe Dubucheron aurait tiré le diable par la queue. Mais il était trop fin et trop versé dans l'art de vendre aux gens ce qu'ils désirent pour ne pas s'enrichir d'année en année.

Son silence avait mis Oona mal à l'aise. Comme si elle sentait que ce silence lui dissimulait quelque chose, elle demanda à voix très basse :

— Pouvez-vous... me dire... où papa est enterré?

— Oui, bien sûr, répliqua Philippe Dubucheron.

Oona s'en alla regarder par la fenêtre, lui tournant le dos, et il comprit qu'elle voulait cacher ses larmes.

— Papa... m'écrivait rarement, dit-elle, mais quand il le faisait... tout semblait aller bien pour lui. Je... je ne me doutais pas qu'il vivait comme cela.

Qu'elle ait éprouvé un choc devant l'aspect de l'atelier, cela n'avait rien d'étonnant.

— Je présume que sa femme de ménage ne se soucie pas de venir, maintenant qu'il est mort, dit-il.

Il y eut un silence puis, au bout d'un moment, la jeune fille se retourna.

Elle avait des larmes dans les yeux mais faisait un courageux effort pour se dominer.

— C'est peut-être... déplacé de vous demander cela dans un tel moment, dit-elle, mais est-ce que... tout ce qui est ici m'appartient maintenant?

— Pour ce que cela vaut, rétorqua-t-il avec dédain. (Puis une idée le frappa.) Vous avez de l'argent, je suppose?

Oona secoua la tête.

— N... non.

— Non? Comment cela? Pendant toutes ces années où vous n'habitez pas avec votre père, vous aviez bien de quoi vivre ou vous étiez chez des parents?

— J'étais en pension.

— Et qui payait vos frais de scolarité?

— Maman... Quand elle est morte, elle a laissé tout ce qu'elle possédait pour mon éducation.

Sage mesure, songea Philippe Dubucheron, sinon Thoreau l'aurait dépensé pour boire.

— J'ai écrit à papa qu'à présent que j'avais dix-huit ans il ne me restait plus d'argent et qu'il était temps que je sorte de pension. La plupart des autres élèves la quittent à dix-sept ans.

C'est cette lettre qui avait dû donner à Thoreau l'idée de faire venir sa fille, conclut Dubucheron, et cela pour une raison purement égoïste.

— Eh bien, déclara-t-il avec autorité, maintenant que votre père est mort, il faut que nous organisions votre retour en Angleterre auprès de votre famille.

— Je... c'est impossible, répliqua aussitôt Oona.

— Et pourquoi donc?

— Je ne la connais pas et j'ignore même si j'ai des parents en vie. Après la fuite de ma mère en compagnie de mon père, sa famille a rompu toute relation avec elle.

Philippe Dubucheron la dévisagea avec stupeur.

— C'est vrai? Vous parlez sérieusement en disant que vous êtes

seule au monde?

— Oui, malheureusement, et je... je me demande ce que je vais faire. (Elle parcourut du regard l'atelier sale et en désordre.) Si... si je m'installais ici... pensez-vous que je pourrais trouver du travail?

— Vous installer seule ici?

— Je... je n'ai aucun autre endroit où aller, dit Oona.

Elle songea à ses camarades de pension. Toutes étaient retournées dans leurs familles qui étaient riches.

Pendant les trois années qu'elle avait passées à Florence, si ses amies l'avaient parfois emmenée déjeuner à l'occasion d'une visite de leurs parents, jamais elles ne l'avaient invitée à séjourner chez elles.

Elle avait l'air si désespérée, si abandonnée, que Philippe Dubucheron se surprit à déclarer :

— Ne vous tracassez pas pour le moment. Je me charge d'arranger quelque chose.

Tout en parlant, il se dit qu'il devait avoir perdu la tête. Que ferait-il d'une jeune fille sortie tout droit du couvent? Innocente et, il en était certain, candide!

Elle devait l'être pour vouloir vivre dans un quartier comme Montmartre et y trouver un emploi.

Le seul métier qui s'offrait était celui de...

Il s'interrompt. Une idée lui avait traversé l'esprit.

— Ecoutez, reprit-il, je sais ce que nous allons faire. Nous allons en discuter, mais maintenant j'ai un rendez-vous.

Il lui adressa un sourire rassurant.

— A mon retour, nous résoudrons votre problème.

Les yeux d'Oona lui parurent s'illuminer et elle répondit :

— C'est très aimable de votre part... vous êtes sûr que cela ne vous dérangera pas?

— Du tout. Mais je dois vous quitter à présent parce que je vais montrer ce tableau de votre père à quelqu'un qui a déjà acheté une autre de ses œuvres il y a un an.

Il devina la question qu'Oona avait envie de poser, sans qu'elle osât la formuler.

— Naturellement, l'argent sera pour vous si la vente est conclue, après déduction de ma commission habituelle.

— Oh, j'espère que vous réussirez! s'écria Oona. Je ne veux pas vous ennuyer avec mes soucis personnels, mais il ne me reste que vingt-cinq francs dans mon sac... le voyage était coûteux.

— Je m'en doute, répliqua Philippe Dubucheron. Maintenant je dois vous laisser.

Il alla vers le tableau suspendu au mur et le dégagea du clou.

L'œuvre représentait une rue de Montmartre au clair de lune. Les taches de lumière, caractéristiques de la manière du peintre, accentuaient

l'atmosphère étrange, presque sinistre, du paysage qui avait une incontestable originalité.

Comme Philippe Dubucheron se dirigeait vers la porte, laissant Oona debout, seule au milieu de l'affreux bric-à-brac amassé par Thoreau, il lui trouva un air perdu et pitoyable.

« Elle ressemble à un flocon de neige sur un tas de fumier », songea-t-il, s'étonnant de se découvrir si sentimental.

— Après mon départ, ordonna-t-il avec autorité, fermez la porte à clef et ne laissez entrer personne jusqu'à mon retour. Vous m'entendez?

Il vit la surprise sur le visage d'Oona.

— Vous croyez que des gens... pourraient venir ici?

Il pensait que si quelqu'un venait et la trouvait ici, il serait bien difficile de le faire partir. Mais il se contenta de répondre :

— Maintenant que la mort de votre père est connue, des gens chercheront à s'emparer de choses auxquelles ils n'ont pas droit.

— Je... je comprends.

— Alors faites ce que je vous dis. Reposez-vous et attendez mon retour.

— Vous... vous reviendrez?

C'était une enfant qui posait la question, une enfant soudain affolée à l'idée de rester seule dans l'obscurité ou pendant un orage.

Et l'homme à la tête froide, l'astucieux entremetteur prêt à fournir pour de l'argent n'importe quoi, êtres ou choses, sentit soudain s'éveiller en lui une fibre protectrice.

— Je reviendrai, dit-il en souriant, et je vous certifie que je tiens toujours mes promesses! Soyez sage, faites ce que je vous dis et tout ira bien.

Il lui adressa un sourire rassurant et, en descendant l'escalier, il entendit une clef tourner dans une serrure qui avait grand besoin d'être graissée.

Le duc de Wolstanton arriva de fort mauvaise humeur dans sa résidence parisienne.

Son intendant avait télégraphié la veille pour annoncer sa venue et, malgré ce bref délai, tout était prêt pour le recevoir.

On aurait difficilement trouvé à redire à l'armée de valets revêtus de la livrée de Wolstanton, aux fleurs qui décoraient le salon et à la propreté impeccable de toute la maison, y compris l'argenterie disposée sur la table de la salle à manger.

Néanmoins le duc avait le visage fermé quand son chambellan l'accueillit et, répondant par monosyllabes, il entra au salon et se jeta dans un confortable fauteuil.

Deux laquais se hâtèrent d'apporter une bouteille de champagne bien frappé et lui présentèrent une coupe sur un plateau de vermeil. Le duc se mit à boire par petites gorgées, sans enthousiasme.

Il avait quitté Londres précipitamment. Il avait soudain pris une décision capitale pour son existence, comme lui seul était capable de le faire, avec un manque de considération pour autrui tout à fait inexcusable.

Ou plutôt qui aurait été inexcusable chez tout autre que lui, mais le duc de Wolstanton était trop important, trop riche et trop séduisant pour que quiconque soit disposé à lui en tenir longtemps rigueur.

En ce moment précis, toutefois, il était sûr que Rose Caversham se rongerait les ongles de fureur et qu'il recevrait au courrier du lendemain plusieurs pages de protestation écrites au plus fort de sa colère.

Lady Rose Caversham était connue pour ses emportements dont la soudaineté laissait pantois mais qui s'apaisaient en général aussi vite qu'ils étaient nés.

Le duc ne se rappelait plus exactement à présent ce qui avait déclenché la querelle mais elle avait fini inévitablement par cette déclaration de Rose à savoir qu'il était l'homme le plus égoïste du monde, qu'il avait ruiné sa réputation et que la seule manière de réparer était de l'épouser immédiatement.

C'était une vieille discussion que le duc s'était toujours arrangé pour faire dévier adroitement en de très nombreuses autres occasions.

Il avait pensé pendant un certain temps qu'il se marierait un jour avec Rose. Somme toute, il fallait bien se marier et avoir un héritier à qui transmettre les vastes propriétés des Wolstanton, mais il avait la ferme intention de ne le faire que quand il s'y sentirait prêt et pas avant.

Rose et lui étaient un sujet de commérages, il le savait bien, mais n'importe quelle femme avec qui il sortait, ne fût-ce qu'un soir, devenait aussitôt la cible non seulement des potins mondains mais aussi des journaux à scandale.

Rien ne réjouissait plus les journalistes que de spéculer sur la personne que le duc de Wolstanton épouserait et sur la date de la cérémonie.

Sa discussion avec Rose aurait pu s'achever par une réconciliation avec force baisers, comme se termine inévitablement ce genre de joute oratoire. Mais Rose, se laissant aller à la colère, avait reproché au duc de ne pas l'épouser et même l'avait menacé.

C'est une chose qu'il ne tolérât de personne et pendant que Rose se déchaînait contre lui, il songeait que, pour une fois, elle était allée trop loin.

Il était sorti de sa chambre en claquant la porte et avait décidé de quitter Londres.

Le duc possédait dans diverses parties du monde des résidences toujours prêtes à le recevoir à n'importe quel moment : une grande villa dans le midi de la France, une autre à Tanger, un château en Ecosse, un pavillon de chasse dans le comté de Leicester, et un manoir en Irlande où il n'avait pas mis les pieds depuis cinq ans.

Il avait choisi Paris simplement parce qu'il pensait que Rose, quand elle

l'apprendrait, en serait plus contrariée que s'il allait n'importe où ailleurs : elle serait jalouse du bon temps qu'il ne manquerait de prendre avec les célèbres demi—mondaines de cette ville enchantée.

Rose, justement, n'avait-elle pas été piquée au vif il y a quelques semaines quand le Prince de Galles avait déclaré : « Je songe à emmener Blaze avec moi la prochaine fois que je me rendrai à Paris. Je m'amuse beaucoup quand j'y vais » en garçon », mais Blaze me dit que c'est dommage que je ne connaisse pas certaines boîtes olé olé que les convenances m'interdisent de fréquenter.

— Si Blaze va à Paris, monseigneur, alors j'irai avec lui! avait dit Rose en jetant un coup d'œil significatif au duc.

— Ce sera mettre une rose de plus dans la roseraie! avait répliqué le Prince de Galles en riant aux éclats de sa propre plaisanterie.

Le duc n'avait nullement l'intention d'emmener Rose à Paris, mais il savait qu'elle comprendrait parfaitement pourquoi il avait choisi de s'y rendre en quittant l'Angleterre sans qu'ils se soient réconciliés.

Le duc de Wolstanton était très intelligent mais, ayant trop de loisirs, il occupait une grande partie de son temps en compagnie de jolies femmes sans se demander s'il pourrait l'utiliser à autre chose.

Il avait toujours eu la vie trop facile : il était si riche et d'une situation sociale si élevée qu'il aurait vraiment pu se passer également d'être aussi bien fait de sa personne. Il n'avait qu'à paraître pour séduire tous les cœurs et dès sa sortie d'Oxford, ses études terminées, il avait compris que les femmes étaient prêtes à tomber dans ses bras avant même qu'il ne connaisse leur nom de baptême.

« C'est comme de manger trop de foie gras! » s'était-il dit un jour. Un délice de temps à autre, mais lassant si l'on en mange à tous les repas.

Et le duc avait réussi à rester célibataire jusqu'à ce jour uniquement parce qu'il se fatiguait très vite des femmes qui s'agglutinaient inmanquablement autour de lui, où qu'il aille et quoi qu'il fasse.

Il avait presque trente-cinq ans et ses amis avaient depuis longtemps cédé à la pression de leurs parents et des femmes qui avaient résolu de leur mettre au cou la corde du mariage. Ce qui ne les empêchait pas, après cela, de se lancer comme le Prince de Galles dans une suite ininterrompue d'aventures galantes. Les épouses fermaient les yeux et finissaient par ne plus y attacher d'importance.

Parfois, quand le duc était seul, assez rarement donc, il se demandait si l'avenir ne lui réservait qu'un monotone défilé de femmes, toutes ravissantes, piquantes, séduisantes, fascinantes, passant de ses bras et de son lit à l'oubli.

Pensée déprimante qui le poussait à quitter sa demeure pour aller dans une autre de ses propriétés. Mais à peine y trouvait-il la solitude pendant quelques heures que ses familiers accouraient.

— J'ai quelquefois l'impression d'être un cerf aux abois! Avait-il dit un

jour à un de ses amis.

— Ah, c'est que l'enjeu est royal et même impérial, répliqua l'ami, et le duc n'avait pu qu'en rire.

Il se dit qu'il allait pouvoir séjourner tranquillement à Paris sans l'habituelle cohorte de parasites qui mangeaient son pain, buvaient son vin et attendaient de lui qu'il les héberge avec la somptuosité qu'ils s'étaient accoutumés à trouver dans ses résidences.

Quand son intendant entra dans le salon, il posa sa coupe de champagne et déclara :

— Vous avez bien compris, Beaumont! Je veux que personne ne séjourne ici et qu'aucun rendez-vous ne soit pris pour moi.

— Entendu, Votre Grâce, répondit Beaumont.

Il n'était pas seulement pour le duc l'administrateur de ses biens depuis de nombreuses années, mais aussi en quelque sorte un ami.

Le duc reprit avec un peu d'humeur :

— Pardieu, Beaumont, vous pensez que ma résolution ne tiendra pas plus de vingt-quatre heures, je le sais. Mais vous vous trompez!

— Je l'espère!

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela? s'enquit le duc avec curiosité.

— J'estime qu'un changement d'ambiance est exactement ce qu'il vous faut en ce moment.

— Et vous croyez que Paris me le procurera?

— Si vous n'êtes pas gêné par le chœur habituel qui répète tout ce que vous dites et pense ce qu'il s' imagine que vous pensez!

Le duc rit. Pour la première fois depuis qu'il avait quitté Londres, son rire était un vrai rire d'amusement.

— Je vous emploie comme intendant, pas comme médecin, commenta-t-il. Quelle est votre ordonnance?

— Un peu de Moulin Rouge, un soupçon de théâtre des Variétés, avec, naturellement, une voix nouvelle enchanteresse, dotée de préférence d'un accent français, pour vous dire que vous êtes merveilleux.

Le duc rit de nouveau, puis déclara :

— Vous êtes renvoyé! Je ne veux pas à mon service quelqu'un qui me traite avec aussi peu de respect.

— Je vous respecte assez pour vouloir votre bonheur, répliqua Beaumont.

— Qu'est-ce que le bonheur?

— Je suppose qu'à cela seul chacun de nous peut répondre, mais je peux vous dire ce qu'il n'est pas... : c'est d'être cynique!

— Vous trouvez que je suis cynique?

— Je vous ai vu le devenir de plus en plus au cours de ces cinq dernières années. Je vous ai vu devenir blasé et ne vous ai vu prendre de plaisir à pas grand-chose, en dehors peut-être de vos chevaux, et je

pense que c'est dommage.

— Voilà qui est parler franc, commenta le duc d'un ton mi-figue mi-raisin.

— J'avais envie de vous le dire depuis longtemps, reprit Beaumont, et, en toute franchise, même si vous deviez m'en vouloir de vous le préciser, j'estime que vous gâchez votre vie.

Le duc, surpris, se redressa dans son fauteuil.

— Vous le pensez vraiment?

— Sinon je ne le dirais pas.

— Oui, j'en suis convaincu, convint le duc qui garda le silence un instant puis ajouta : Je suppose que sur certains plans, Beaumont, j'ai toujours été plus proche de vous que de n'importe qui d'autre. Je détestais mon père. J'ai beaucoup d'amis, mais je n'ai jamais souhaité être particulièrement intime avec eux. Je crois que vous êtes la seule personne à qui je dis la vérité et de qui je compte l'entendre.

— Merci, répliqua Beaumont. J'ai cinq ans de plus que vous mais je considère que, dans l'ensemble, ma vie est infiniment plus agréable que la vôtre en dépit de tous vos biens et de tous les atouts dont vous vous servez trop rarement.

— Quels atouts? demanda le duc avec curiosité.

— Votre intelligence, pour commencer.

Le duc se leva et traversa la pièce.

Il contempla le jardin à la française magnifiquement entretenu qui s'étendait derrière sa maison du faubourg Saint-Honoré.

— Vous parliez d'intelligence, dit-il au bout d'un moment. Est-ce qu'on se sert vraiment de son intelligence ou n'en a-t-on besoin que pour acquérir de la fortune? J'ai tout l'argent que je peux désirer, non seulement pour cette vie mais pour une demi-douzaine d'autres. Alors à quoi me sert mon intelligence, sinon à me rendre insatisfait?

— Voilà la chose la plus encourageante que je vous aie jamais entendu dire, remarqua Beaumont.

— Que diable entendez-vous par là?

— Ne vous souvenez-vous pas que Napoléon a parlé de la « divine insatisfaction »? Voilà ce dont nous avons tous besoin — l'insatisfaction : à cause d'une situation qui n'est pas parfaite, de gens qui ne sont pas à la hauteur de ce qu'on attend d'eux et de soi-même, parce qu'on ne peut pas atteindre ce à quoi on aspire le plus.

— Bonté divine! s'exclama le duc. Je ne me doutais pas que vous aviez ces idées-là! Pourquoi ne pas m'en avoir parlé plus tôt?

Beaumont sourit.

— J'y ai songé mais l'occasion ne s'est pas présentée et vous ne m'avez rien demandé.

Il posa sur le duc un regard plein de compréhension.

— J'ai l'impression, mais je me trompe peut-être, que vous vous

trouvez à une croisée de chemins dans votre existence. A vous de décider quelle voie choisir.

— Légèrement emphatique comme formule! commenta le duc. L'ennui, c'est que je n'ai pas la moindre idée de la direction à prendre et d'ailleurs aller à droite plutôt qu'à gauche importe peu.

— J'en doute. Plus tard, vous vous rappellerez ce que je vous ai dit : « Vous êtes à un tournant de votre vie. »

— Eh bien, je savais que ma venue précipitée à Paris sortait de l'ordinaire, déclara le duc, mais je n'imaginais pas me faire chapitrer par vous!

— Vous pouvez toujours ne pas en tenir compte et je pense bien que c'est exactement ce que vous ferez.

— Allez-vous-en ! s'exclama le duc. Allez-vous-en et laissez-moi à ma mauvaise humeur et à ma dépression! Vous rendez les choses pires, mille fois pires, que je ne les voyais!

— J'en suis ravi, conclut Beaumont. Et maintenant voudriez-vous me dire pour quel théâtre je dois retenir des places pour vous et où vous aimeriez dîner ce soir?

Comme il achevait sa phrase, la porte s'ouvrit et un domestique annonça :

— M. Philippe Dubucheron, Votre Grâce!

Dès que Philippe Dubucheron fut introduit dans la pièce, Beaumont en sortit. La solitude du duc était ainsi troublée parce qu'il n'avait pas eu le temps, il s'en avisait à présent, d'avertir les domestiques que Sa Grâce ne voulait voir personne.

Dubucheron faisait partie de ces parasites que Beaumont détestait le plus, tout en reconnaissant que le marchand de tableaux avait certaines excuses, puisqu'il avait quelque chose à vendre.

Ce qui ne l'empêchait pas de juger parfaitement inacceptable sa complaisance à procurer des femmes à ses clients et à leur faire connaître les cabarets les plus mal famés de Paris ou autres lieux louches de distractions.

Le duc était assez âgé pour savoir se conduire, mais les hommes comme Dubucheron flattaient des goûts que Beaumont réprouvait et qui, il en était sûr, accentuaient le cynisme du duc.

Lui aussi s'était étonné d'avoir parlé avec tant de liberté, mais il estimait sincèrement que le duc se laissait aller d'une façon qui ne faisait honneur ni à sa personnalité ni à son caractère et qui nuisait sûrement à sa réputation.

Beaumont admirait l'homme qu'il servait pour ses nombreuses qualités et, au contraire des autres personnes de son entourage, il n'était nullement impressionné par sa fortune et ses biens.

Depuis qu'il était devenu son intendant, il avait eu plusieurs offres très intéressantes de situations dans la City, ce dont le duc ne se doutait pas.

Elles lui auraient donné la possibilité de gagner beaucoup plus qu'il ne recevait comme salaire et auraient pu lui permettre par la suite de devenir gérant, ce pour quoi il avait vraiment toutes les qualités requises. Mais il était resté avec le duc parce qu'il savait qu'en partant il laisserait le champ libre aux parasites qui léchaient les bottes du duc, vidaient ses poches et faisaient leur possible pour le corrompre.

M. Beaumont était un homme aux principes rigoureux. Il avait été élevé dans une famille où le devoir passait en premier. Il estimait depuis longtemps que son devoir était de veiller sur le duc de Wolstanton et, si possible, de le sauver de lui-même.

Il ne considérait nullement la façon de vivre du duc d'un point de vue rigoriste ou religieux.

Tout le monde s'attend bien à ce qu'un jeune homme, surtout quand il est aussi favorisé par le sort que le duc, « jette sa gourme » et ne dédaigne pas les faveurs que le beau sexe est prêt à lui accorder. Mais le duc n'était plus aussi jeune qu'à l'époque où Beaumont avait mis le pied pour la première fois dans sa résidence de Park Lane. Il avait près de

trente-cinq ans, il était presque à la fleur de l'âge.

Mieux que personne, Beaumont savait qu'il fallait que le duc se marie et qu'il se marie avec la femme qui convenait.

Il avait donc été enchanté dans son for intérieur quand le caractère emporté de lady Rose avait poussé le duc à filer comme l'éclair à Paris pour la fuir.

Beaumont n'aimait pas lady Rose, pas plus qu'il n'avait aimé la plupart des femmes qui, ces dernières années, s'étaient efforcées par tous les moyens en leur pouvoir d'épouser le duc.

Cependant il s'était demandé parfois presque aussi cyniquement que le duc quelle autre solution s'offrait à lui.

Les femmes que le duc rencontrait dans la coterie de Marlborough House que le Prince de Galles recevait chez lui ou celles que le duc invitait à Wolstanton House étaient toutes des beautés mondaines, sophistiquées, brillantes, pétillantes. Elles cherchaient à piéger l'homme de leur choix avec toute l'adresse et la science d'un braconnier expérimenté.

Chaque fois qu'une femme nouvelle apparaissait à l'horizon, Beaumont ne pouvait retenir une lamentation et, quand il avait fait sa connaissance, sa prière était presque toujours la même : « Pas celle-ci, mon Dieu, pas celle-ci ! »

Il se rendit à son bureau qui était une pièce extrêmement confortable située au rez-de-chaussée.

De là, telle une araignée tissant sa toile, il faisait si bien tourner les rouages de la maison que le duc ne se doutait nullement de la somme de travail dépensée pour assurer son confort.

Beaumont prit place devant son bureau et, ce faisant, se demanda dans combien de temps le duc l'enverrait chercher pour établir le chèque destiné à payer le tableau qu'apportait Dubucheron.

Au même instant, le duc examinait cette toile.

— Comment avez-vous su que j'étais ici ? demanda-t-il quand Philippe Dubucheron s'approcha avec un sourire engageant qui signifiait qu'il s'attendait à faire une bonne vente.

— Le journal *Le Jour* l'annonçait dans son édition de midi.

Le duc fit entendre un « ah ! » d'agacement.

— J'ai toujours eu l'impression qu'un des domestiques d'ici transmettait à la presse des renseignements sur moi. Maintenant j'en ai la certitude ! Personne ne savait que je viendrais à Paris avant ce matin, quand le personnel a été mis au courant de l'heure de mon arrivée.

— C'est un plaisir de voir Votre Grâce, dit vivement Philippe Dubucheron, et j'ai quelque chose qui vous intéressera, je pense.

— J'aurais dû m'en douter ! s'exclama le duc. Qu'est-ce que c'est ?

— Le dernier tableau peint par Julius Thoreau avant sa mort.

Ce qui n'était pas vrai, puisque la toile avait été exécutée près de deux

ans auparavant, à une époque où Thoreau ne buvait pas encore. Mais Dubucheron obtint l'effet qu'il souhaitait.

— Mort? J'ignorais que Thoreau était mort!

— Il est mort il y a une semaine de cette même maladie qui emporte nos meilleurs artistes.

— L'absinthe?

— Exactement.

Tout en parlant, Dubucheron déballait le tableau qu'il avait emporté de l'atelier de Julius Thoreau.

Tout en le plaçant debout, il songea que c'était là une des meilleures œuvres du peintre.

Chose curieuse, il n'avait pas réussi à lui trouver d'acheteur, bien qu'il l'eût présenté à plusieurs Américains et à un Italien.

Il le déposa sur un sofa, face au jour, et le duc prit du recul pour l'examiner, notant le curieux effet de lumière dans la rue sordide.

— Je ne sais pourquoi, commenta-t-il presque pour lui-même, mais les tableaux de Thoreau me font un effet bizarre. Ils me donnent l'impression de me transmettre un message que j'aimerais bien pouvoir déchiffrer.

Dubucheron ne dit rien. Il était trop habile homme d'affaires pour imposer ses idées à ses clients, sauf naturellement en ce qui concernait les prix.

— Combien en demandez-vous?

C'était la question traditionnelle et le duc l'avait posée machinalement, comme s'il pensait à autre chose.

Dubucheron énonça un chiffre double de celui qu'il escomptait obtenir et le duc ne l'accepta ni ne le refusa. Il continuait à examiner le tableau. Puis, comme s'il en détournait son attention avec peine, il demanda :

— Quelles sont les distractions en vogue à Paris, actuellement? Y a-t-il une nouvelle étoile dans le firmament des théâtres?

— J'ai quelqu'un que j'aimerais vous faire connaître, ne serait-ce qu'à titre d'expérience.

— Que voulez-vous dire par là?

— Je pense à Yvette Joyant. C'est une assez bonne danseuse, mais sa personnalité est plus exceptionnelle que son talent.

— Ce nom ne me dit rien.

— Elle n'est pas à l'affiche en ce moment. Elle était la maîtresse du duc d'Almare, mais il vient de la quitter et à présent elle se repose, suivant la formule des gens de théâtre.

Le duc sourit.

— Ce que vous sous-entendez, Dubucheron, c'est que je pourrais faire une offre qui serait sans doute acceptée.

— Elle vous amuserait sûrement pendant votre séjour, mais peut-être devrais-je vous avertir qu'elle passe pour la plus dissolue des séductrices qu'il y eût jamais dans la profession.

— C'est un défi que vous me lancez, en réalité. Si je la juge aussi distrayante que vous l'annoncez, il me faudra admettre que je suis un vieux singe prêt à apprendre de nouvelles grimaces. Et je suis sûr que vous vous arrangerez pour ne rien perdre au cas où elle m'ennuierait.

Philippe Dubucheron s'inclina avec obséquiosité.

— Votre Grâce aime toujours plaisanter, dit-il, mais si Mlle Yvette ne vous tente pas, j'ai une autre suggestion à vous faire.

— Qui est?

— Vous aimeriez peut-être rencontrer la fille de Thoreau.

— Sa fille! s'exclama le duc. Est-elle peintre comme son père?

— Non, elle est toute jeune, sans la moindre expérience, et elle vient d'arriver à Paris pour découvrir qu'elle est orpheline et sans ressources.

— Me demandez-vous de jouer les philanthropes? riposta le duc. J'imagine que ce que je vous paie pour ce tableau l'entretiendra confortablement au moins pendant une semaine.

— Certes, mais en fait je pensais que ces deux personnes sont tellement différentes que je pourrais vous offrir le choix entre descendre en Enfer ou monter au Ciel.

Il se félicita intérieurement d'avoir présenté la chose avec une certaine élégance.

Il ne se doutait pas que le duc était en train de se rappeler ce que Beaumont venait de lui dire : qu'il se trouvait à un carrefour de son existence.

— Je croyais que vous me proposiez un défi, Dubucheron, commenta-t-il, mais je vois qu'il s'agit plutôt d'une énigme.

— A vous de choisir, répliqua vivement Philippe Dubucheron. Comme vous le disiez, la vente du tableau arrangera évidemment la situation de Mlle Thoreau, mais elle est trop innocente et inexpérimentée pour rester seule.

— Je crois que vous voulez piquer ma curiosité, mais vous avez dû oublier que j'ai déjà fait l'expérience de ce que vous appelez innocence. Vous ne vous rappelez pas Mimi Fénon?

Philippe Dubucheron rit.

— Si, Votre Grâce. J'avoue que cette fois-là j'ai été trompé par une petite actrice très habile et très astucieuse, mais reconnaissez que j'étais un peu excusable. Elle avait vraiment l'air aussi candide qu'elle prétendait l'être.

— Elle m'a coûté une somme qui a suffoqué même Beaumont! Mais tout bien réfléchi, la leçon que j'en ai tirée valait bien cet argent.

— Quelle leçon? demanda Dubucheron, comme s'il avait senti qu'il devait donner la réplique.

— Ne jamais croire une femme qui vous dit ne pas avoir un sou en poche et ne savoir où coucher le soir même.

Philippe Dubucheron ouvrit les bras dans un geste expressif.

— Très bien, Votre Grâce, vous avez gagné! Est-ce que je préviens Yvette Joyant que vous l'emmènerez dîner? Elle se chargera certainement d'organiser le reste de la soirée.

— Je suppose que je dois me fier à votre jugement, répliqua le duc. Vous ne m'avez déçu qu'une fois, Dubucheron, et je pense qu'il me faut dire pour être juste que Mimi Fénon n'était pas précisément une déception. C'est seulement en débballant le paquet que j'ai découvert que le contenu n'était pas ce que j'escomptais.

Philippe Dubucheron rejeta la tête en arrière pour rire, dans un mouvement de gaieté presque exagéré.

— Jolie périphrase, Votre Grâce! s'exclama-t-il. Pas surprenant que vous ayez la réputation d'être l'Anglais le plus spirituel qui ait jamais mis les pieds à Paris.

Flatterie outrancière, que le duc accepta comme allant de soi.

Le long regard que Philippe Dubucheron posa sur le tableau ramena l'attention du duc sur ce que l'on attendait de lui.

— Arrêtez-vous au bureau de Beaumont en vous en allant et demandez-lui un chèque, dit-il.

— Merci, Votre Grâce. A propos, si Thoreau a laissé d'autres toiles dans son atelier, aimeriez-vous les voir?

— Pourquoi pas? J'aime les tableaux de Thoreau et c'est dommage qu'il soit mort. Il ne devait pas être très âgé.

— Environ quarante-cinq ans, Votre Grâce.

— Il aurait pu donner encore beaucoup d'œuvres s'il n'avait pas succombé à ce maudit poison. J'ai entendu parler l'autre jour, par un de vos généraux qui se trouvait à Londres, des ravages qu'il fait dans l'armée.

— C'est une malédiction pour la France entière et, comme l'a dit Votre Grâce, c'est dommage que Thoreau soit mort si jeune.

Il songeait, ce disant, que si Thoreau vivait encore, pas un connaisseur n'aurait donné un sou des toiles qu'il avait peintes récemment.

Et en même temps il se demanda s'il n'y avait pas une de ses œuvres antérieures qui aurait échappé à son attention.

Il décida de retourner tout de suite à l'atelier pour examiner les toiles posées par terre; il y en avait peut-être aussi dans la chambre à coucher ou reléguées dans l'espèce de cagibi sordide que Thoreau appelait sa cuisine.

— Je passerai demain, Votre Grâce, reprit-il. Entre-temps, me permettez-vous de vous souhaiter une très agréable soirée avec la délicieuse Yvette? Je vais laisser son adresse à Beaumont.

La main de Philippe Dubucheron était déjà sur le bouton de la porte quand le duc, qui contemplait toujours le tableau resté sur le sofa, s'écria :

— Attendez!

Le Français s'arrêta et tourna la tête d'un air interrogateur.

— J'ai une idée, poursuivit le duc. Pourquoi ferais-je la connaissance de Mlle Yvette d'une façon aussi cavalière, sans introduction?

— Sans introduction, Votre Grâce? répéta Dubucheron déconcerté.

— Ce n'est qu'une suggestion, mais pourquoi ne dîneriez-vous pas avec moi, Dubucheron, et la fille de Thoreau ferait la quatrième?

Le duc ajouta en esquissant un sourire :

— Quand ces dames seront toutes les deux avec moi, je pourrai alors choisir, comme vous l'avez dit de façon si lapidaire, entre la descente aux Enfers ou la montée au Ciel!

Un instant, Philippe Dubucheron demeura muet de surprise. Depuis tant d'années qu'il connaissait le duc, jamais il n'avait été invité à dîner par lui. En fait, leurs relations avaient toujours été strictement des relations d'affaires.

Il eut donc l'impression d'avoir mal entendu mais avant qu'il ait pu proférer un mot le duc poursuivit :

— Nous dînerons ici. Cela me donnera une chance de voir ces dames dans des conditions plus confortables et je vous propose de me les amener toutes deux à 8 heures.

— Ce sera un honneur et un plaisir, Votre Grâce, dit Philippe Dubucheron, et je vous garantis que votre première soirée à Paris, à défaut d'autre chose, aura un piquant original... (Il marqua un temps avant de conclure :) ... dans le style des sauces chinoises, à la fois douces et aigres!

Sans attendre la réponse du duc, il sortit de la pièce. Il arborait un sourire qui eut le don de mettre Beaumont en fureur.

Le soleil avait commencé à baisser et les ombres dans l'atelier en désordre devenaient plus épaisses. Pendant ce temps, Oona attendait le retour de M. Dubucheron.

Après son départ, elle avait essayé de ranger un peu le bric-à-brac qui empêchait de se déplacer dans la vaste pièce, mais elle y avait vite renoncé. Tout était trop sale et poussiéreux et elle avait beau s'être épuisée à la tâche, elle ne semblait pas avoir modifié en quoi que ce soit le désordre général.

Elle trouva ce qu'elle supposa être la cuisine et se lava les mains au-dessus de l'évier. Elle était horrifiée par la crasse et la graisse figée, résidu des repas qui avaient été préparés là.

La fenêtre était sale et laissait passer si peu de jour qu'elle y voyait à peine.

Quand elle retourna dans l'atelier, elle regarda de nouveau la toile que peignait son père avant de mourir et essaya de la comprendre.

Elle aimait ses œuvres, mais celle—ci était tellement indéchiffrable qu'Oona eut le sentiment pénible que son père n'était pas dans son état normal quand il l'avait peinte.

Elle aurait dû être terrassée par le chagrin puisque son père était mort, mais là, assise dans son horrible atelier, elle avait en quelque sorte l'impression d'avoir perdu quelqu'un qu'elle ne connaissait pas; quelqu'un qui n'était absolument pas le père beau et plein d'allant qu'elle avait aimé quand sa mère était en vie.

Une quantité invraisemblable de bouteilles vides, par terre, sur la table, alignées comme des quilles sur le rebord de la fenêtre, faisaient naître un soupçon qu'Oona ne voulait admettre.

Elle se rappelait sa mère, disant autrefois avec un soupir :

— J'aimerais bien que ton père ne boive pas tant quand il va à Paris. Il revient toujours avec une si mauvaise mine. Il n'a jamais supporté l'alcool.

— Il ne boit pas chez nous, maman, se souvenait-elle d'avoir répondu.

— Pour la bonne raison que nous n'en avons pas les moyens, ma mignonne! Mais quand ton père est en compagnie de ses amis, il aime faire comme eux.

Oona se demandait maintenant quelle sorte d'amis son père avait fréquentés depuis qu'il était venu habiter Montmartre — des amis qui l'avaient encouragé à boire alors même que cela le rendait malade !

Des amis qui étaient peut-être responsables des tourbillons de couleurs qui se tordaient sur la toile sans rime ni raison!

Elle songeait aussi, bien sûr, à sa situation personnelle. Qu'allait-elle faire à présent?

Si M. Dubucheron vendait le tableau, du moins aurait-elle un peu d'argent qui lui donnerait le temps de se retourner et de chercher un endroit où habiter et un travail pour la faire vivre.

Ce qu'il y avait de bizarre, c'est que toutes les années qu'elle avait passées à s'instruire ne lui avaient pas donné le moindre talent susceptible de lui rapporter de l'argent.

— Je sais jouer passablement du piano, dit Oona, je sais peindre, mais seulement en amateur, je sais coudre et c'est à peu près tout! Il faut que je trouve quelque chose... il le faut absolument!

Elle avait parlé tout haut d'un ton presque désespéré et elle eut l'impression que sa voix résonnait comme celle d'un fantôme dans le vaste atelier.

Finalement, elle pensa qu'elle pourrait par exemple aller poser sa candidature dans des écoles où l'on aurait peut-être besoin de quelqu'un pour enseigner l'anglais ou pour s'occuper des enfants en bas âge.

L'idée lui parut bonne mais, en même temps, elle s'avisa qu'elle avait l'air très jeune et que, en fait, elle l'était.

Tous les professeurs qui venaient enseigner diverses matières au couvent étaient des religieuses, des femmes d'âge mûr choisies, Oona en était certaine, parce qu'elles avaient l'autorité nécessaire pour se faire

obéir des élèves et les obliger à apprendre.

Elle quitta le fauteuil où elle s'était installée et se mit en quête d'un miroir pour s'examiner.

Son apparence, évidemment, n'avait pas changé depuis qu'elle s'était vue en se recoiffant dans le train, mais alors elle s'était regardée parce qu'elle voulait s'assurer qu'elle était assez bien pour plaire à son père et non pour savoir si elle possédait la présence et l'autorité qui inciteraient parents et professeurs à lui confier de jeunes enfants.

L'unique miroir qu'elle découvrit se trouvait à l'étage, dans la chambre de son père.

Il était posé sur la commode et fêlé en son centre.

Oona se contempla longuement, puis enleva son chapeau, se disant que c'était peut-être cette coiffure enfantine posée en arrière sur sa tête qui lui donnait l'air tellement jeune et, qui plus est, apeuré.

Les femmes à demi nues peintes sur les murs paraissaient la dévisager avec mépris et Oona redescendit précipitamment les marches branlantes pour retourner dans l'atelier.

Son imagination se mit à travailler, augmentant son angoisse. Et si M. Dubucheron l'avait oubliée? S'il ne revenait pas? Combien de temps devrait-elle rester à l'attendre et, si elle se décidait à s'en aller, où irait-elle?

Elle commençait à avoir faim, mais il avait dit qu'elle ne devait pas sortir de l'atelier ni laisser entrer personne :

« Qu'est-ce que je dois faire? »

Les tableaux accrochés aux murs semblaient l'interroger. Elle avait l'impression qu'ils augmentaient encore sa frayeur et se dirigea vers la fenêtre.

Elle regarda le ciel et pria. Depuis la mort de sa mère, quand elle disait ses prières, elle se surprenait à s'adresser tantôt à Dieu, tantôt à sa mère. Elle avait souvent pensé naïvement que Dieu était trop occupé pour l'entendre mais que sa mère l'écouterait toujours. La pensée de sa mère lui fit monter les larmes aux yeux.

— Oh, maman! murmura-t-elle, aide-moi. Que vais-je faire? Où irai-je? Je suis si seule!

Comme elle prononçait ces derniers mots, elle entendit des pas dans l'escalier et s'essuya précipitamment les yeux. Elle espérait bien qu'il s'agissait de M. Dubucheron; dans le cas contraire, que ferait-elle si quelqu'un, trouvant la porte fermée, essayait de la forcer?

Un coup retentit et une voix dit :

— Vous êtes là, mademoiselle? C'est moi... Philippe Dubucheron!

Avec une légère exclamation de plaisir tant elle était soulagée qu'il soit revenu, Oona traversa la pièce en courant et ouvrit la porte.

— Monsieur, vous voilà!

Evidence naïve qui lui échappa dans sa joie de le revoir.

Il lui parut plus grand, plus élégant et plus impressionnant qu'elle ne se le rappelait.

— Oui, me voilà, mademoiselle, dit-il, et j'ai de bonnes nouvelles pour vous.

— De bonnes nouvelles?

— Oui. J'ai vendu le tableau de votre père et je pourrai vous verser demain une somme importante quand j'aurai encaissé le chèque de mon client.

Oona joignit les mains.

— Oh, merci, monsieur. Je vous en suis bien reconnaissante et vous êtes très aimable.

— J'ai autre chose encore à vous annoncer. Mon client, qui est un admirateur des œuvres de votre père, vous invite à dîner chez lui ce soir.

— Etait-ce un ami de papa? questionna la jeune fille.

Philippe Dubucheron secoua la tête.

— Non. Il a acheté il y a un an un tableau de votre père et il est enchanté de celui que je viens de lui apporter.

— Oh, je suis contente! Si contente! s'écria la jeune fille. C'est charmant de sa part de m'inviter... mais je suis sûre que vous le lui avez suggéré, monsieur.

— Bravo pour votre perspicacité, ma chère. C'est exact! répliqua M. Dubucheron. Nous dînons chez Sa Grâce le duc de Wolstanton, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à 8 heures.

Il l'examina, puis demanda :

— Vous avez une robe du soir avec vous?

— Oui. Dans ma malle.

Elle désigna en parlant la malle de cuir au couvercle bombé que le cocher avait déposée juste à côté de la porte.

M. Dubucheron jeta un coup d'œil circulaire dans l'atelier.

— Il me paraît difficile que vous vous changiez ici, dit-il, et je doute qu'il y ait de l'eau pour faire votre toilette.

— Il n'y a qu'un robinet dans la cuisine, qui est assez sale.

— Je vais vous emmener là où vous pourrez vous changer. Venez avec moi maintenant. Mon cocher descendra votre malle.

Oona alla vivement chercher son chapeau et s'en coiffa. Son manteau était posé sur une chaise et à côté, avec ses gants, il y avait un petit sac à main en cuir contenant tout l'argent qu'elle possédait au monde.

Elle le prit et tourna la tête vers Philippe Dubucheron, une expression anxieuse dans ses grands yeux.

— Il faut que je trouve un endroit pour dormir, monsieur.

— Oui, je sais, mais je pense que pour le moment nous laisserons cela dans le giron des dieux.

Il vit qu'Oona avait l'air interdite. Sans autre explication, il s'engagea le premier dans l'escalier.

Comme il ne voulait pas qu'elle fasse quoi que ce soit qui paraisse bizarre ou répréhensible, au moins jusqu'à ce que le duc l'ait vue, Philippe Dubucheron ne la ramena pas chez lui.

C'eût été, en réalité, la solution la plus simple.

Il habitait un appartement luxueux dans une rue tranquille proche de l'Opéra et avait à son service un couple de domestiques qui s'occupaient de la cuisine et de sa personne d'une façon qui suscitait perpétuellement l'envie de ses amis.

Mais qu'Oona dise, même en toute innocence, qu'elle s'était changée pour le dîner dans l'appartement d'un homme risquait, pensait-il, de l'exposer à ce que l'on se méprenne sur elle.

Philippe Dubucheron était passé maître en l'art de prévoir tous les détails d'une de ses transactions.

En conséquence, il conduisit Oona dans sa voiture jusqu'à une galerie d'art, petite mais très cotée, près de la rue de la Paix, dont il était quasi propriétaire.

Il y amenait rarement ses clients les plus distingués ou les plus riches, trouvant bien plus facile de les convaincre de ce qu'ils devaient acheter lorsqu'il leur apportait un ou deux tableaux à domicile.

La majeure partie des gens qui venaient dans la capitale, Philippe Dubucheron l'avait constaté, ignoraient tout de l'art et achetaient un tableau simplement parce qu'ils voulaient rapporter chez eux un souvenir du Gai Paris.

Comme ils n'étaient pas distraits par un choix trop grand, ils se laissaient aisément prendre à ses assurances que ce qu'il présentait était une bonne affaire et une « occasion unique ».

Philippe Dubucheron était encore tout jeune quand son père, un homme extrêmement perspicace, lui avait enseigné que les gens ont une vision des choses très limitée et une intelligence qui l'est plus encore.

« Ne jette jamais la confusion dans l'esprit d'un client, mon cher Philippe. Décide ce que tu veux obtenir de lui et fais-lui croire que ce qu'il pense est sa propre idée, alors que l'idée vient en réalité de toi. »

Ce principe avait permis à Philippe Dubucheron de devenir le marchand de tableaux le plus important et en tout cas le plus prospère de Paris.

Cependant, il avait une ouverture d'esprit peu ordinaire et se consacrer uniquement aux tableaux lui avait paru très ennuyeux.

Les hommes dont il faisait la connaissance en traitant ses affaires appartenaient à la haute société européenne et il s'aperçut qu'ils s'intéressaient non seulement à l'art mais aussi à tout ce qui éveillait leur sensualité.

Fournir à chacun ce qu'il désirait par-dessus tout était devenu pour Philippe Dubucheron un jeu qui lui donnait le même genre de satisfaction que de voir réussir le spectacle que l'on a commandité.

Sa clientèle comprenait des rois, des chefs d'Etat, des potentats

égyptiens, des princes allemands et des Anglais qui venaient à Paris uniquement pour se distraire.

Philippe Dubucheron en était arrivé à les connaître tous et, comme il les servait bien, ils continuaient à s'adresser à lui, sûrs qu'il leur fournirait ce qu'ils voulaient, quelle qu'en soit la nature.

La galerie de tableaux dans laquelle il était intéressé lui donnait ce qu'on appelle en France une surface honorable.

L'étranger demandant : « Qui est Dubucheron? » s'entendait répondre aussitôt : « Un marchand de tableaux. Il a une galerie rue Cambon. »

« Dans mon métier, l'étiquette compte », songeait souvent l'intéressé.

Son étiquette personnelle était assez respectable pour satisfaire le critique le plus malveillant et il en existait bon nombre.

La galerie d'art était fermée à cette heure avancée, bien entendu, mais il ouvrit avec la clef qu'il avait sur lui et, allumant les lumières, il invita la jeune fille à le suivre.

— J'ai un bureau au fond de la galerie, avec un petit cabinet de toilette attenant, dit-il. Il y a là bon nombre de miroirs qui vous permettront de vous recoiffer.

Oona aurait aimé s'arrêter dans la galerie pour regarder les tableaux, mais il l'entraîna vers le bureau.

C'était une pièce luxueusement meublée, avec un tapis épais et un bureau assez prétentieux de style Louis XIV.

Le cocher survint avec la malle et, sur l'ordre de Philippe Dubucheron, il en défit les courroies.

— C'est très aimable de votre part de me laisser venir ici, dit la jeune fille.

Philippe Dubucheron sortit de son gousset une coûteuse montre d'or.

— Il est maintenant 7 heures passées, déclara-t-il. Je viendrai vous chercher à 8 heures moins dix. Soyez prête, je vous en prie, et préparez votre malle pour qu'on puisse l'emporter quand nous partirons.

— Cela me donne tout le temps nécessaire, répliqua-t-elle en souriant.

— Je tiens à ce que vous paraissiez à votre avantage, ce soir. Je n'ai pas besoin de souligner que c'est un honneur pour vous d'être invitée à dîner par le duc et j'espère que vous vous ferez aussi séduisante que possible. Je ne voudrais pas que la fille de Julius Thoreau le déçoive.

— Non, bien sûr. Ce doit être quelqu'un de très gentil pour avoir acheté deux tableaux de papa.

— Il est très gentil, répéta Philippe Dubucheron en appuyant avec une certaine intention sur les mots.

Puis, après un dernier coup d'œil à sa montre, il sortit du bureau et referma la porte derrière lui.

C'est alors qu'Oona prit conscience de la tournure étrange et inattendue des événements.

En quittant Florence, elle n'avait jamais pensé qu'au lieu d'être avec son père en arrivant à Paris, elle changerait de toilette dans une galerie d'art et dînerait avec un duc anglais.

« Mes amies ne me croiront jamais quand je leur raconterai cela », se dit-elle.

Puis elle se rappela qu'elle n'aurait probablement jamais l'occasion de leur en parler.

Non pas parce qu'elle ne s'était liée avec personne ou parce qu'on ne l'aimait pas. Elle était, sans exagération, une des jeunes filles les plus populaires de sa pension. Seulement les pères et mères de ses camarades étaient tous des étrangers, avec des idées très strictes quant aux fréquentations de leurs enfants.

Les artistes, si doués fussent-ils, n'étaient pas considérés comme des gens dignes d'être reçus dans la bonne société et Oona avait vite compris qu'une fois sortie de la pension elle ne reverrait probablement jamais aucune de ses camarades. C'était un fait qu'elle devait admettre, sans se plaindre.

« Au moins, maman le saura, songea-t-elle en commençant à enlever la robe qu'elle avait portée pendant le voyage, et maman sera contente qu'il soit anglais. »

Oona se rappelait que sa mère lui avait bien des fois parlé non seulement de l'Angleterre mais aussi des Anglais.

A ses yeux, ils étaient toujours préférables aux Français, alors même que les habitants du petit village où les Thoreau demeuraient les avaient pris en amitié et leur réservaient toujours bon accueil.

Mais la mère d'Oona racontait les chasses en hiver à travers la campagne anglaise, les parties de canot et de tennis en été, les bals où les dames étaient parées de diadèmes scintillants et où les hommes arboraient des décorations quand un membre de la famille royale était présent.

Elle avait décrit pour Oona le salon du palais de Buckingham où elle avait fait la révérence à la reine Victoria et elle lui avait dit combien le prince de Galles s'était montré charmant quand il avait dansé avec elle à un bal donné à l'occasion d'une chasse.

Tout cela paraissait si enchanteur qu'Oona rêvait souvent de l'Angleterre.

Elle oubliait que, de l'autre côté des fenêtres du couvent, les hauts cyprès se silhouettaient sur le ciel dans le classique paysage florentin cent fois reproduit dans les tableaux du musée des Offices.

« Si je m'habille vite, se dit—elle à présent, j'aurai le temps de voir les tableaux avant que nous partions. »

Mais cela lui prit plus de temps qu'elle ne l'avait cru.

Pour commencer, elle dut secouer sa robe du soir pour la défroisser, après avoir constaté en la sortant de la malle qu'elle n'était pas vraiment

assez élégante pour dîner avec un duc.

Elle avait acheté les vêtements dont elle avait besoin à Florence et la Supérieure les avait payés avec l'argent légué par sa mère pour son entretien. C'étaient des vêtements de pensionnaire, très simples, bien coupés dans un tissu de choix mais selon le style sage réservé aux demoiselles bien élevées et qui rajeunissait beaucoup Oona.

Sa plus belle robe était blanche avec un petit volant de dentelle à l'encolure et au bas des manches trois quarts.

Sa coupe soulignait la finesse de sa taille et la courbe virginale de sa poitrine, mais Oona se dit avec un peu d'appréhension que peut-être M. Dubucheron ne la jugerait pas assez élégante et serait gêné de la présenter au duc.

Son inquiétude l'incita à soigner plus particulièrement sa coiffure.

Ses cheveux étaient blonds et soyeux, mais elle ne connaissait pas le style actuellement en vogue à Paris.

Finalement, elle se coiffa comme au couvent, ses cheveux rejetés en arrière formant une sorte d'auréole autour de son petit visage et roulés en chignon sur la nuque. Elle ne s'en doutait pas, mais c'était le dernier cri en matière de coiffure de l'autre côté de l'Atlantique à cause des merveilleux dessins de beautés américaines dus à la plume et au crayon de Charles Dana Gibson.

Pour Oona cette coiffure lui était naturelle et une fois encore elle espéra que M. Dubucheron ne la jugerait pas trop simple.

Ces tergiversations et le temps infini qu'elle avait passé à se laver dans la vasque de porcelaine somptueusement enchâssée dans un meuble-lavabo en acajou lui donnèrent tout juste le temps de ranger dans sa malle les vêtements qu'elle venait de quitter quand la porte du bureau s'ouvrit. Philippe Dubucheron entra dans la pièce.

— Vous êtes prête?

Elle eut l'impression que ses yeux la parcouraient de la tête aux pieds et elle se sentit gênée par cet examen, en même temps qu'inquiète à l'idée qu'il trouve quelque chose à redire.

— Vous êtes charmante! déclara-t-il en souriant. A présent, il ne faut pas que nous soyons en retard, alors en route!

Le cocher arriva et se chargea de sa malle.

Quand Oona, drapant sur ses épaules un simple châle de laine, atteignit la voiture en compagnie de Philippe Dubucheron, elle se rendit compte qu'il y avait déjà quelqu'un à l'intérieur.

Elle monta dans la voiture, Dubucheron la suivit, prit place sur le strapontin, dos aux chevaux, et déclara :

— Yvette, permettez-moi de vous présenter Mlle Oona Thoreau... Mlle Yvette Joyant.

— Qu'est-ce à dire, Philippe? questionna une voix grave au fond de la voiture.

— Je vous avais prévenue que Mlle Thoreau ferait la quatrième au dîner. Je pense qu'ensuite nous irons chacun de notre côté mais je n'en suis pas sûr.

— Moi, si! répliqua la voix grave, veloutée.

Au moment de son entrée, Oona avait tendu la main puis, comprenant qu'elle commettait une erreur, l'avait vivement retirée.

La voiture se mit en route et dans la clarté des réverbères qui entrait par les vitres, Oona aperçut la jeune femme assise à côté d'elle.

Elle avait autour du cou un boa en plumes d'autruche rouges. Son visage était très maigre avec, au centre, un nez droit et mince, mais ses yeux noirs en amande, aux cils enduits de mascara, ne ressemblaient à rien de ce qu'Oona avait déjà vu ou imaginé. Sur ses cheveux noirs, elle portait un chapeau rehaussé de plumes rouges et posé sur sa tête d'une façon à la fois audacieuse et provocante.

D'un réverbère à l'autre, Oona découvrait de nouveaux détails et bientôt elle prit conscience qu'un lourd parfum imprégnait la voiture entière d'une senteur exotique tenace et entêtante.

Philippe Dubucheron observait les deux jeunes femmes avec un sourire. Le silence régnait dans la voiture qui, après un assez court trajet, ne tarda pas à tourner pour franchir une porte cochère.

Elle donnait accès à une cour au fond de laquelle flamboyait l'entrée d'un hôtel particulier à l'escalier recouvert d'un tapis rouge. Six valets de pied en perruque poudrée et culotte de satin blanc attendaient pour les aider à descendre de voiture.

— Au moins, votre duc a-t-il du panache, commenta la dame aux plumes d'autruche.

Elle mit pied à terre. Les plumes rouges de son chapeau voletaient autour d'elle comme des langues de feu.

De toute évidence, elle ne considérait pas Oona comme digne qu'on lui adresse la parole.

Impressionnée non seulement par la dame inconnue mais aussi par l'aspect imposant de la maison, Oona quitta la voiture avec une certaine lenteur.

Philippe Dubucheron devina ce qu'elle ressentait et lui dit :

— Allons, ne soyez pas nerveuse. J'aurais dû vous prévenir qu'Yvette Joyant n'aime pas les autres femmes.

— Peut-être aurait-elle préféré que... je ne sois pas là, répondit Oona dans un souffle.

— Le duc est votre hôte et elle n'est qu'une invitée comme vous.

Tout en parlant, ils avançaient le long d'un couloir agrémenté de meubles magnifiques et d'énormes vases de fleurs dont la senteur était bien préférable au parfum d'Yvette Joyant.

Puis Oona se dit qu'elle ne devait pas se montrer si critique. Tout était nouveau pour elle et par conséquent effrayant et passionnant.

Elle allait faire la connaissance d'un duc — et d'un duc anglais par-dessus le marché. Cela plairait à sa mère et même si elle ne le revoyait jamais ou allait dans une autre demeure moitié moins imposante que celle-là, ce serait toujours un joli souvenir.

Elle entendit le majordome annoncer au duc ses invités.

— Mlle Yvette Joyant, Votre Grâce. Mlle Oona Thoreau. M. Philippe Dubucheron!

Il y avait tant à voir que pendant un instant Oona ne sut où poser les yeux. Puis, dans le kaléidoscope du mobilier élégant, des fleurs, des tableaux, de la porcelaine et des miroirs, elle aperçut un homme.

Son cœur bondit : il avait exactement l'apparence qu'elle attendait d'un Anglais, d'un duc!

Il était grand, beau, magnifique dans son costume de soirée et, en quelque sorte, si impressionnant que, sans savoir pourquoi, elle fut indiciblement intimidée.

En général, Oona n'était pas timide. Elle trouvait intéressants tous les gens qu'elle rencontrait et même les histoires interminables sur leur enfance que racontaient les religieuses quand elles en avaient l'occasion renaient toujours son attention et piquaient son imagination.

Or, voici qu'en arrivant près de lui, comme le duc détournait les yeux d'Yvette Joyant pour les poser sur elle, Oona sentit son assurance l'abandonner et elle fut incapable de plonger son regard dans celui du duc comme elle en avait eu l'intention.

Sa mère lui avait assez souvent répété : « Regarde toujours en face les gens dont tu serres la main et rappelle-toi que la timidité n'est que de l'égoïsme. Tu penses à toi et non à la personne à qui tu parles. »

Elle avait donc toujours serré la main comme sa mère le lui avait enseigné, en regardant la personne à qui elle était présentée et en souriant.

Cette fois, elle prit la main du duc, mais ses paupières s'abaissèrent et ses cils se découpèrent en noir sur la pâleur de ses joues.

— Je suis ravi de faire votre connaissance, mademoiselle Thoreau, dit le duc. J'ai la chance de posséder deux œuvres de votre père. J'ai appris sa mort et je vous présente mes bien sincères condoléances.

— Merci, répondit Oona à voix basse.

Puis, comme elle était honteuse de sa sottise, elle se força à lever les yeux et croisa le regard du duc.

Il l'examinait avec une expression qu'elle ne comprit pas. C'était presque comme s'il la détaillait de la tête aux pieds, de la même façon que Philippe Dubucheron.

Cependant, elle lui trouva en plus aux lèvres un pli quelque peu moqueur qu'elle n'aurait pas précisément appelé un sourire.

Le duc serra la main de Philippe Dubucheron et, tandis que les domestiques leur apportaient des coupes de champagne, Yvette Joyant

se mit à parler au duc d'une voix basse et veloutée qui indiquait on ne peut plus clairement que ce qu'elle disait était pour ses oreilles et pour elles seulement. Oona se rapprocha légèrement de Philippe Dubucheron.

— Pensez-vous que le tableau de mon père sera accroché dans cette pièce? questionna-t-elle.

Elle regardait autour d'elle. Les tableaux étaient presque tous de la même époque que le mobilier.

— J'en doute, répliqua Philippe Dubucheron. Je crois que Sa Grâce l'emportera en Angleterre.

— Vous parlez des œuvres de votre père? intervint le duc.

— Je... je me demandais si vous mettriez ici le tableau que Votre Grâce vient d'acheter.

— A vrai dire, j'estime qu'il n'est pas de l'époque de ce salon et y serait déplacé, expliqua-t-il. Vous vous intéressez à la peinture? Vous êtes peintre vous-même?

— J'aimerais bien en être capable, mais je n'ai pas le talent de papa. Quand j'ai voulu copier ses tableaux, il a jugé que mes essais n'étaient que des barbouillages.

Le duc sourit.

— C'est toujours une erreur de tenter d'imiter ses parents, dit-il. Mon père voulait faire de moi un joueur de cricket et le résultat c'est que le cricket est un jeu que je déteste, ce qui est bien peu anglais, vous en conviendrez.

— Mais vous encouragez le sport des rois, dit Philippe Dubucheron. J'ai lu vos succès dans les journaux. Vous pensez avoir une bonne saison cette année?

— J'aimerais gagner la Coupe d'Or à Ascot, mais cinquante autres propriétaires souhaitent la même chose.

— Vous me délaissez, dit Yvette Joyant avec une moue boudeuse, et si vous voulez savoir ce que je pense, eh bien, je trouve les hommes infiniment plus attrayants que les chevaux.

— Je n'en doute pas, répliqua le duc.

Elle étendit sa main emprisonnée dans un long gant noir et lui effleura l'épaule.

— Vous aimez les sports, monsieur? reprit-elle. Je peux vous en faire connaître de très originaux, de très amusants mais réservés aux connaisseurs.

Elle jeta un coup d'œil méprisant à Oona, comme si elle était furieuse que le duc lui ait parlé.

— La jeune fille écoute ce que j'ai à vous dire et les enfants ont l'oreille fine!

C'était la forme française du pittoresque adage anglais : « Les petites cruches ont de longues oreilles », dite d'une façon si insultante pour Oona que le sang lui monta aux joues. Elle se détourna.

M. Dubucheron avait raison quand il disait que Mlle Yvette Joyant n'aimait pas les autres femmes.

« N'empêche que l'atmosphère va être rien moins que désagréable, si cette dame me lance des piques tout au long de la soirée », commenta intérieurement Oona.

Elle éprouva soudain un peu de regret d'être venue, puis songea qu'elle était ridicule.

Quoi de plus amusant, de plus intéressant que de rencontrer un duc anglais, de visiter sa magnifique résidence française et, pour la première fois de sa vie, d'assister à un dîner de personnes adultes?

« Pourquoi me soucier de ce que me dit cette Française? se demanda-t-elle. Après tout, je ne la reverrai probablement jamais. »

Une fierté innée qui ne lui permettait pas de se laisser abattre lui fit relever le menton. Elle sourit à Philippe Dubucheron et dit à mi-voix :

— C'est vraiment passionnant d'être ici, de voir tant de choses ravissantes autour de nous. Avez-vous fourni tous les tableaux de cette maison?

— Malheureusement non. Je crois que le duc a hérité de la plupart. La demeure a été achetée par son grand-père il y a plus de cinquante ans.

— Elle doit être bien plus ancienne. Ma mère m'a parlé d'un autre hôtel particulier dans cette rue qui appartenait à la princesse Pauline Borghèse et qui a été acheté par le duc de Wellington pour l'ambassade de Grande-Bretagne.

— Très juste, commenta le duc qui, apparemment, écoutait leur conversation. L'ambassade est à deux pas d'ici, mais j'aime à croire que mon hôtel est plus grand et plus plaisant.

— A-t-il une histoire intéressante? questionna Oona.

Le duc s'apprêtait à répondre quand Yvette Joyant intervint de nouveau :

— A propos d'histoire, je vais vous en conter une qui vous fera rire. L'histoire d'un homme et d'une femme qui, à quelques détails près, pourraient fort bien être vous et moi.

Sa voix et le regard de ses yeux en amande avaient quelque chose de très caressant, de très intime, mais le dîner fut annoncé avant que le duc ait pu répondre quoi que ce soit.

A table, Yvette Joyant monopolisa la conversation et signifia clairement, tant à Oona qu'à Philippe Dubucheron, qu'ils étaient trop insignifiants pour qu'on se soucie de leur présence.

Le duc écoutait ce qu'elle avait à dire avec un sourire cynique qui le fit paraître à Oona un peu effrayant.

Elle n'avait jamais encore rencontré quelqu'un qui parvienne à paraître détaché tout en participant à une conversation.

« Il a l'air, songea-t-elle, d'observer ce qui se passe comme s'il s'agissait d'une représentation théâtrale dont il est le spectateur plutôt qu'un des acteurs. »

Elle se, demanda si, au fond, cette attitude lui était naturelle. Peut-être les dîners de quatre personnes étaient-ils quelque chose d'exceptionnel pour le duc qui, Oona en avait la conviction instinctive, devait toujours être le centre d'attraction d'une foule attentive et, bien sûr, admirative.

La salle à manger était aussi splendide que le salon.

Il y avait de beaux tableaux sur les murs, d'une période plus récente de l'art français, et le surtout de vermeil qui ornait la table était l'œuvre de grands ciseleurs français dont Oona avait lu l'histoire dans ses livres.

Elle avait du mal à ne pas regarder autour d'elle, ce que sa mère aurait jugé mal élevé, mais tout était si extraordinaire, si merveilleux, qu'elle dut se forcer pour porter son attention aux plats d'une saveur exquise qui étaient, elle s'en rendait compte, des chefs-d'œuvre de l'art culinaire.

Son père avait toujours aimé la bonne cuisine et répétait inlassablement : « Une des rares consolations de la vie en France, c'est que la nourriture y est non seulement un délice pour les yeux mais aussi, et surtout, un plaisir pour le palais! »

Sa mère riait et répliquait : « En ce qui me concerne, Julius, je donnerais volontiers toutes ces créations artistiques pour une tranche de bon rosbif avec du pudding! »

Elle le disait pour taquiner son mari qui levait alors les bras au ciel d'un air horrifié.

Mais parce qu'elle avait entendu ces conversations, Oona avait appris à préparer les plats préférés de son père auprès d'une vieille dame qui venait travailler chez eux, plus par amitié que par besoin d'argent.

C'est sa mère qui avait découvert que Mme Reynard exploitait autrefois un restaurant à Paris avec son mari.

Après la mort de celui-ci, elle était venue finir ses jours dans ce village. Elle évoquait souvent le passé et les hautes personnalités qui avaient fréquenté leur restaurant parce qu'il était tenu par des cuisiniers hors pair.

Toutefois la vieille dame trouvait à présent le temps long et avait cherché

à s'occuper. Sa dignité lui interdisait de faire du ménage ou même la vaisselle mais elle cuisinait « comme un ange » selon l'expression de son père — et Oona était devenue son élève.

Tout en savourant du saumon de la Loire truffé et farci d'huîtres, elle se dit que si son père avait été encore en vie elle aurait su lui préparer ce plat.

Le duc avait-il deviné ce qu'elle pensait? Il s'adressa à elle :

— En plus de la peinture, j'apprécie la bonne cuisine, mademoiselle Thoreau.

Elle lui sourit et répondit :

— J'avoue être gourmande quand les mets sont aussi délicieux!

— Vous parlez comme si c'était quelque chose de nouveau.

— Je vivais en Italie, Votre Grâce, et les Italiens ont beau faire, leur cuisine ne parvient jamais à égaler la cuisine française.

— Je m'en suis aperçu, acquiesça le duc.

— Mais les Italiens excellent dans le domaine de l'amour! lança Yvette Joyant. Et les Anglais aussi, quand ils veulent s'en donner la peine!

Sa voix profonde et veloutée avait une note provocante et ses yeux promettaient au duc des délices inconnus. Il ne comprenait que trop bien ce qu'elle voulait dire.

Il songea que Philippe Dubucheron ne s'était pas trompé en affirmant que le contraste entre les deux femmes était remarquable. Ce genre de contrastes ne se trouvait pas par hasard et il supposa que Dubucheron l'avait combiné de longue main.

Cet homme perspicace savait que personne ne pouvait rester indifférent au spectacle de Yvette et Oona côte à côte.

Le duc ne croyait absolument pas qu'Oona était arrivée à Paris de façon imprévue comme Dubucheron le lui avait affirmé. Il la connaissait sans doute depuis longtemps et la gardait en réserve pour une occasion de ce genre.

Si lui-même n'était pas venu à Paris à ce moment précis, ce dîner aurait probablement été présidé par quelque autre riche personnalité.

Il n'accordait aucune confiance à Dubucheron. Toutefois, la soirée promettait d'être amusante, quoique différente de ce qu'il avait projeté.

Du moins serait-il en mesure le lendemain de dire à Beaumont qu'il s'était effectivement trouvé à une croisée de chemins et de lui indiquer la voie qu'il avait choisie.

Yvette Joyant, pour lui, tranchait sur la foule des demi-mondaines de Paris. Le duc, comme la plupart des Anglais, venait à Paris pour se distraire, ce qui signifiait invariablement la fréquentation des courtisanes qui étaient les reines de cette profession. Chacune était experte dans l'art des sciences galantes et considérait sa beauté comme un capital dont elle s'arrangeait pour tirer des revenus ahurissants.

Il était certain qu'Yvette lui extorquerait tout l'argent qu'elle pourrait mais l'expérience en valait probablement la peine.

Si Dubucheron avait dit qu'elle était exceptionnelle parce que la femme la plus dissolue de Paris, elle devait l'être.

Elle avait bien l'art de créer autour d'elle une atmosphère propre à éveiller ne serait-ce que la curiosité de l'homme qu'elle cherchait à attirer dans ses filets : le duc en convenait volontiers.

Tout ce qu'elle disait était à double sens, chaque coup d'œil était calculé pour attiser sa sensualité et accélérer la course de son sang dans ses veines. Les mots qu'elle lui murmurait sans cesse à l'oreille avaient un pouvoir incendiaire suffisant pour obtenir le résultat cherché s'il n'avait pas eu une telle expérience des femmes.

A la vérité, il en avait trop connu de la même catégorie qu'Yvette et elles lui paraissaient trop semblables, qu'elles fussent au palais de Buckingham ou au Moulin Rouge, pour qu'il puisse être séduit par ce que lui offrait Yvette Joyant.

D'autre part, l'amour, que les Français considéraient comme le domaine où ils surpassaient tout le monde, devait toujours comporter un élément de nouveauté, un attrait imprévu, même si les surprises étaient de plus en plus rares pour un homme comme le duc.

En revanche, Oona ne le surprendrait que si elle était réellement aussi innocente et jeune qu'elle paraissait l'être.

Il était convaincu que Philippe Dubucheron l'avait habillée pour le rôle qu'elle avait à jouer. Car il n'avait pas manqué de remarquer que la robe d'Oona était celle d'une toute jeune fille, sévère et cependant seyante. Il avait noté la taille fine, la façon dont le corsage ajusté soulignait la poitrine menue. Le décolleté était celui d'une enfant ignorant que sa mission dans la vie est d'attirer les hommes — et sa coiffure, quelque gracieuse qu'elle fût, résultait manifestement de ses propres efforts et non de ceux de quelqu'un du métier.

Et pourtant, il doutait. Philippe Dubucheron était un homme très astucieux, capable d'avoir prévu que son client, saturé des vices trop connus de Paris, serait affriolé par la pureté et l'innocence.

« Mais Oona est-elle pure et innocente ? » se demanda-t-il.

A en juger par sa toilette et son comportement, elle pouvait être une imitation réussie de ce que doivent être la jeunesse et l'innocence.

Dubucheron l'avait trompé une fois et le duc se dit qu'il n'avait pas l'intention de se faire piéger une seconde fois.

Pourtant, à moins que cette jeune fille ne soit une nouvelle Rachel ou une nouvelle Sarah Bernhardt, il était impossible de croire qu'elle jouait la comédie.

De même qu'Yvette répandait autour d'elle une atmosphère érotique, de même Oona semblait être enveloppée par une aura de pureté.

Parce que ces deux femmes l'intéressaient, le duc commença à

s'amuser et à oublier tant son ennui que son irritation contre Rose Caversham.

De plus, la fatigue occasionnée par son long voyage s'effaçait peu à peu sous l'effet de ce qu'il buvait et mangeait.

En dehors des deux charmants sujets de distraction qui l'encadraient, il trouvait également agréable la conversation de Philippe Dubucheron.

Il l'avait utilisé depuis quelques années comme fournisseur de tableaux, de renseignements sur Paris et, pour parler net, de femmes.

Mais il était assez perspicace pour se rendre compte que Philippe Dubucheron était un personnage intéressant, un type d'homme créé par Paris même. On n'aurait trouvé son pareil dans aucune autre capitale au monde et c'est parce qu'il paraissait unique que le duc désirait le sonder et découvrir pourquoi il était ce qu'il était.

Quand le repas s'acheva, il avait fini par deviner à peu près que pour Philippe Dubucheron la vie était une énorme et amusante plaisanterie et que le rire qu'il faisait naître lui procurait de très gros revenus. Il ne courait pas après la fortune : c'était un homme qui considérait la vie sous tous ses aspects comme un spectacle, susceptible d'enrichir non seulement sa bourse, mais aussi son esprit.

Philippe Dubucheron était donc très différent des hommes qui se prévalaient en général de son hospitalité pour parler sport parce qu'ils savaient que le sport l'intéressait et femmes parce qu'ils se trouvaient là sur le même terrain.

Le duc se targuait depuis longtemps d'être bon juge en matière de psychologie. Mais la fréquentation et l'observation de ses prétendus amis, hommes et femmes, avaient renforcé sa tendance au cynisme.

« C'est stupéfiant de voir combien mesquins et avares peuvent être même les gens les plus charmants », se disait-il.

Il s'accusait souvent d'être trop sévère et, bien qu'il n'ait pas voulu le reconnaître devant M. Beaumont, d'attendre des gens qu'il connaissait beaucoup plus qu'ils n'étaient capables de donner.

Il ne comprenait que trop bien ce que son intendant lui avait dit aujourd'hui, mais n'importe quelle autre vie qu'il choisirait ne se révélerait-elle pas à la longue tout aussi monotone et d'une aussi inévitable « uniformité » !

Par contre, ce soir, se dit-il vers la fin du dîner, il se trouvait en compagnie de deux femmes qui sortaient un peu de l'ordinaire.

Tandis qu'Yvette Joyant lui parlait, il se demandait s'il n'y avait pas des profondeurs d'érotisme auxquelles il n'était pas encore descendu et qu'il lui restait à découvrir.

Il estimait aussi que le comportement d'Oona était encore plus fantastique — à moins, bien sûr, qu'il se trompe et qu'elle soit réellement ce qu'elle paraissait être.

Puis il se dit que les vins excellents qu'ils buvaient avaient dû lui monter

à la tête ou que le piège tendu par Philippe Dubucheron était appâté avec encore plus d'habileté qu'il ne le supposait.

Quand le dîner se termina, il comprit à la manière dont Dubucheron le regardait que celui-ci attendait de lui une décision concernant le choix de la femme avec qui il continuerait la soirée.

Cela l'amusa donc de déclarer pendant qu'ils buvaient le café :

— Comme c'est ma première nuit à Paris depuis longtemps, je crois que je vais faire la tournée des boîtes habituelles pour voir si elles ont changé depuis mon dernier passage.

— Quelles boîtes en particulier? questionna Philippe Dubucheron.

Le duc lui décocha un sourire moqueur.

— Voilà une question superflue, ce me semble. Laquelle, sinon le Moulin Rouge?

Yvette Joyant fit une moue dégoûtée.

— Le Moulin Rouge! s'exclama-t-elle. Je veux vous conduire quelque part où nous pourrions assister à un spectacle bien différent de tout ce que vous connaissez déjà.

Ses yeux en amande soulignés de fard prirent une expression mystérieuse tandis qu'elle ajoutait :

— Allons-y seuls et vous verrez.

Le duc lui laissa croire un instant qu'il acceptait son offre, puis répliqua :

— Abandonner mes amis? C'est impensable, voyons. Non, nous irons ensemble tous les quatre au Moulin Rouge.

Yvette Joyant haussa les épaules mais ses yeux étincelèrent de colère et ses lèvres se pincèrent de façon menaçante.

Quand Dubucheron lui avait dit qu'elle dînerait avec le duc de Wolstanton, elle s'était sentie sûre qu'à la fin de la soirée elle deviendrait sa maîtresse et que la haute pile de factures qui s'accumulaient dans son appartement aurait une chance d'être payée.

Ses extravagances faisaient jaser Paris, mais c'est précisément ce qui attirait les hommes.

Toutes les demi-mondaines savent qu'ils n'apprécient que ce qui leur coûte les yeux de la tête!

Les diamants autour du cou d'Yvette et ceux qui encerclaient ses poignets étaient un des cadeaux qui avaient permis à quelqu'un de se vanter devant ses amis qu'Yvette Joyant « lui avait coûté un joli paquet »!

Sous le Second Empire, les courtisanes de Paris avaient acquis la réputation d'être les plus chères et les plus sensuelles du monde. Napoléon III avait donné le ton en dépensant une fortune pour ses nombreuses maîtresses, imité en cela par le prince Napoléon et par tous les hommes qui venaient à Paris en quête de distractions.

Cet âge d'or avait été suivi d'une régression mais la situation se rétablissait maintenant et, étant donné son rang en tête de la profession, Yvette s'estimait bien valoir tous les millions que l'on dépensait pour elle.

Etre la protégée du duc de Wolstanton, voilà qui augmenterait son prestige — sans compter que, si Philippe Dubucheron disait que le duc était riche, cela signifiait qu'il l'était vraiment beaucoup.

Pas un instant elle ne supposa que le duc pourrait ne pas s'intéresser à elle.

Elle trouvait simplement agaçant de se voir imposer la compagnie d'une gamine ennuyeuse et jugeait que Dubucheron aurait dû se tenir à sa place et ne pas se mêler d'être là où l'on n'avait pas besoin de lui.

Par contre, les yeux d'Oona s'illuminèrent de plaisir. Elle avait toujours eu envie d'aller au Moulin Rouge, tout en sachant que sa mère en aurait été choquée. Elle s'était dit néanmoins que, si elle venait habiter Montmartre avec son père, il la conduirait peut-être dans cet endroit qui symbolisait pour elle un aspect inconnu de Paris.

Elle regardait le duc sans se rendre compte que Philippe Dubucheron avait les yeux fixés sur elle. Il ne discernait pas quel jeu jouait le duc, mais il savait pertinemment que le Moulin Rouge n'était pas un endroit pour Oona. En fait, il était un peu inquiet de ses réactions.

Tout comme son hôte, il savait que le Moulin Rouge attirait les hommes de la haute société parce que c'était le marché de prostitution le plus important d'Europe.

Les femmes qu'on y trouvait coûtaient presque aussi cher que celles des Champs-Élysées, mais les attractions étaient bonnes et les peintres comme Toulouse-Lautrec, qui dessinait ses affiches, accroissaient sa vogue d'année en année.

L'affiche de Toulouse-Lautrec n'exagérait pas en affirmant que le Moulin Rouge était le rendez-vous du High-life.

Toutefois si le duc désirait se rendre au Moulin Rouge, Philippe Dubucheron n'avait nullement l'intention de l'en empêcher. La soirée avait été une surprise depuis le début et il ne se voyait pas entrer en discussion avec le duc, quelque proposition qu'il fasse.

C'était déconcertant de la part d'un homme qu'il devinait très délicat, mais somme toute, une réaction naturelle de la part de n'importe quel Anglais de courir au Moulin Rouge dès son arrivée à Paris comme une souris vers un morceau de fromage.

La voiture du duc était prête et elle était bien plus grande et confortable que celle de Philippe Dubucheron.

Toutefois ce dernier s'était attendu à ce que le duc propose de partir avec deux voitures et la sienne attendait dans la cour.

Sans qu'il eût posé la question, son hôte lui donna la réponse :

— Nous irons ensemble. Il y a place pour trois personnes si elles ne sont pas trop grosses sur la banquette arrière.

Tout en parlant, il jeta un coup d'œil à la silhouette sinueuse d'Yvette et à celle, enfantine, d'Oona. Puis il prit place entre les deux dames tandis que Philippe Dubucheron s'asseyait en face.

Yvette Joyant mit à profit le trajet de la rue du Faubourg-Saint-Honoré à Montmartre pour chuchoter à l'oreille de son voisin des propos que par bonheur Oona ne pouvait entendre.

Il est d'ailleurs peu probable qu'elle ait compris la plupart d'entre eux. Elle était fort occupée à regarder par les portières, fascinée une fois de plus par les boulevards brillamment éclairés, par tous ces gens qui déambulaient sur les larges trottoirs, par les cafés bondés et par tout ce qui lui parlait de Paris.

Jamais encore elle n'avait vécu de soirée aussi passionnante et elle était prête pour le moment à oublier le lendemain avec les difficultés qui l'attendaient et à savourer chaque minute qui passait.

Alors qu'Yvette Joyant était aussi proche que faire se peut de leur compagnon, au point d'avoir l'air collée à lui, Oona s'était assise dans un coin de la voiture et son corps ne touchait pas celui de son voisin. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une vive conscience de sa présence et d'en être un peu troublée d'une façon qu'elle ne s'expliquait pas. Elle ne cessait de se répéter que c'était parce qu'il était anglais et, à l'exception de son père, différent des autres hommes qu'elle avait connus jusque-là.

Il lui rappelait en fait l'image qu'elle avait gardée de son père quand elle était petite et qu'elle aimait le son de sa voix et la manière qu'il avait de la prendre dans ses bras.

Elle ne devait pas être très âgée quand elle s'était rendu compte pour la première fois que son père était différent, très différent, des Français qu'elle voyait quand elle se promenait dans le village ou même les rares fois où elle s'était rendue avec sa mère à Paris.

Julius Thoreau avait de larges épaules, une belle prestance et surtout du charme.

« Je suis tombée amoureuse de ton père parce qu'il était si beau, lui avait confié sa mère, et je l'aime parce qu'il est le meilleur en même temps que le plus séduisant des hommes. »

En y réfléchissant, Oona aboutit à la conclusion que dès avant la mort de sa mère son père avait commencé à changer et pas seulement à cause de ses vêtements de peintre : il semblait perdre quelques-unes de ses caractéristiques anglaises.

Puis elle se dit que c'était mal de sa part de le critiquer.

Le duc résumait pour elle ce que devait être un gentleman anglais. Il lui donnait aussi une impression de droiture et de franchise. Ce qui n'était pas le cas de M. Dubucheron, en dépit de la gentillesse qu'il lui avait témoignée.

Elle se demanda si le duc trouvait à son goût que Mlle Joyant pose sur lui ses mains gantées de noir et s'il était gêné par la façon littéralement possessive dont elle se conduisait.

Elle devinait que sa mère aurait jugé très mal élevée cette manière de faire, mais une fois encore elle songea que cela ne la regardait pas.

Le duc était vraiment gentil, très gentil, de l'avoir invitée à dîner.

Elle aurait voulu lui parler de tableaux, en particulier de ceux de son père, mais comment aborder un sujet sérieux en présence de Mlle Joyant?

« Je me demande si je le reverrai jamais après cette soirée », se dit la jeune fille avec regret.

Puis ils arrivèrent au Moulin Rouge.

Cette construction était beaucoup plus importante qu'elle ne s'y attendait, aussi grande que la gare où elle était arrivée à Paris et, quand ils entrèrent, le bruit était assourdissant,

Philippe Dubucheron se débrouilla pour qu'on leur fraie un passage à travers la cohue et leur donne ce qui était considéré comme une des meilleures tables, à côté du parquet de danse.

Oona reconnut que l'orchestre était en train d'exécuter un des airs romantiques d'Offenbach. Il le jouait d'une façon bien différente de celle qu'elle avait entendue ailleurs. Cependant la musique réussissait à dominer le babil des voix et les rires rauques qui jaillissaient en crescendo du vacarme général.

A peine avaient-ils pris place qu'un roulement de tambour salua l'entrée de la Goulue, une des nouvelles vedettes du Moulin.

Oona entendit Philippe Dubucheron expliquer au duc : « Elle n'a que vingt ans. »

Puis elle eut le souffle coupé par la manière dont la jeune femme dansait.

Son ample jupe blanche de six mètres de tour s'envolait, un tourbillon de dentelles jaillissant d'un flot mousseux de coûteux sous-vêtements noirs ornés de rubans pastel se mettait en mouvement et elle levait la jambe, la pointant vers le lustre.

Une jolie jambe tendue toute droite, avec des reflets soyeux, serrée au-dessus du genou par une jarrettière de diamants. C'était une danse voluptueuse, gaie, tumultueuse, provocante, une danse comme Oona n'en avait encore jamais vu ni imaginé.

Elle ne se rendait pas compte que cette danse était d'une extrême indécence. Elle en fut seulement suffoquée et, tandis que la foule criait : « Plus haut, la Goulue, plus haut! », elle resta abasourdie au point d'être incapable d'applaudir.

La Goulue lança la jambe en l'air, tourna sur ses hanches dans un mouvement preste pour faire apparaître son pantalon et montrer un cœur brodé sur son derrière : ce qui déclencha chez les spectateurs une clameur à faire trembler les murs.

Ensuite commença le *French Cancan* — devenu, Philippe Dubucheron le savait, une sorte de danse rituelle rendue aussi érotique que possible et bien plus suggestive qu'elle ne l'était à l'origine.

Mais ce cancan était d'une gaieté indescriptible et d'une indubitable

technique dans l'exécution qui s'achevait par un grand écart.

Assise très droite sur sa chaise dure, Oona regardait avec de grands yeux ce qui se déroulait devant elle, les mains enfouies dans son giron, une coupe de champagne intacte devant elle.

Elle ne s'aperçut pas que le duc l'observait alors même qu'Yvette Joyant lui chuchotait à l'oreille, ni que Philippe Dubucheron ne la quittait pas des yeux.. Elle avait seulement conscience que cette danse était la plus fantastique, la plus étrange qu'il lui ait été donné de voir dans cet endroit vraiment extraordinaire.

Néanmoins elle comprenait que des artistes comme son père trouvaient là une centaine de visages et de poses qui pouvaient les inspirer pour leurs œuvres.

Quand les attractions furent terminées et que la foule eut envahi la piste de danse, elle s'adressa à Philippe Dubucheron.

— Voulez-vous me montrer des peintres, s'il y en a ici ce soir?

Il jeta un coup d'œil à la ronde.

— Toulouse-Lautrec doit être quelque part. Il vient toujours ici deux ou trois fois par semaine et si je l'aperçois je vous ferai voir aussi Degas, qui était un ami de votre père, et le caricaturiste Métivet.

— Merci.

— Dites-moi ce que vous pensez du Moulin Rouge, si c'est la première fois que vous y venez? demanda le duc.

Il y avait dans sa voix un doute qui n'échappa pas à Philippe Dubucheron.

Oona répondit avec franchise :

— Il m'est difficile d'exprimer ce que je ressens, Votre Grâce, mais je comprends pourquoi les artistes le trouvent intéressant.

— Pourquoi?

— Les gens... les danseurs ont un visage si personnel. Ils ne sont pas comme les gens que l'on voit ailleurs.

Elle trouva que le duc avait l'air sceptique et elle ajouta vivement :

— Du moins pas le genre de personnes que j'ai rencontrées... mais cela n'a rien de surprenant.

— Vous venez d'Italie, reprit-il. Mais de quelle région d'Italie?

Elle n'eut pas le temps de lui répondre. Yvette Joyant réclama son attention et, de nouveau, il prêta l'oreille à ce qu'elle lui chuchotait.

A ce moment, un monsieur fort élégant dans sa tenue de soirée, un chapeau haut de forme crânement posé sur sa tête, s'approcha de leur table.

— Salut, Blaze, dit-il au duc. Je ne m'attendais pas à te voir là. Je te croyais à Londres.

— J'y étais effectivement jusqu'à hier.

Son ami n'écoula pas sa réponse. Il avait pris dans la sienne la main d'Yvette Joyant et la portait à ses lèvres.

— La chance me favorise puisque je vous trouve ici, dit-il. J'avais en effet l'intention de vous rendre visite demain.

— J'espère que vous le ferez, répliqua Yvette.

— Venez danser avec moi. J'ai quelque chose d'important à vous expliquer.

Yvette Joyant regarda le duc sous la frange épaisse de ses cils.

— Vous permettez, mon cher, questionna-t-elle, ou préférez-vous danser vous-même avec moi?

— Je vous regarderai, dit le duc.

Elle marqua un temps comme si elle se demandait si elle allait exiger qu'il danse avec elle. Puis, visiblement décidée à lui faire comprendre ce qu'il perdait, elle tendit les bras vers l'homme qui était debout près de la table et dit :

— Eh bien, montrons-leur, Henri, comment deux corps peuvent se mouvoir comme un seul.

Elle se laissa enlacer, puis jeta au duc un coup d'œil provocant par-dessus son épaule tandis qu'ils s'éloignaient au milieu des danseurs.

Le duc se tourna vers Philippe Dubucheron.

— Je crois, Dubucheron, que Mlle Thoreau devrait se coucher de bonne heure. La reconduirai-je chez elle?

Il y avait une lueur de gaieté dans les yeux de Philippe Dubucheron quand il répliqua :

— Ce serait très aimable de la part de Votre Grâce mais, par malheur, elle n'a pas de chez elle pour le moment.

— Comment cela?

— Elle est arrivée aujourd'hui, comme je vous l'ai déjà expliqué, et j'avais l'intention, à la fin de la soirée, de lui chercher un logis convenable. Sa malle se trouve justement à votre hôtel. Je pensais la prendre plus tard.

Il y avait sur les lèvres du duc un sourire assorti à l'expression des yeux du marchand de tableaux.

— A mon hôtel? répéta-t-il en haussant les sourcils. Estimez-vous que c'est là un endroit convenable pour que Mlle Thoreau y passe la nuit?

— Ce serait certainement plus confortable que tout ce que je pourrais proposer.

— Je n'arrive pas à déterminer si vous êtes extrêmement astucieux, clairvoyant ou simplement d'une impertinence rare.

Le geste de Philippe Dubucheron était trop expressif pour avoir besoin d'un commentaire.

— Parfait, dit le duc en se levant. Présentez mes excuses à Mlle Yvette et assurez-la que j'exprimerai comme il convient ma gratitude pour le plaisir de sa compagnie.

— Elle sera déçue, répondit Philippe Dubucheron, mais nul doute que ses ressentiments peuvent être apaisés de la manière habituelle.

— Certes. Et j'espère que vous viendrez chez moi demain avec les tableaux que vous avez promis de me montrer.

— Comptez sur moi, Votre Grâce, répliqua Philippe Dubucheron.

Le duc se tourna vers Oona et découvrit avec surprise qu'elle n'écoutait pas leur conversation. Elle avait les yeux fixés sur la piste de danse.

— Je crois que c'est M. Toulouse-Lautrec! s'exclama-t-elle avec animation. Il est exactement comme papa me l'a décrit et il dessine un danseur.

Philippe Dubucheron suivit la direction de son regard.

— Oui, c'est Toulouse-Lautrec, confirma-t-il. Pas surprenant que sa famille le juge horrible.

Le nain, coiffé d'un chapeau melon, était grotesque avec ses petites jambes, son énorme tête, son gros nez sur lequel était juché un pince-nez à monture d'acier, sa barbe épaisse.

— Il ne peut pas changer son apparence, remarqua Oona d'un ton compatissant.

Elle en aurait dit davantage si elle ne s'était rendu compte que le duc était debout et elle leva la tête vers lui.

— Je vous reconduis, dit-il à mi-voix.

— Merci.

C'est seulement en quittant la table qu'elle s'aperçut que Philippe Dubucheron ne les accompagnait pas.

Elle se retourna, consternée.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il vivement. Le duc s'occupera de vous et votre malle est chez lui.

— Où vais-je... loger?

— Sa Grâce vous l'expliquera. Suivez le duc, il n'aime pas qu'on le fasse attendre.

— Non, bien sûr.

Oona prit son châle qu'elle avait posé sur le dos de sa chaise et se hâta pour rattraper le duc qui contournait déjà les tables en direction de la sortie.

Impossible de parler tandis qu'ils se frayaient un passage au milieu de la cohue; la plupart des hommes étaient en habit de soirée et portaient un haut-de-forme mais il y avait parmi eux des personnages pittoresques en costume de velours avec d'amples cravates.

Les bouchons de champagne sautaient, la foule bigarrée se reflétait dans les glaces qui couvraient entièrement un des murs.

Ils attendirent à la porte que la voiture du duc soit avancée puis s'en allèrent. La banquette arrière paraissait plus spacieuse maintenant qu'ils n'étaient que deux. Oona dit d'une petite voix douce :

— Merci infiniment pour cette soirée si intéressante, si passionnante!

— Elle vous a plu?

— Je suis contente surtout d'avoir dîné chez vous, mais j'avais

toujours eu envie de voir le Moulin Rouge.

— Pourquoi?

— Parce que mon père m'en avait parlé et même mes camarades de pension en parlaient.

— Vos camarades de pension? dit le duc d'un ton interrogateur.

— J'étais en pension à Florence depuis trois ans, expliqua-t-elle.

Le duc resta silencieux un instant, puis demanda :

— Philippe Dubucheron vous a-t-il dit de me raconter cela?

Oona parut déconcertée.

— Non, pourquoi? Mais je pensais qu'il avait peut-être informé Votre Grâce que je suis venue à Paris parce que... mon père m'y avait appelée... et c'est là que j'ai appris qu'il... était mort.

Sa voix eut un léger frémissement qui n'échappa pas au duc.

— Racontez-moi tout depuis le début.

— Quand maman est morte..., commença-t-elle.

Oona expliqua avec simplicité, en peu de mots, comment sa mère ayant légué tout son argent pour payer son instruction, elle avait été envoyée au couvent à Florence. Et elle n'était rentrée en France qu'au reçu du télégramme envoyé par son père en réponse à sa lettre où elle lui rappelait qu'elle était maintenant trop âgée pour rester en pension.

Elle ne se rendait pas compte que la simplicité même et la concision de son récit avaient éveillé aussitôt la méfiance du duc.

« Ça colle trop bien, c'est trop bien raconté », pensa-t-il.

Une jeune fille innocente arrive à Paris pour apprendre la mort de son père et Dubucheron, proxénète notoire, l'emmène dîner le soir même avec un duc.

Si Oona trouvait le fait surprenant, lui le trouvait incroyable et il se carra contre la banquettes en observant son profil à la lueur des réverbères.

Dubucheron avait été bien inspiré de lui dire de ne pas porter de chapeau alors que toutes les femmes de Paris paraient le soir avec des coiffures ornées de toutes les plumes exotiques de la création et de bouquets de fleurs artificielles.

Une fois de plus, le duc s'estima piégé par Dubucheron mais, du moins, convint-il en lui-même, l'appât avait de l'originalité au lieu de n'être, comme Yvette Joyant, qu'une variation du vieux thème.

Il venait soudain, sans bien s'expliquer pourquoi, de conclure qu'Yvette non seulement ne l'attirait pas mais qu'elle lui répugnait.

Les propos qu'elle lui avait susurrés dépassaient en licence, en dévergondage, tout ce qu'il avait entendu au cours d'expériences fort variées. Il savait qu'il aurait dû s'en amuser parce que sa voix grave et veloutée en atténuait la crudité mais pendant qu'elle parlait il n'avait cessé de penser à la jeune fille assise de l'autre côté.

Oona n'avait pas fait le moindre effort pour attirer son attention ou pour se mettre en valeur. Peut-être était-ce la raison pour laquelle il ne pouvait

la quitter des yeux.

Mais l'histoire est vraiment trop belle, se dit-il, comme elle l'achevait. Toutefois ce serait dommage de lui montrer trop vite qu'il ne s'y laisserait pas prendre. Si c'était le jeu qu'elle voulait jouer, il le jouerait avec elle. Il reprit donc à haute voix :

— Cela a dû être un grand choc pour vous d'apprendre en arrivant à Paris le décès de votre père.

— J'ai du mal à le croire, mais je ne l'avais pas vu depuis trois ans et je suppose qu'il avait... changé.

— Qu'est-ce qui vous le fait penser?

— Son atelier n'était pas le genre d'endroit qu'il aurait toléré du vivant de ma mère.

— Ainsi, la vue de son atelier vous a empêchée d'avoir du chagrin?

— Non, mais cela m'a donné l'impression d'avoir perdu papa depuis bien plus longtemps.

Le regret dont était empreinte la voix d'Oona sonnait juste, son explication était logique et, songea le duc, compréhensible.

Il se répéta que c'était trop bien dit, avec trop de coïncidences. Coïncidence qu'elle soit arrivée à Paris le même jour que lui; que le genre de toile qu'il aimait acheter soit disponible; et que lui-même n'ait pas eu de projets définis pour la soirée.

Dubucheron avait gardé évidemment cette jeune fille dans sa manche en attendant que survienne un jobard qui la trouve différente des prostituées ordinaires.

D'ailleurs, quelle jeune fille sortant d'un couvent irait seule avec lui en voiture sans avoir nulle part où loger sinon, comme l'avait projeté Dubucheron, chez lui?

Que le duc amène une femme qui était sa maîtresse dans une autre de ses résidences aurait été inconcevable; mais à Paris, c'était différent.

Il avait signifié clairement depuis toujours à son intendant comme à ses amis qu'il se réservait le droit d'agir à Paris selon son bon plaisir sans avoir de comptes à rendre.

Quand une fort charmante et délicieuse danseuse du théâtre des Variétés l'avait amusé voici un peu plus d'un an, elle avait habité avec lui pendant un mois. Puis, lorsqu'il était reparti pour l'Angleterre, elle avait regagné son propre domicile.

Dubucheron le savait, évidemment; toutefois, le duc estima que ses manigances pour installer Oona chez lui étaient vraiment cousues de fil blanc.

La malle laissée à son hôtel, l'avertissement qu'il n'avait rien prévu pour son logement avant qu'elle vienne dîner, la promptitude d'Oona à venir avec lui sans explication, tout cela sentait d'une lieue son coup monté et il se demanda ce que Dubucheron aurait fait si son choix était tombé sur Yvette Joyant.

Puis il songea que le cas avait dû être prévu aussi.

— Je suis honoré, dit-il tout haut, que vous acceptiez de demeurer chez moi. Vous auriez pu préférer attendre de me connaître un peu mieux.

Oona regardait à ce moment-là par la portière. Elle se retourna vers le duc, mais il faisait trop sombre pour déchiffrer l'expression de ses yeux.

— Demeurer chez vous? répéta-t-elle. Vais-je loger avec Votre Grâce... dans votre maison?

— Si cela vous tente.

— Mais bien sûr... ce serait merveilleux! Je n'avais jamais imaginé... jamais pensé que vous m'inviteriez.

C'était vraiment exagérer les limites de la crédulité, songea le duc.

— Je crois que c'était l'intention de Dubucheron et vous étiez certainement au courant!

— Il a été très gentil pour moi... quand il m'a trouvée dans l'atelier... et il m'a dit qu'il allait revenir après avoir vendu la toile de mon père et qu'il s'occuperait de... mon avenir.

Son interlocuteur resta silencieux et la jeune fille ajouta :

— Voyez-vous... je suis arrivée à Paris avec très peu d'argent... et c'est vraiment une grande chance que M. Dubucheron ait pu vendre le tableau de papa.

— Une grande chance, en effet. Et Dubucheron a dit qu'il vous donnerait l'argent demain?

— Oui, c'est ce qu'il a dit, cela m'aurait permis de payer pour... l'endroit où j'aurais passé la nuit.

— Et avant que vous veniez chez moi, où vous êtes-vous changée, où avez-vous mis votre robe du soir?

— M. Dubucheron m'a emmenée dans sa galerie de tableaux. (Elle eut un léger rire.) Cela faisait vraiment bizarre de s'habiller dans cet endroit tout fermé, mais il y avait son bureau où j'ai pu faire un peu de toilette et prendre mes affaires dans ma malle.

Le duc n'en crut pas un mot.

Il était absolument certain que toute cette histoire était pure invention du commencement à la fin. Il décerna la palme à Dubucheron et à Oona pour avoir inventé un scénario digne des aventures que publient les magazines pour jeunes filles.

Qui avait jamais entendu parler de quelqu'un qui se met en tenue de soirée dans une galerie d'art?

Et qui, en dehors de Philippe Dubucheron, penserait à quelque chose d'aussi extraordinaire que de faire porter la malle d'une femme à l'endroit où elle va dîner?

Il avait envie de rire, mais il se dit que démolir trop tôt l'ingénieuse petite fable d'Oona ôterait tout son sel à la plaisanterie.

Ils arrivèrent à son hôtel de la rue du Faubourg-Saint-Honoré et quand

ils entrèrent dans le vestibule le duc dit aux domestiques qui attendaient :

— Je crois qu'une malle a été déposée ici avant dîner?

— Oui, Votre Grâce, répondit le majordome. Le monsieur a dit qu'il repasserait peut-être la chercher plus tard dans la soirée.

— J'ai décidé que Mlle Thoreau resterait ici, reprit le duc. Montez sa malle dans la *Chambre des Roses* et défaites-la.

— Bien, Votre Grâce.

— Allons dans le salon, dit le duc à Oona qu'il précéda, ouvrant la porte avant qu'un valet de pied empressé ait eu le temps de l'atteindre.

Le salon était embaumé par les fleurs et seules quelques lumières restaient allumées. La pièce était si belle qu'Oona s'arrêta pour regarder autour d'elle avec une expression admirative, les yeux brillants.

Le duc se dirigea vers un angle de la pièce où, sur un plateau, étaient préparés une bouteille de champagne dans un seau de glace et un plat d'argent avec des sandwiches au pâté.

— Avez-vous faim? demanda-t-il.

— Non, merci. Le dîner était vraiment délicieux. J'aimerais féliciter votre cuisinier d'avoir préparé des plats aussi savoureux.

— Vous pourrez le féliciter demain, dit le duc. Je suis certain que cela lui fera grand plaisir.

Il revint vers elle tout en parlant et lui tendit une coupe de champagne.

— Excusez-moi, non... je préférerais ne plus rien prendre, dit-elle. Je n'ai pas l'habitude de boire autre chose que de l'eau.

Le duc eut un petit sourire.

— Le champagne est l'eau de France.

— On me l'a toujours dit, mais je crains qu'il ne me monte à la tête.

— Est-ce déjà arrivé?

Elle rit.

— Jamais, à vrai dire, mais aussi n'ai-je jamais bu qu'une gorgée de temps à autre! Je serais vraiment honteuse de me sentir les idées vagues ou la tête perdue.

— Honteuse? Pourquoi?

— J'estime que boire peut devenir horrible et dégradant, répliqua-t-elle d'une voix changée.

Tout en parlant, elle avait revu soudain les bouteilles vides dans l'atelier de son père et la terrible toile éclaboussée de peinture posée sur le chevalet.

Le duc devina ce qu'elle pensait, car il se rappelait qu'à en croire Dubucheron son père était mort parce qu'il avait trop bu. Il prit place dans un fauteuil et questionna :

— Maintenant que vous êtes installée chez moi, qu'avez-vous l'intention de faire?

Cette question qu'il posait, il savait bien comment Yvette Joyant y aurait répondu et cela l'amusait de voir combien de temps cette jeune fille

réussirait à soutenir son personnage de petite innocente.

Oona le considéra avec un regard plein de perplexité. Comme il ne l'y invitait pas, elle s'assit nerveusement au bord d'un siège. Elle garda le silence un instant, puis subitement son expression s'altéra.

— Maintenant je comprends... vous avez dû me juger vraiment... stupide.

— Comment cela?

— J'ai dit à M. Dubucheron que je devais trouver un emploi quelconque pour gagner de l'argent et pourtant il ne m'était pas venu à l'idée que je pourrais en trouver un auprès de vous.

— Que proposez-vous de faire pour moi?

— Je... je ne sais pas trop, répliqua-t-elle. Quand j'attendais dans l'atelier que M. Dubucheron vende le tableau de papa, je m'étais dit que la seule chose à ma portée serait d'apprendre l'anglais à des enfants. Mais alors...

Elle se tut et le duc dit pour l'inciter à continuer :

— Alors qu'avez-vous pensé?

— J'ai craint d'avoir... l'air trop jeune.

— Et qu'imaginez-vous pouvoir faire pour moi?

— Ecrire vos lettres. J'écris réellement bien.

— J'ai un excellent intendant qui s'en charge et, si nécessaire, il y a une secrétaire qui travaille pour nous depuis plusieurs années, je crois, quand nous résidons à Paris.

Oona réfléchit, puis soupira.

— Il y a tant de choses que je ne fais pas bien, reprit-elle, mais de toute façon je ne pense pas que vous en ayez besoin.

— Quoi donc?

— Je joue un peu de piano. Je peins, mais vraiment en amateur, et papa disait que je ne serais jamais une artiste.

— Je ne vous vois guère peignant des tableaux pour moi et Dubucheron est certainement à même de me procurer des peintures qui me plaisent.

— Non, bien sûr! J'essayais simplement de vous expliquer ce que je ne sais pas faire.

— Eh bien, si nous passions tout de suite à ce que vous savez faire?

Elle lui jeta un petit coup d'œil angoissé.

— A franchement parler, dit-elle d'une voix désolée, bien que maman ait dépensé tant d'argent pour mon éducation, je ne sais pas comment la mettre à profit.

— Vous êtes-vous jamais regardée dans une glace?

Elle le considéra d'un air interloqué, puis répondit :

— Oui, bien sûr! Quand je me coiffe.

— Regardez-vous maintenant et dites-moi ce que vous voyez.

Oona se leva.

Comme elle n'était pas très grande, elle se haussa sur la pointe des pieds pour se mirer, entre la pendule en porcelaine de Sèvres et les autres ornements posés sur la cheminée, dans l'énorme glace au cadre doré.

Elle examina son reflet et, ce faisant, songea qu'elle ne s'était jamais vue sur un fond aussi séduisant. Avec son plafond peint, les tableaux sur les murs, les lourds rideaux de soie de Lyon, c'était exactement le genre de pièce où elle avait toujours rêvé de vivre et que sa mère aussi aurait aimée.

La voix de son hôte résonna derrière elle.

— Eh bien ?

Elle se retourna et lui sourit.

— Pardon, dit-elle, je ne me regardais pas. Je regardais votre merveilleux salon. Il est exactement comme ceux que peignait Boucher et j'ai presque l'impression de ressembler à Mme de Pompadour. Vous vous souvenez du portrait qu'il a fait d'elle ?

— Peut-être est-ce quelque chose que vous pourriez être.

— Mais le roi l'aimait et il n'y a pas de roi en France à l'heure actuelle. Et si j'étais Mme de Pompadour je ne crois pas que j'aurais jamais été assez intelligente pour suggérer de teinter la porcelaine en rose comme ces ravissants vases de Sèvres qui sont sur votre cheminée.

Elle tendit la main et les effleura légèrement du bout des doigts.

Le duc songea en la regardant qu'elle se mouvait avec une grâce qui ne pouvait qu'être apprise dans une école d'art dramatique. C'était impossible qu'elle soit naturelle.

Oona poussa un soupir qui était un soupir de ravissement, puis elle déclara :

— J'ai l'impression que je vous retiens alors que vous avez dit à M. Dubucheron que vous étiez fatigué. Je suis lasse moi aussi, mais tout ici est tellement beau que j'ai envie de toucher vos trésors, de les contempler et de me raconter leur histoire !

— Vous aimeriez quand même aller vous coucher ?

— Ils seront encore là demain, répliqua-t-elle d'une petite voix enthousiaste.

Puis, comme si elle se rappelait soudain le sujet de leur conversation, elle ajouta :

— Merci infiniment de m'accueillir chez vous. Demain, quand j'aurai les idées plus claires, peut-être trouverai-je quel travail je peux faire pour vous.

Le duc se leva avec lenteur et s'apprêtait à parler, mais avant qu'il eût prononcé un mot, Oona joignit les mains et reprit :

— J'espère que maman sait que je suis ici. Elle serait si contente que je loge chez un Anglais comme ceux qu'elle a connus quand elle était jeune et je pense qu'elle serait heureuse... malgré la mort de papa... de

me savoir en sécurité auprès de vous.

Elle leva les yeux vers lui et pendant un bref instant le duc plongea dans le sien un regard scrutateur qui, une fois encore, suscita chez Oona un peu de malaise.

Puis il dit d'une voix où vibrait un certain étonnement :

— Allez vous coucher. Nous sommes fatigués tous les deux. Nous parlerons de cela demain.

Oona fut réveillée par une femme de chambre qui entraînait avec son petit déjeuner sur un plateau.

Elle le posa près du lit et alla tirer les rideaux. Le soleil envahit la pièce.

Pendant un instant, Oona, encore tout engourdie de sommeil, eut du mal à comprendre où elle se trouvait. Puis la mémoire lui revint et son cœur bondit.

Elle était à Paris et elle habitait chez le duc de Wolstanton!

Elle s'assit dans son lit et regarda avec ravissement le plateau du petit déjeuner soigneusement préparé, avec sa cafetière d'argent et ses croissants chauds.

— Quelle heure est-il? demanda-t-elle.

— 10 heures, mademoiselle, répondit la femme de chambre.

— 10 heures! s'exclama Oona avec consternation. Est-ce possible? Comment ai-je pu dormir si tard?

— Mademoiselle était fatiguée. Aujourd'hui, le temps est magnifique et très chaud.

— 10 heures! répéta Oona qui ajouta timidement : Peut-être que M. le duc trouvera... mal élevé de ma part de ne pas être descendue déjeuner.

La femme de chambre sourit.

— Monsieur est sorti se promener à cheval, mademoiselle, rien ne presse donc.

Oona se sentit soulagée.

Elle songea qu'elle aurait dû demander au duc, la veille, à quelle heure était servi le petit déjeuner et si elle devait le prendre avec lui.

Elle ne se rappelait pas avoir jamais déjeuné au lit, sauf quand elle était malade. A l'époque où elle vivait avec ses parents, ils avaient toujours mangé ensemble à 8 heures du matin. Il est vrai qu'elle s'était sentie très lasse la veille au soir. Non seulement à cause du long voyage, car elle avait mal dormi dans le train, mais aussi parce qu'elle subissait le contrecoup des émotions de la journée.

Il y avait eu le choc causé par la mort de son père, la découverte qu'elle était subitement seule au monde sans nulle part où demeurer.

Puis le plaisir de dîner avec le duc et d'aller au Moulin Rouge dont elle trouva à la réflexion le spectacle encore plus fantastique et scabreux qu'elle ne s'y attendait.

Elle s'était avisée seulement une fois déshabillée et dans son lit qu'il était peut-être très répréhensible de sa part d'être allée si tôt après la mort de son père dans un lieu de divertissement.

Puis elle se demanda avec bon sens comment elle aurait pu faire

autrement. Son intuition lui soufflait que M. Dubucheron et le duc auraient trouvé fort irritant qu'elle se répande en lamentations sur la mort de son père et insiste pour rester seule à la maison.

Et elle se rappela alors qu'elle n'avait pas de maison et que, si elle n'avait pas acquiescé aux suggestions de M. Dubucheron, il ne lui aurait probablement même pas offert l'hospitalité de sa galerie de tableaux.

Elle était assez perspicace pour sentir que, sous ses manières cordiales et, quand le duc était là, prévenantes, M. Dubucheron était un homme déterminé à imposer sa volonté.

Elle se dit qu'il n'hésiterait pas à garder par-devers lui le produit de la vente des tableaux de son père si elle ne faisait pas ce qu'il désirait.

L'idée d'avoir de pareils soupçons la choquait — et surtout d'accuser quelqu'un comme M. Dubucheron d'être malhonnête — mais Oona était intelligente et elle ne pouvait s'empêcher de se demander ce que serait devenu l'argent provenant de la vente des tableaux si elle ne s'était pas présentée dans l'atelier de son père à ce moment précis.

Il y avait peu de chances pour que le marchand qui ne l'avait jamais vue, si même il connaissait son existence, se fût donné la peine de la rechercher pour lui remettre l'argent qui lui appartenait légalement.

« Je dois faire ce qu'il veut », songea-t-elle avec une légère appréhension, puis elle s'inquiéta : combien de temps durerait cet argent ?

Tout dépendait naturellement de la façon dont elle l'emploierait et elle se dit qu'il était heureux que le duc ait eu la gentillesse de l'héberger chez lui.

Combien d'hommes auraient fait preuve d'autant de générosité envers une jeune fille qu'ils rencontraient pour la première fois, surtout envers quelqu'un qui avait si peu d'intérêts communs avec eux ?

« Non seulement il m'accueille sous son toit, mais je crois aussi qu'il va me trouver du travail », se dit Oona.

Toute la pièce lui parut inondée de soleil tant cette idée la réjouissait. Vivre dans une maison comme celle-ci, entourée de tableaux comme elle n'en avait jamais vu jusqu'ici que dans les musées, c'était comme de se trouver au paradis. Elle formula une ardente petite prière pour que cela ne finisse pas trop vite.

Elle avala son petit déjeuner puis, comme la femme de chambre avait dit que le temps était très chaud, elle fit sa toilette et enfila la robe la plus légère qu'elle possédait. C'était une robe très simple qu'elle avait confectionnée elle-même.

Les religieuses, qui avaient des doigts de fées, lui avaient enseigné à coudre avec ces points minuscules, presque invisibles, qui étaient de tradition chez elles.

Oona avait copié une robe appartenant à une de ses amies dont les parents, excessivement riches, emmenaient leur fille, en dépit de son âge encore tendre, dans les maisons de couture les plus chères de Rome.

En comparaison des autres pensionnaires, elle avait l'air d'un oiseau de

paradis égaré dans une volée de moineaux, mais elle aimait beaucoup Oona et acceptait bien volontiers qu'elle copie ses robes.

Oona était déjà habillée quand la femme de chambre revint.

— Vous auriez dû sonner, mademoiselle. Je vous aurais aidée, dit-elle.

— Je n'y ai pas pensé. Je suis tellement habituée à m'habiller toute seule.

— Vous êtes ravissante et je suis sûre que M. le duc sera du même avis.

— Je l'espère.

En descendant, elle se demanda s'il était de retour de sa promenade et se dit que dans ce cas il serait au salon.

Le salon était vide. Elle eut tout loisir de regarder à son aise ce qui l'intéressait. Elle se mit à aller de-ci de-là, contemplant les tableaux et effleurant du doigt les objets d'art presque religieusement.

Au cours de sa promenade dans le Bois de Boulogne, le duc salua un certain nombre d'amis et de connaissances mais ne s'arrêta pas, comme ils s'y attendaient, pour bavarder avec eux. Il n'était pas venu à Paris pour donner dans les mondanités et, de plus, il désirait réfléchir.

Lui aussi avait bien dormi. Il s'était réveillé tôt avec un sentiment de bien-être, et persuadé que la journée serait intéressante.

En s'habillant, il se demanda si Oona avait été déçue qu'il ne vienne pas la retrouver dans sa chambre comme elle l'escomptait sûrement.

Sa surprise en le voyant arriver sous prétexte de lui souhaiter une bonne nuit aurait probablement été à la hauteur de la comédie qu'elle avait jouée, songea-t-il avec ironie.

Pendant qu'il prenait seul son petit déjeuner, il se demanda si tout de même elle n'était pas sincère, puis il se dit qu'il n'était pas assez crédule pour se faire tromper deux fois de suite par Dubucheron.

M. Beaumont entra dans la pièce comme il finissait son café.

— J'apprends que Votre Grâce a une invitée.

— Je me doutais que vous en seriez peut-être un peu surpris.

— Est-ce quelqu'un qui est déjà venu ici? questionna M. Beaumont discrètement.

Il savait que le duc n'aimait pas qu'on lui pose des questions sur sa vie privée mais, d'autre part, s'il y avait la moindre anicroche M. Beaumont était immédiatement chargé d'y remédier et il souhaitait savoir à quoi s'en tenir.

— Non, vous ne l'avez jamais vue, répliqua le duc. Ni moi non plus, en fait, avant hier soir.

M. Beaumont retint avec peine un « Quelle rapidité ! », car le duc considérait visiblement la conversation comme terminée. Il quitta la pièce, traversa le vestibule et sortit dans la cour où son cheval l'attendait.

Il montait toujours à cheval quand il séjournait à Paris mais, étant donné sa précipitation à quitter l'Angleterre, il n'avait pas encore eu le temps de faire traverser la Manche à ses propres chevaux.

M. Beaumont, ne se fiant pas aux écuries de louage, avait donc demandé à un ami du duc s'il pouvait lui emprunter une monture pour deux jours.

Le comte de Clerc n'avait été que trop heureux de lui rendre ce service et les yeux du duc brillèrent à la vue du magnifique étalon noir que deux valets d'écurie maintenaient avec peine.

Il sauta en selle et s'éloigna.

En le regardant partir, M. Beaumont songea que l'on trouverait difficilement quelqu'un qui ait plus belle allure à cheval ou qui fasse si bien corps avec sa monture.

« Il sera certainement de bonne humeur quand il reviendra », se dit-il.

Puis il se demanda avec curiosité qui était la femme ramenée par le duc la veille au soir.

Probablement une actrice ou une danseuse en vogue! Le duc s'intéressait rarement à des femmes d'une classe inférieure et, en tout cas, n'en aurait pas accueilli une dans sa propre maison.

En fait, M. Beaumont était abasourdi que le duc ait une invitée étant donné ce qu'il lui avait dit la veille.

Il se rendit dans son bureau et apprit par le majordome que Mademoiselle n'était pas encore réveillée. Il demanda à être prévenu quand elle descendrait de sa chambre.

Puis il se mit en devoir de régler les innombrables détails que comporte la bonne marche d'une maison.

Environ une heure plus tard, il fut informé que Mademoiselle se trouvait au salon, il quitta sa table de travail et traversa le vestibule.

En chemin, il s'interrogea sur le type de femme qui avait capté l'intérêt du duc cette fois-ci, car il savait que Paris avait beaucoup changé au cours de ces dernières années.

L'expression *fin de siècle* était maintenant devenue monnaie courante en France et s'employait généralement pour qualifier les tendances de l'art et de la littérature, mais elle s'appliquait aussi à beaucoup d'autres choses, comme le pessimisme et la décadence.

En étudiant la situation en France depuis l'Angleterre, M. Beaumont avait constaté que cette fin de siècle se caractérisait par un type de beauté féminine qui apparaissait dans d'innombrables peintures et œuvres littéraires.

Cette femme idéale était une combinaison de la femme fatale, de l'Orientale et de la Madone.

Elle était incarnée par Sarah Bernhardt dans bon nombre de pièces qu'elle interprétait au théâtre et les Salomé, les Ophélie, les Sapho et les Sphynxes étaient fort à la mode.

De plus, fait nouveau en France, il s'était développé un érotisme et une homosexualité qui, s'ils s'en étaient rendu compte, auraient certainement choqué les Anglais, beaucoup plus prudes.

Si bien que M. Beaumont se demandait laquelle des nombreuses facettes de l'esprit *fin de siècle* avait séduit le duc.

Ce pouvait être par exemple une de ces dames blanches comme un lis, minces, pâles et langoureuses, dans le style préraphaélite dont s'était engouée l'Angleterre.

Pour M. Beaumont, leurs mines pensives et leurs postures affectées étaient trop théâtrales et il avait toujours cru que le duc partageait son opinion.

Cependant, quand il ouvrit la porte du salon, il était fort curieux de voir la femme qui avait si vite remplacé la belle mais volcanique lady Rose.

Le soleil entra à flots par les fenêtres ouvertes et il eut sur le moment l'impression que les domestiques s'étaient trompés et que la pièce était vide.

Puis il aperçut une silhouette de femme à l'autre extrémité du salon, figée dans la contemplation d'un tableau de Fragonard.

Il referma le battant derrière lui et le bruit la fit se retourner. Il vit alors ce qu'il crut n'être qu'une enfant.

En s'avançant dans la pièce, il constata qu'elle était plus âgée, mais pas de beaucoup et qu'habillée en écolière on ne lui aurait pas donné plus de seize ans.

Beaumont s'était attendu à ce que l'invitée du duc soit exceptionnelle, mais pas à ce point-là.

Le visage ovale avec ses grands yeux, un petit nez, une bouche au dessin parfait, lui rappela les modèles de Boucher plutôt que les déesses plus mûres, plus en chair, peintes par Fragonard.

Il s'adressa à elle en français :

— Comment allez-vous? Permettez-moi de me présenter. Je suis l'intendant de M. le duc.

Oona lui fit une brève révérence, lui tendit la main et répondit en anglais :

— Je suis Oona Thoreau.

— La fille de Julius Thoreau, le peintre?

— Oui, c'est cela.

— Je suis enchanté de vous rencontrer, mademoiselle Thoreau.

— Vous connaissiez mon père?

— Non, mais j'ai admiré ses œuvres, notamment celle que le duc vient d'acheter.

— Je l'ai vue pour la première fois hier.

Oona eut l'impression que son interlocuteur était surpris et elle ajouta :

— Je suis venue hier à Paris pour habiter avec mon père mais à mon arrivée... j'ai appris qu'il était mort.

— Mort! s'exclama M. Beaumont qui s'étonna que le duc ne le lui ait pas dit.

— Cela m'a fait un choc terrible. On m'a expliqué que c'était à la suite d'un accident.

— Je suis navré, murmura M. Beaumont.

Il trouva qu'elle avait l'air un peu perdue et se demanda pourquoi, même si son père était mort, le duc avait amené la fille de Thoreau chez lui. Puis il se dit aussitôt que cela ne le regardait pas et qu'il ne fallait surtout pas que le duc s' imagine qu'il exerçait une surveillance quelconque sur ses invités. Il reprit à haute voix :

— J'espère que vous avez tout ce dont vous avez besoin, mademoiselle Thoreau. Sinon vous n'aurez qu'à sonner pour demander à l'un des domestiques de venir me chercher. Je suis à votre disposition.

— Merci beaucoup, répondit la jeune fille. Pour le moment, je suis ravie de regarder cette belle pièce et ses tableaux.

— Sa Grâce rentrera dans une demi-heure environ, ajouta M. Beaumont en jetant un coup d'œil à la pendule sur la cheminée.

En se retirant, il songea que c'était bizarre que le duc ne lui ait pas indiqué le matin qui était son invitée.

Il avait sûrement une raison valable pour offrir son hospitalité à la fille de Thoreau. Cependant cela ne lui ressemblait pas de s'embarrasser à Paris de quelqu'un qui ne l'intéressait pas d'un point de vue tout particulier.

Oona, M. Beaumont le voyait bien, sortait à peine de l'enfance et était manifestement une jeune fille de bonne famille.

Par conséquent, la seule explication possible à cet accueil dans sa maison de la rue du Faubourg-Saint-Honoré devait être que le duc l'avait invitée par bonté parce qu'elle avait perdu son père.

« Il n'y a pas à dire, commenta M. Beaumont en prenant des papiers qui requéraient son attention, il me réserve souvent des surprises au moment où je m'y attends le moins! »

Le duc se promenait dans la partie du Bois que ne fréquentait pas la haute société. Il prenait plaisir à tenir en main son cheval fougueux et la chaleur du soleil l'incitait à se dire qu'il avait eu raison de venir à Paris.

Il se sentait libre et savait que c'était parce qu'il était loin de Rose. Pour le moment, en tout cas, elle était dans l'impossibilité de se quereller avec lui et de le harceler pour qu'ils se marient.

« Paris a au moins un bon côté, songea-t-il, on n'est pas obligé de se soucier de respectabilité et de bonne réputation. »

Il était las à mourir des jérémiades continuelles de Rose selon laquelle il devait réparer en l'épousant l'accroc fait à sa réputation d'honnête femme.

« Honnête, elle ne le sera jamais », se dit-il.

Si jamais elle devenait sa femme, il y avait bien peu de chances qu'elle lui reste fidèle.

Et il comprit que sa décision était prise : sa liaison avec lady Rose Caversham était terminée.

Elle l'avait attiré, amusé, diverti longtemps et, sur le plan physique, leurs relations avaient été agréables, mais il n'aimait ni ne respectait Rose Caversham et il estimait que, s'il se mariait un jour, c'étaient là deux sentiments qu'il voulait éprouver envers son épouse.

Puis il se dit cyniquement que si tel était le critère qu'il se fixait il resterait sûrement célibataire jusqu'à la fin de ses jours.

Tout en continuant sa promenade à cheval, il ne cessa de repenser à Oona.

Ce serait intéressant de voir si elle était aussi extraordinairement jolie de jour qu'elle semblait l'être de nuit. Après un bon dîner et dans l'éclat doré des lumières artificielles, une femme peut paraître infiniment plus belle qu'elle ne l'est en réalité.

Le duc avait vu trop de femmes au petit matin, quand leur visage était tel que la nature le leur avait donné et leurs cheveux pas encore parés par les soins d'un coiffeur, pour ne pas avoir des doutes sur ce qu'on appelle « l'article fini ».

« Je vais découvrir sans doute qu'elle est tout à fait quelconque et un peu bourgeoise », conclut-il en reprenant le chemin du retour.

Toutefois, impossible de ne pas reconnaître qu'il ressentait un petit élan de curiosité inhabituelle à l'idée de la revoir et de la regarder jouer, avec ce qu'il convenait d'appeler un talent étonnant, son rôle de vierge candide.

« Dubucheron l'a bien dressée », se répétait le duc pour la centième fois en se remémorant les propos tenus la veille au soir.

L'aspect général d'Oona et cette façon dont elle s'était arrangée pour attirer son attention sans faire apparemment d'effort pour y arriver étaient impeccables.

Puis une idée le frappa soudain et il se dit qu'il avait trouvé la faille. Dubucheron s'était montré malin, mais lui l'était plus encore. N'importe quelle jeune fille vraiment innocente, allant au Moulin Rouge pour la première fois, aurait été choquée.

Il regardait Oona pendant que la Goulue dansait. Elle avait contemplé le spectacle avec l'expression fascinée d'un enfant assistant à une pantomime, mais la Goulue n'était pas le genre de personnage que l'on rencontre dans les pantomimes destinées aux enfants.

Le duc l'avait déjà vue lors de son précédent séjour à Paris et il avait été amplement renseigné sur son compte.

Son vrai nom était Louise Weber et son surnom de la Goulue, synonyme de « gloutonne », lui venait de certaine habitude de vider son verre jusqu'à la dernière goutte et de son appétit vorace pour les délices de la table et les plaisirs de la chair.

C'était une authentique fille des rues qui avait commencé sa carrière en allant de café en café, de dancing en dancing.

Sa sensualité grossière et sa vulgarité l'avaient rendue célèbre.

Ses battements de jambes, son entrain et sa manière de laisser entrevoir le temps d'un éclair cinq centimètres de peau nue entre ses bas et les ruchés de son pantalon avaient rempli l'Elysée-Montmartre où elle dansait avant de venir au Moulin Rouge.

Cependant, si les hommes appréciaient la lascivité avec laquelle elle mouvait ses membres et le tourbillonnement tumultueux de ses jupons, n'importe quelle femme bien élevée aurait été offusquée par le geste obscène et immoral qui avait été le clou de sa danse.

« Je les ai pris en défaut! » se dit le duc avec satisfaction. Dubucheron et sa petite protégée s'étaient montrés intelligents, mais pas tout à fait assez.

En approchant du faubourg Saint-Honoré, il se sentait très content de lui, mais il résolut de ne pas démasquer Oona immédiatement.

Bien qu'il ne fût pas dupe de ses mines naïves, elle l'intriguait. De plus, c'était la fille de Thoreau.

Et si cela aussi était un mensonge? Dubucheron avait dû se souvenir qu'il avait acheté l'année d'avant une toile de Thoreau et dès qu'il avait appris son arrivée à Paris il avait aussitôt eu une autre toile à lui présenter.

Quoi de plus astucieux que de lui procurer une maîtresse ayant d'une manière ou d'une autre des liens avec l'artiste qu'il admirait?

« Sapristi! s'exclama-t-il. Je vais me renseigner sur Thoreau! »

Il avait l'impression qu'on lui avait soumis un de ces casse-tête chinois que la plupart des gens trouvent impossibles à résoudre et, presque comme un enfant avec un nouveau jouet, il se passionnait à l'idée de confondre son monde en découvrant la solution.

Quand il mit pied à terre, il avait conscience d'être désireux de revoir Oona, mais pas de la même manière qu'il recherchait d'autres femmes, c'est-à-dire simplement parce qu'elles étaient belles et l'attiraient physiquement.

C'était un défi à relever! Il se mesurait à un homme et à une femme qui s'étaient associés pour faire de lui leur victime.

Eh bien, il leur en donnerait pour leur argent! Mais il leur montrerait aussi qu'il n'était pas l'imbécile pour lequel ils le prenaient.

Il tendit sa cravache, ses gants et son haut-de-forme aux domestiques qui attendaient dans le vestibule et se dirigea vers le salon. Un valet lui ouvrit la porte. Il pénétra dans la pièce et, comme M. Beaumont, crut que la jeune fille n'y était pas.

C'est alors qu'elle s'élança à sa rencontre, le visage et les cheveux nimbés de soleil. Force lui fut de constater qu'elle était encore plus jolie que dans son souvenir.

— Oh, comme je suis contente que vous soyez de retour! s'exclama-t-elle presque hors d'haleine. J'ai découvert quelque chose de

sensationnel, de si sensationnel qu'il faut que je vous en parle tout de suite.

Le duc ne s'attendait pas à être accueilli de cette façon-là, mais il répliqua :

— Vous avez trouvé quelque chose? Que voulez-vous dire?

Elle lui présenta ce qu'elle tenait à la main et il vit que c'était un dessin sur du vieux papier, tout jauni. Il le prit et, comme si Oona était incapable de refréner son excitation, elle expliqua :

— Je l'ai trouvé au fond d'un tiroir avec d'autres dessins et j'ai eu la certitude que vous ignoriez sa présence sinon vous l'auriez fait encadrer.

— De quoi pensez-vous qu'il s'agit? questionna le duc en remarquant que le dessin représentait une déesse entourée de petits amours.

— Je suis presque sûre, mais peut-être vous le saurez mieux que moi, qu'il s'agit d'une étude de Tiepolo, pour un de ses tableaux célèbres. (Elle souligna du geste ce qu'elle énumérait :) Tenez, on reconnaît son style : la façon dont Aphrodite est assise, la pose de sa main, et les amours sont identiques à ceux que j'ai vus dans ses autres œuvres.

Il y avait tant d'enthousiasme et d'animation dans sa voix, que le duc la regarda avec un sourire qui, à ce moment-là, n'était ni cynique ni moqueur.

Il songea ce faisant que ses yeux reflétaient le soleil et que sa peau avait la perfection d'une perle qui vient d'être sortie de l'huître.

Sa chevelure avait cette nuance d'or clair que l'on trouve généralement chez les jeunes enfants et ses cils recourbés étaient foncés à la racine puis devenaient graduellement dorés à la pointe.

Tout en elle différait entièrement de la beauté que le duc avait admirée chez d'autres femmes et il se demanda aussi depuis combien d'années il n'avait pas entendu quelqu'un témoigner autant d'enthousiasme ou d'émotion pour un autre sujet que sa propre personne.

— Il nous faut absolument vérifier si vous avez raison en ce qui concerne ce croquis, dit-il à haute voix.

— J'espère bien que oui! Ce serait très humiliant de découvrir que je me suis trompée.

— Quelle importance?

— Je serais tellement déçue de vous avoir donné un faux espoir, répondit-elle naïvement.

— Un espoir? répéta le duc en souriant. La découverte est de vous et par conséquent, si vous avez raison, la gloire sera vôtre.

— Peut-être n'aurais-je pas dû... regarder dans le tiroir, dit Oona d'un ton tout à coup contrit. Mais la commode est si belle et, comme elle se trouve dans le salon, j'ai pensé que cela ne tirait pas à conséquence de jeter un coup d'œil dedans.

— Je suis enchanté que vous l'ayez fait.

— Vous le pensez vraiment?

— J'ai l'habitude de dire ce que je pense.

— J'ai... une proposition à vous soumettre.

Le duc haussa les sourcils tandis qu'elle continuait avec un peu de nervosité :

— Quand j'ai découvert ce dessin, je me suis dit que le travail que je pourrais peut-être exécuter pour vous serait d'établir le catalogue de toutes les choses réunies dans cette merveilleuse maison. Je suis persuadée qu'il y a des masses de trésors rangés quelque part et oubliés dans leur coin. Je pourrais les retrouver pour vous.

— C'est en effet une bonne idée, déclara le duc.

Il était toutefois certain que Beaumont, méticuleux en ces matières, avait dressé l'inventaire de tout ce que contenait la maison du Faubourg-Saint-Honoré. Il y avait sûrement des inventaires, vérifiés chaque année, de ses demeures en Angleterre et de ses résidences à l'étranger.

D'ailleurs les compagnies d'assurances l'exigeaient.

Il doutait qu'Oona soit au courant. Ou peut-être le savait-elle et témoignait-elle alors d'une adresse singulière dans le choix d'un prétexte pour être employée par lui.

— Vous serez mon conservateur, dit—il, et naturellement il nous faudra fixer le salaire que vous recevrez.

Elle resta silencieuse et au bout d'un instant il questionna :

— Avez-vous une idée? Avez-vous un chiffre en tête?

C'était là une excellente ouverture soit pour qu'elle demande un salaire exorbitant soit pour qu'elle réponde modestement qu'un bijou — un tout petit, bien sûr — ferait également l'affaire! Il observa Oona qui paraissait réfléchir à sa proposition. Finalement, elle répliqua :

— Il m'est assez difficile de vous répondre parce que je n'ai pas vécu en France. Mais je sais ce qui était versé aux professeurs qui venaient au couvent enseigner des matières spéciales.

— Et c'était quoi?

— Transposé en monnaie française, cela donnerait environ six cents francs par an.

Oona eut l'impression que le duc était surpris et elle ajouta précipitamment :

— Evidemment, je ne m'attends pas à être payée autant. Mais peut-être que trois ou quatre cents francs seraient une somme équitable.

En monnaie anglaise, cela équivalait à moins de vingt livres sterling par an et, si le duc jugeait la somme à peu près convenable pour une jeune gouvernante d'enfants, c'était loin d'atteindre ce qu'un conservateur qualifié exigerait de lui. Il dit à haute voix :

— Mieux vaut laisser de côté pour le moment la question de votre salaire. Je serai enchanté, bien entendu, que vous dressiez la liste de ce que vous estimez avoir de la valeur.

Oona poussa un petit soupir.

— Autant dire tout! Je n'ai jamais vu une pièce remplie d'aussi beaux objets et je regrette que papa n'ait pas pu voir vos tableaux.

— Croyez-vous qu'il les aurait appréciés?

— Il peignait d'une manière différente, mais il a dit un jour que la peinture est comme les femmes : les plus belles œuvres du monde offrent de quoi satisfaire le goût personnel de chacun.

— Votre père vous a-t-il jamais peinte?

— Quand j'étais toute petite, mais il n'était pas content de ses portraits. Je crois qu'il préférerait peindre des paysages. Parfois pourtant il plaçait maman au premier plan pour donner, comme il disait, de l'équilibre à sa composition.

Après avoir évoqué ce souvenir, elle songea que tant parler d'elle était peut-être mal élevé et elle demanda :

— Avez-vous fait une bonne promenade?

— Excellente et il faisait si bon au Bois que j'ai pensé que nous devrions y aller dans mon cabriolet et déjeuner dans un restaurant en plein air.

Oona joignit les mains.

— Vous parlez sérieusement?

— C'est une invitation.

— Irons-nous maintenant... tout de suite?

— Il faut que vous me donniez le temps d'enlever mon costume de cheval, répliqua le duc en souriant, et je crois que vous aurez peut-être besoin d'un chapeau.

— Oui, bien sûr. Je vais me préparer immédiatement.

Ses yeux pétillaient quand elle ajouta :

— Merci de m'inviter. Un déjeuner au Bois, il n'y a rien de plus sensationnel!

Elle quitta la pièce sans s'attarder à d'autres commentaires et le duc la regarda partir d'un air perplexe.

Jouait-elle vraiment un rôle?

Puis il se dit qu'il avait été bien des choses dans son existence mais jamais, du plus loin qu'il se souvienne — la fameuse fois mise à part — il n'avait été un imbécile qui accepte ce que lui présentent ses yeux et ses oreilles sans utiliser en même temps son intelligence.

Néanmoins il souriait en montant à sa chambre.

Son valet qui l'aidait à se changer pensa que Sa Grâce était de bien meilleure humeur que la veille à son arrivée d'Angleterre.

M. Beaumont se fit la même réflexion comme il sortait de son bureau au moment où le duc descendait l'escalier.

— On m'a dit que Votre Grâce désirait un cabriolet.

— Je déjeune dehors.

— Avez-vous des projets pour ce soir?

— Pas pour le moment. Dès que je serai fixé, je vous préviendrai.

M. Beaumont songea avec amusement que le duc était aussi résolu à ne pas faire de confidences que lui-même l'était à ne pas paraître indiscret.

L'arrivée d'Oona, qui descendait en courant l'escalier, leur évita de continuer la conversation.

Elle était coiffée d'un chapeau de même forme que celui qu'elle portait la veille mais en simple paille blanche. Elle ne possédait d'ailleurs que deux chapeaux, celui qu'elle avait mis pour voyager et qui était garni de rubans bleus assortis à son costume de voyage et celui-ci qu'elle avait hâtivement orné d'un foulard de mousseline rose. Elle avait aussi ajouté une petite rose en soie de même couleur que lui avait offerte une de ses camarades de pension.

Cela l'avait un peu retardée, mais elle voulait essayer autant que possible d'être digne de son hôte qui serait bien sûr magnifique.

Elle ne s'était pas trompée : dans son pantalon droit, sa jaquette impeccablement coupée laissant voir un élégant gilet, il avait tant d'allure qu'elle craignit que sa propre apparence ne lui fasse pas honneur.

Toutefois elle n'avait rien d'autre à se mettre : il fallait donc espérer qu'il n'y prêterait pas attention.

Au contraire, aucun détail n'échappa au duc qui se dit une fois de plus qu'on avait montré bien du talent en fournissant à Oona un costume si approprié à son rôle. Sa simple robe de coton à fleurs avait été visiblement coupée par un artiste de métier et avec ce chapeau de paille blanche et son visage enfantin elle semblait sortie tout droit d'un tableau de maître.

Oona atteignit le vestibule.

— J'espère que je n'ai pas fait attendre Votre Grâce, dit-elle d'une voix essoufflée.

— Rien ne nous presse, répliqua le duc, mais la journée est si belle, qu'il serait dommage d'en perdre même une minute.

— Une belle, belle journée! s'écria-t-elle. Et je vais me promener au Bois!

M. Beaumont songea qu'elle était l'incarnation même de la jeunesse. Il songea aussi que n'importe quelle autre femme que connaissait le duc aurait dit que la journée était belle parce qu'elle pouvait se promener en sa compagnie. Il se demanda si Sa Grâce avait remarqué la différence.

Effectivement, le duc l'avait remarquée et, tandis qu'ils s'éloignaient l'un à côté de l'autre dans son élégant cabriolet, avec un valet de pied assis hors de portée de voix derrière eux, il demanda :

— Vous n'êtes jamais allée au Bois?

— Si, mais il y a très longtemps. J'y suis allée une fois avec maman pour visiter le Jardin d'Acclimatation et une autre fois en hiver quand il y avait des patineurs sur la glace.

Sa voix parut changée quand elle ajouta :

— Je ne sais pas vous dire à quel point c'était beau. Il y avait des

traîneaux avec des femmes ravissantes et d'élégants messieurs qui les poussaient. Il y avait du givre sur les arbres et de la neige par terre et tout cela formait un tableau qui me faisait regretter de ne pas être peintre.

— Vous devriez exprimer ce que vous ressentez en prose.

— Voulez-vous dire que je devrais écrire un livre?

— Pourquoi pas?

— Ce serait passionnant et peut-être cela me rapporterait-il un peu d'argent.

La bouche du duc esquissa un sourire ironique.

« Nous y voilà », songea-t-il.

Mais à sa grande surprise Oona changea de sujet. Elle montra avec ravissement les vendeurs de ballons sous les marronniers de l'avenue des Champs—Elysées où s'était engagé le cabriolet.

C'est seulement dans l'un des restaurants du Bois, bondé de gens du monde, qu'il eut l'occasion de la mettre à l'épreuve.

Il avait l'impression — et à cela il n'était nullement habitué — de retenir à peine son attention, tant elle s'intéressait à tout ce qui se passait autour d'elle.

Les tables étaient installées dans le jardin du restaurant; il y avait un petit lac devant eux et des arbres en fleurs au-dessus de leurs têtes.

La cuisine était excellente et Oona ne cessait de se dire qu'elle devrait se rappeler comment étaient les plats pour s'y essayer à son tour.

Puis elle s'avisa un peu tristement qu'elle n'avait personne pour qui les préparer. Elle était sûre que, si elle proposait de préparer un repas pour le duc, son cuisinier serait horrifié. Peut-être même rendrait-il son tablier et le duc en serait furieux.

— Il y a une question que j'aimerais vous poser, dit le duc en voyant Oona suivre des yeux les cygnes blancs qui évoluaient majestueusement sur la surface unie du lac.

— Laquelle?

— Je me demande ce que vous avez pensé hier soir quand vous avez vu la Goulue danser. Son numéro a dû vous surprendre un peu, je suppose?

Oona ne répondit pas sur-le-champ et le duc crut l'avoir embarrassée.

« J'avais raison, se dit-il. Ni Dubucheron ni cette jeune fille n'ont imaginé que je remarquerais qu'elle n'était pas choquée et n'a même pas feint de se détourner d'une telle exhibition. »

Il se demanda comment elle se sortirait du piège où il l'avait fait tomber par cette simple question. Il attendait sans la quitter des yeux, songeant encore une fois malgré lui qu'elle avait vraiment la tête de l'emploi qu'elle désirait faire passer pour sien.

Au bout d'un instant, Oona répliqua :

— Papa m'a toujours dit qu'il n'y avait rien de mal dans la nudité. Il affirmait que c'est naturel et que seuls des esprits vulgaires trouveraient à

redire aux peintures d'Aphrodite ou aux statues de Vénus.

— Je suis d'accord, mais je voudrais savoir ce que vous avez pensé de la Goulue.

— J'ai été... un peu gênée d'abord par la... la façon dont elle dansait. Puis j'ai pensé que c'était comme les œuvres des primitifs qui nous semblent frustes et grossières mais qui sont en fait dessinées par des artistes en quête d'un idéal de beauté qui a été finalement atteint par Michel-Ange ou Botticelli.

Le duc l'écoutait avec attention.

— Continuez, dit-il.

— Les primitifs faisaient de leur mieux, exactement comme les peintures préhistoriques des cavernes ou les fresques des catacombes sont dues à des hommes qui ne pouvaient que dessiner ce qu'ils étaient capables de décrire.

— Voulez-vous dire que la danse de la Goulue est primitive et cependant qu'elle a atteint le mieux dont elle est capable?

— Peut-être que je m'explique mal, répondit timidement Oona, mais alors que moi, et vous aussi, je suppose, nous préférons regarder un beau ballet comme Les Sylphides, cette femme dansait hier comme si elle cherchait à atteindre quelque chose qui restera toujours hors de sa portée mais qu'elle sait être le summum de son art.

Le duc était abasourdi.

Il n'avait jamais imaginé qu'on puisse interpréter de cette façon la volupté délibérée de la danse de la Goulue. Puis il questionna sèchement :

— Qui vous a suggéré de dire cela? Dubucheron?

Oona le regarda avec stupeur.

— Non... bien sûr que non! Vous savez bien que je n'ai pas eu l'occasion de parler à M. Dubucheron avec notre départ précipité. En tout cas, c'est ce que je pense. Est-ce que je me trompe?

Il y avait une note d'anxiété dans sa question et les yeux d'Oona sondèrent le visage du duc comme si elle craignait d'y lire de la désapprobation. .

— Non, vous ne vous trompez pas, répliqua le duc avec lenteur mais, en toute franchise, j'ai été surpris que vous ne soyez pas plus choquée par ce que vous avez vu.

— Si je l'avais été... si ce spectacle avait voulu être choquant, m'y auriez-vous emmenée?

C'était lui renvoyer adroitement la balle, songea le duc qui riposta :

— J'avais décidé d'aller au Moulin Rouge avant de faire votre connaissance.

— Je suis contente d'y être allée, mais je n'ai pas envie d'y retourner.

— Et pourquoi donc?

— Je savais en y allant que... maman m'aurait désapprouvée. J'ai

compris depuis toujours que c'est un endroit où les messieurs vont se distraire seuls.

— Je crains qu'il n'y ait beaucoup de lieux de ce genre à Paris et j'espère que vous n'avez pas l'intention de me dire que vous n'irez pas avec moi.

— Je serai heureuse de vous accompagner où vous voudrez, mais la danse de la Goulue ne vous a pas vraiment plu, n'est-ce pas?

— Pourquoi dites-vous cela?

— Parce qu'il me semble que vous aimez avoir de belles choses autour de vous. Personne ne peut vivre avec les Fragonard et les Boucher que vous avez aux murs ou les tableaux qui sont dans votre salle à manger sans les comparer avec les affiches à l'extérieur du Moulin Rouge.

— Vous les avez remarquées?

— Oui... pendant que nous attendions la voiture.

— Et vous savez qui les a dessinées?

Elle hocha la tête.

— Toulouse-Lautrec. Quand je l'ai vu, j'ai compris pourquoi il ne pouvait dessiner que ces affiches frustes et pourtant si extraordinaires.

— Vous estimez qu'un homme exprime sa personnalité dans ce qu'il peint?

Sa question fit apparaître dans l'esprit d'Oona le tableau posé sur le chevalet dans l'atelier de son père.

C'était lui-même... ce qu'il avait été avant sa mort!

Elle recula devant cette pensée comme devant quelque chose de répugnant et de mauvais.

Le duc vit son changement d'expression et ne comprit pas ce qui l'avait suscité. « Je la tourmente », se dit-il — et il songea de nouveau qu'elle était d'une intelligence étonnante pour une femme, surtout si jeune.

Puis sa conviction se raffermir : c'est Dubucheron qui devait tirer les ficelles, qui l'avait formée et entraînée à jouer son rôle. A moins d'être stupide, qui croirait une minute qu'une jeune fille de dix-neuf ans, ou peut-être même plus jeune, puisse parler comme ils le faisaient en ce moment?

Ce qui ne l'empêcha pas de se demander en même temps si quelqu'un d'autre que lui soutiendrait à l'heure du déjeuner une conversation de ce genre.

Il savait que la plupart de ses contemporains qui venait à Paris chercher des distractions seraient maintenant en train de lui faire la cour.

Ils s'attendraient à ce qu'elle les amuse par de spirituels sous-entendus et par ces rires légers que les jeunes demi-mondaines prodiguaient à tout propos.

Le duc eut l'impression que le casse-tête chinois qu'il s'appliquait à résoudre n'était pas aussi facile qu'il l'avait cru au premier abord et il

décida d'essayer une autre tactique.

— Qu'aimeriez-vous faire cet après-midi? demanda-t-il.

— Pourrions-nous continuer à nous promener dans votre cabriolet? C'est si merveilleux de rouler derrière d'aussi beaux chevaux et de visiter Paris de cette façon inespérée pour moi.

— Vous avez omis quelque chose d'assez important.

— Quoi donc?

— Vous n'avez pas mentionné la personne qui conduira.

— Vous voulez dire... vous-même?

— Je me sens quelque peu délaissé.

Elle rit.

— Qu'est-ce que Votre Grâce désire que je dise? Que vous conduisez mieux qu'aucun homme de ma connaissance? Vous êtes si gentil envers moi que j'ai l'impression de vivre un rêve. Je prie seulement pour que vous ne me trouviez pas trop vite ennuyeuse.

— Je croyais que vous aviez oublié mon existence.

Elle rit de nouveau.

— Comment serait-ce possible? Je ne cesse de me dire que tout est si fantastique que je vais soudain me réveiller et me retrouver au couvent.

Les yeux du duc pétillèrent de malice.

— Ce couvent me paraît assez suspect.

— Suspect? répéta-t-elle.

— Je m'étais toujours imaginé que les jeunes filles sortant de pension sont trop timides pour prononcer un mot et que la bonne nourriture saine qu'elles ont ingurgitée les a rendues grosses et grasses.

— J'ai été intimidée quand je vous ai vu la première fois, s'écria Oona impulsivement.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas. Je ne suis pas timide, habituellement. Peut-être parce que je n'ai pas rencontré beaucoup de personnes distinguées... mais je ne pense pas que ce soit à cause de ça.

— A cause de quoi, alors?

— Peut-être parce que vous aviez l'air si... magnifique, dit lentement Oona, mais je crois qu'il y a une autre raison.

— Laquelle?

— Chacun de nous émet des... ondes et je sens tout de suite si elles sont... bonnes et... agréables. Mais parfois elles sont plutôt neutres et sans intérêt.

— Et mes ondes?

— J'ai eu l'impression qu'elles... ne ressemblaient à aucune autre.

Elle leva les yeux vers les siens et, poussant une légère exclamation, ajouta :

— Vous devez penser que je dis des tas de bêtises, j'en suis sûre. Pourquoi me faites-vous parler de moi alors que je souhaite parler de

vous et de Paris?

— Qu'est-ce qui passe en premier?

— Il serait très discourtois de dire Paris!

Il rit.

— Je ne sais pas à quoi m'en tenir avec vous, déclara-t-il. Je ne cesse de me dire que vous êtes trop bien pour être vraie.

Il vit qu'elle ne comprenait pas et comme il ne désirait pas éveiller ses soupçons sur ses sentiments réels à son égard, il reprit :

— Venez, je vous montrerai Paris et, à dire vrai, j'éprouve un assez grand plaisir à conduire ces chevaux que j'ai empruntés à un ami. Les miens arriveront demain ou après-demain.

— Vous faites venir vos chevaux à Paris?

— Je me rends rarement quelque part sans eux.

— Merveilleux! s'exclama Oona qui ajouta : Je suppose que c'est cela être... vraiment... riche.

Elle réfléchit un instant, puis reprit :

— Posséder tant de choses doit être en un sens extrêmement agréable. Mais si elles ne suffisaient pas?

— Que voulez-vous dire?

— Je suis très ignorante en bien des domaines, mais j'ai beaucoup lu et il m'a toujours semblé que les hommes éprouvent le besoin de relever des défis.

La surprise se peignit dans les yeux du duc, mais il garda le silence.

— Les hommes ont besoin d'accomplir des choses, de réaliser des projets, d'être victorieux, conquérants. Alors ils deviennent des héros que les autres hommes ont envie d'imiter.

Oona parlait presque pour elle-même et le duc demanda, en songeant cyniquement qu'il avait posé la même question à M. Beaumont :

— Que suggérez-vous que je fasse?

— Je ne vous connais pas assez pour répondre mais, étant donné que vous êtes si fort et avez des ondes si puissantes, j'ai l'impression que vous pourriez faire comme Jason qui est allé chercher la Toison d'or, Hercule qui a accompli ses douze travaux ou peut-être comme sire Galahad qui cherchait le Saint-Graal.

Quelque chose dans sa façon de s'exprimer empêcha le duc d'éclater de rire. Il se contenta de répliquer :

— Vous me surprenez. En même temps, je suis flatté que vous m'estimiez capable de tels exploits. Toutefois, je pense que, maintenant, nous devrions partir.

Oona regarda autour d'elle et s'aperçut que les tables, toutes occupées à leur arrivée, étaient à présent presque toutes vides.

Les dames avec leurs plumes et leurs bijoux, les messieurs qui leur parlaient avec tant d'ardeur s'en étaient allés pendant qu'elle s'entretenait avec le duc.

Elle se leva vivement.

— Aurais-je dû... proposer que nous partions? demanda-t-elle, craignant d'avoir manqué au code des bonnes manières.

— Non. En pareil cas, c'est une chose dont nous convenons ensemble.

Il vit le soulagement se peindre sur le visage d'Oona qui resta silencieuse tandis qu'ils quittaient le restaurant et s'enfonçaient dans les belles avenues du Bois dont le tracé était l'œuvre du baron Haussmann.

Puis elle dit :

— Quand vous aurez la gentillesse de m'emmener avec vous quelque part, Votre Grâce, voudrez-vous, s'il vous plaît, m'indiquer la conduite à tenir? J'ai très peur de commettre un impair.

— Vous n'en avez pas commis jusqu'à présent, lui assura le duc.

— Je ne suis encore jamais allée dans des endroits chics et, naturellement, jamais avec un homme... comme vous.

Il saisit la balle au vol.

— Avec quels hommes êtes-vous sortie? questionna-t-il.

— Je n'en ai pas fréquenté beaucoup, je l'avoue. Il y avait papa, bien sûr, et les messieurs qui venaient chez nous quand nous habitions à la campagne. Il y avait le prêtre qui nous entendait en confession et qui disait la messe au couvent tous les dimanches.

Elle réfléchit et ajouta :

— Il y avait le médecin italien. Il faisait semblant de me gronder parce que je n'étais jamais malade. Il y avait aussi un maître de musique.

— Il était comment? questionna le duc. J'ai déjà entendu parler des maîtres de musique.

— Il était très vieux, mais il avait joué autrefois dans un orchestre célèbre.

Elle sourit en continuant :

— Les pensionnaires qui n'avaient pas envie d'étudier et qui trouvaient cela ennuyeux s'arrangeaient pour l'amener à parler du bon vieux temps si bien que la leçon finissait sans qu'elles aient joué une, seule note.

— C'est ce que vous faisiez?

— Non, j'avais envie d'apprendre, tout en sachant que je ne serais jamais une bonne pianiste.

— Vous parliez des hommes que vous aviez connus, lui rappela le duc.

— Ma foi, c'est tout, à moins bien sûr que vous ne comptiez M. Dubucheron et vous-même.

— Vous vous attendez à ce que je croie cela?

— Je ne pense pas avoir oublié personne. Evidemment, il y avait aussi le facteur et les jardiniers du couvent, les gendarmes qui arrêtaient la circulation quand nous traversions la rue pour aller aux musées. Ils

avaient coutume d'adresser des clins d'œil aux pensionnaires les plus âgées, ce qui mettait les religieuses en fureur.

« Elle est trop bien pour être vraie », se répéta tout bas le duc.

Oona commençait à le fasciner, il le sentait.

« Si cela continue, je vais croire ce conte bleu du commencement à la fin », se dit-il.

Il conduisit ses chevaux pendant quelques minutes en silence, puis regarda du coin de l'œil si elle attendait qu'il poursuive la conversation.

A sa surprise, elle contemplant avec délice le paysage et ne semblait pas le moins du monde troublée qu'il ne s'occupe plus d'elle.

Il constata avec stupeur qu'il en ressentait de l'irritation.

— Où aimeriez-vous dîner ce soir? demanda-t-il.

— Dîner? répéta Oona en tournant la tête vers lui. Vous voulez dire dans un restaurant?

— Pourquoi pas? Je pense que cela vous amuserait et, naturellement, je serais heureux de parader avec la très belle demoiselle qui m'accompagne.

— Vous avez l'intention d'inviter Mlle Joyant?

Il l'examina brièvement avant de répondre :

— Mon intention était que nous dînions ensemble, vous et moi.

Après un bref silence, Oona déclara :

— Cela me plairait infiniment, mais je crains que vous ne puissiez être fier de moi ce soir, car je n'ai que la robe habillée que je portais hier.

Les yeux du duc pétillèrent. Enfin on y était! Voilà l'avance qu'il attendait.

— Eh bien, le remède est facile, répliqua-t-il. Si votre garde-robe est si limitée, il faudra que nous arrangions cela.

— Comment?

— Eh bien, il faut naturellement que vous choisissiez quelques robes, n'importe lesquelles qui vous plairont, et je paierai la facture.

Il s'était exprimé sans ambages parce qu'il estimait que le jeu avait assez duré. Plus vite ils en viendraient à l'essentiel, mieux cela vaudrait.

Il y eut un silence et comme Oona restait si longtemps sans mot dire, le duc se retourna pour regarder de nouveau le petit visage levé vers lui. Il questionna :

— Qu'y a-t-il?

— Je... je crois que je n'ai pas compris. Est-ce que vous proposez de... me donner une robe?

— Autant que vous voudrez, répliqua-t-il nonchalamment. Vous n'avez pas à craindre de me ruiner.

— Je suis sûre que... vos intentions sont... très bonnes, dit-elle d'une petite voix hésitante, et c'est très... généreux de votre part... mais je ne peux pas accepter une robe en cadeau et... il se passera du temps avant que je gagne assez d'argent pour m'en acheter une moi-même.

Le duc faillit riposter : « Cessez donc de jouer la comédie ! » puis

réfléchit qu'elle n'avait qu'à continuer. Cependant il ne put s'empêcher de supposer qu'elle croyait, en agissant ainsi, obtenir beaucoup plus que si elle céda trop vite. Il se contenta de remarquer :

— Mon désir de vous offrir un cadeau ne vous inspire guère de reconnaissance.

— Mais si, je vous en suis reconnaissante et, comme je vous le disais, vous êtes très... très aimable, mais ce ne serait pas bien... alors je ne peux que répondre... merci encore, mais non.

— Pourquoi? Je ne comprends pas.

— Maman m'a toujours dit qu'une dame ne doit jamais rien accepter d'un monsieur.

Le duc songea aux douzaines de femmes qui avaient accepté avec empressement ce qu'il se plaisait à leur offrir.

Cela commençait toujours par un petit bijou, broche, bracelet, boucles d'oreilles, puis cela continuait en escalade jusqu'aux perles qui coûtaient une fortune, aux robes, aux fourrures, en passant par les ombrelles et mille autres objets.

Il ne crut pas une seconde qu'Oona était décidée à refuser son offre : elle attendait simplement qu'il passe outre à ses objections.

— Je crois que ce qu'il y a de mieux à faire, reprit-il, c'est de convoquer un des célèbres couturiers de la rue de la Paix et de lui demander de dessiner des modèles qui souligneront votre personnalité et votre originalité. Entre-temps, il vous fournira de quoi vous habiller jusqu'à ce que se soit prêt.

Oona serra ses mains l'une contre l'autre.

— Je serai en mesure de... m'acheter moi-même une robe quand M. Dubucheron me réglera le prix du tableau de mon père.

Le duc eut un rire bref.

— Voilà une suggestion bien irréaliste. Je vous croyais plus sage!

— Plus sage?

— Vous le savez comme moi, l'argent que vous pourrez tirer de l'œuvre de votre père ou que vous gagnerez d'une façon ou d'une autre doit être mis de côté pour parer à l'imprévu. Les mauvais jours viennent tôt ou tard! En attendant, je suis prêt à être votre banquier et vous ne devriez pas refuser mon offre.

— J'ai essayé de vous l'expliquer... ce ne serait pas bien. Maman disait que si on a un fiancé il peut offrir un éventail ou même une paire de gants à Noël, mais tout autre cadeau serait mal interprété par les gens qui en entendraient parler.

— Mal interprété? Comment cela? questionna lentement le duc.

Oona laissa passer un temps, puis déclara timidement :

— Maman estimait qu'une jeune fille est... légère si elle permet à un homme, même qu'elle connaît très bien, de lui donner un vêtement.

— Si votre mère jugeait que c'est mal se conduire, alors que pensez-

vous qu'elle dirait de vous savoir habiter chez moi toute seule, sans chaperon?

Il y eut un silence, puis Oona dit lentement :

— Je n'y avais pas réfléchi... jusqu'à présent. Etait-ce... mal... d'avoir accepté votre invitation? Je... je n'avais nulle part ailleurs où aller.

Dans sa voix vibrat une légère note de panique et le duc répliqua :

— Personnellement, j'aurais trouvé parfaitement stupide de refuser mon invitation et d'être obligée de rechercher un logis en pleine nuit.

— Ç'aurait... été... horrible.

— Ayant avalé un chameau, pourquoi rejeter le moucheron ?

— Vous voulez... dire que, puisque je demeure chez vous, je... devrais vous laisser m'offrir une robe ?

— Pas seulement une robe mais tout ce dont vous avez besoin.

Oona resta silencieuse un instant.

— Puis-je y réfléchir, s'il vous plaît?

— Bien sûr. Prenez votre temps et il suffira pour ce soir que nous allions dans un endroit tranquille où je n'aurai pas honte de vous.

Ce disant, il songea qu'il enfreignait toutes les règles du noble sport de la boxe édictées par le marquis de Queensberry et qu'il frappait au-dessous de la ceinture. Mais aussi il trouvait la conversation plutôt lassante.

Il voulait habiller Oona.

Il voulait qu'elle soit aussi belle qu'il savait qu'elle le serait dans une de ces robes exquises créées à Paris et copiées par toutes les femmes élégantes de la terre.

« Sapristi! Il est grand temps que je prenne l'initiative dans cette comédie qui ne peut se dérouler qu'à Paris mais qui aurait dû être écrite pour des acteurs français et non pour des Anglais! » songea-t-il.

Ils roulèrent un bon moment avant que le duc ouvre de nouveau la bouche. Et ce fut pour demander :

— Quelle est votre pierre favorite?

Oona, qui pensait visiblement à autre chose, sursauta en entendant sa voix.

— Quelle pierre?

— Je parle de pierres précieuses, expliqua le duc. Toutes les femmes aiment les bijoux. Je ne pense pas que vous soyez une exception.

Oona réfléchit, puis répondit :

— Je trouve les turquoises très belles. Vous savez, en Orient, on dit qu'elles portent bonheur.

— Je l'ai entendu dire.

— Maman m'a raconté que les Tibétains qui extraient les pierres dans les montagnes portent toujours sur eux un morceau de turquoise pour chasser le mauvais œil.

Elle eut un petit rire.

— Vous ne devez pas avoir peur du mauvais œil, je pense. Mais au Moyen Age, d'après les livres que j'ai lus, c'était un vrai fléau.

Une fois de plus, elle s'éloignait du sujet dont le duc voulait discuter.

— Alors si vous aviez le choix, vous préféreriez une turquoise à toute autre gemme?

— Je serais très contente d'en posséder une mais, comme je suis née en juillet, je crois que ma pierre de naissance est le rubis.

Le duc sourit intérieurement.

Voilà qui était mieux. Elle commençait à montrer son intérêt pour les bijoux coûteux qu'elle finirait par exiger, il en était certain.

— Il n'empêche, poursuivit Oona, que les rubis me paraissent plutôt sinistres et que ce qui surpasse peut-être tout et qui est le plus beau, c'est la perle.

— Les perles peuvent coûter très cher.

— Comme tous les bijoux, au fond. Et c'est pourquoi j'ai peu de chances d'en posséder jamais.

Elle poussa un léger soupir.

— Maman disait que ce qu'elle avait le plus regretté de vendre, quand elle était venue en France avec mon père, c'est le croissant de diamants que sa mère lui avait légué.

Le duc savait que les croissants et les étoiles de diamants étaient très à la mode chez les Anglaises mais, pour sa part, il avait toujours estimé que les bijoux de Paris étaient les plus beaux du monde.

Sa mère avait un diadème serti par Oscar Massin dont il s'avisa soudain

qu'il serait une ravissante parure pour Oona, malgré sa jeunesse.

Massin était un maître joaillier qui créait des fleurs avec des épis, des aigrettes d'églantines et des brins de muguet.

Ses muguetts notamment, songea le duc, semblaient conçus exprès pour Oona.

C'était absurde d'imaginer qu'elle porte jamais une des pièces de la collection de bijoux Wolstanton, mais il pourrait peut-être lui acheter une broche de diamants représentant des brins de muguet.

Et si elle insistait il ajouterait un collier de perles dont le cercle autour de son cou frêle et rond mettrait en valeur la beauté de sa peau.

A haute voix, il déclara :

— Ce que vous voulez dire en réalité, c'est que vous aimeriez avoir des perles plus que toute autre chose.

— Je sais bien ce que je préférerais à tous les bijoux du monde.

— Quoi donc? questionna-t-il, intrigué.

— Des chevaux comme ceux que vous conduisez maintenant et qui valent sûrement ceux que vous possédez.

Le duc fut abasourdi.

Une fois encore il avait été incapable de retenir son attention, comme cela aurait été si facile avec n'importe quelle autre femme, sur le sujet, normalement irrésistible, des cadeaux.

— Si vous aviez un cheval, où le mettriez-vous? demanda-t-il.

Oona rit gaiement.

— Je ne peux guère compter que vous l'invitiez chez vous comme vous l'avez fait pour moi, et j'aurais des ennuis, j'en ai peur, si je le laissais brouter sans surveillance dans le Bois!

Elle transformait cela en plaisanterie et, comme le duc réfléchissait à ce qu'il pourrait répondre, elle reprit :

— Peut-être faudrait-il avoir un cheval invisible. Ou tout au moins invisible jusqu'à ce qu'on le monte.

— Cela faciliterait grandement les choses, en effet, acquiesça-t-il, sentant qu'il devait se mettre à l'unisson de sa chimère.

— J'ai toujours trouvé horriblement injuste que les Immortels et les Sorcières possèdent tant de choses que l'on aimerait avoir.

— Lesquelles?

— Un miroir magique sur le mur, d'abord, pour connaître le vrai caractère de la personne qui s'y regarde.

— Je croyais que vous étiez capable de le faire sans l'aide d'un miroir magique.

— Peut-être est-ce présomptueux de ma part, mais... parfois... je devine non seulement la personnalité des gens mais aussi ce qui se produit dans leur vie.

— Vous êtes une diseuse de bonne aventure? dit le duc avec dédain.

— Pas exactement.

— Avez-vous fait des pronostics à mon sujet?

Elle hésita un instant, puis dit :

— Peut-être préféreriez-vous ne pas les entendre.

— Non seulement je désire les entendre mais encore j'y tiens absolument. Si vous émettez des réflexions aussi ambiguës, il ne faut pas vous attendre à ce que je les laisse passer.

— Eh bien, il m'a semblé hier soir au dîner que vous parliez et que vous écoutiez mais, en même temps, que vous... observiez... que vous ne... participiez pas réellement.

Le duc ne dit rien et elle poussa une légère exclamation.

— Une fois de plus, je m'explique mal, mais c'était comme si tous ceux qui vous entouraient se trouvaient sur une scène et vous dans la salle.

— Je ne vais pas vous dire si c'est exact, répliqua le duc, mais j'aimerais savoir ce que vous avez pensé d'autre.

Il était convaincu que Dubucheron, bon juge des caractères, lui avait décrit brièvement sa personnalité avant le dîner.

Oona hésita un peu plus longuement avant de reprendre la parole, puis elle murmura :

— Je peux me tromper... je pense que peut-être je... mais j'ai l'impression que vous essayez de prendre une décision... vous concernant.

Elle détourna les yeux en parlant.

Il eut la soudaine intuition que ce n'était pas par timidité mais plutôt par gêne parce qu'elle avait parlé du plus profond d'elle-même.

C'était stupéfiant mais le dire serait une erreur et il se contenta de répondre d'un ton léger :

— Vous ne vous exprimez pas très clairement.

— Ce n'est pas très clair pour moi non plus. Mais peut-être s'agit-il de... quelque chose qui va se produire. Je vois parfois des choses avant leur temps.

— Avant leur temps?

Oona sourit.

— Papa disait un jour que si nous montions assez haut dans le ciel nous pourrions voir à la fois Cherbourg, New York et un bateau en plein Atlantique.

Elle jeta un coup d'œil au duc par-dessous ses cils comme si elle craignait de l'ennuyer, mais constatant qu'il l'écoutait elle poursuivit :

— Les passagers du bateau pensent qu'ils ont quitté Cherbourg la veille, que là où ils se trouvent dans l'océan est aujourd'hui et que New York est à quelques jours de voyage.

— Je comprends ce que vous voulez dire, commenta le duc avec lenteur. Pour vous et moi, là-haut, tout se produirait en même temps.

Oona lui dédia un sourire approbateur.

— Exactement! Et c'est pourquoi, quand quelqu'un m'intéresse beaucoup, je vois un peu de son passé et de son avenir, alors que cela se passe pour moi le jour même.

— Et vous vous intéressez beaucoup à moi?

— Certes. Je trouve que vous êtes la personne la plus complexe... la plus difficile à comprendre... et naturellement la plus passionnante que j'aie regardée dans mon miroir magique.

Elle riait en parlant et le duc sourit.

— Vous m'intimidez, déclara-t-il. Et si vous découvriez que je suis en réalité un méchant ogre déguisé? Que feriez-vous alors?

Elle ne répliqua pas que c'était impossible, elle dit simplement :

— Je chausserais mes escarpins invisibles qui m'emporteraient à sept lieues de là avant que vous vous rendiez compte de ce qui arrive! Je vous jetterais peut-être même un sort!

Le duc songea qu'ils avaient dévié bien loin de sa première question concernant les pierres précieuses qu'elle préférerait.

Ils étaient d'ailleurs revenus rue du Faubourg-Saint-Honoré et leur promenade était finie. La meilleure manière de s'y prendre avec quelqu'un d'aussi insaisissable qu'Oona était de la mettre devant le fait accompli. Au lieu de la conduire à la boutique d'Oscar Massin comme il en avait eu d'abord l'intention, il irait seul acheter un cadeau et verrait bien sa réaction quand il le lui offrirait.

En conséquence, quand ils descendirent de voiture, il ordonna aux domestiques de garder le cabriolet prêt et suivit Oona dans le vestibule.

Le majordome s'avança pour annoncer :

— Un monsieur est venu voir Votre Grâce. Je l'ai installé dans l'antichambre.

Le duc devina que son visiteur était Dubucheron avec les tableaux de Thoreau qu'il avait sans doute rapportés de Montmartre.

Il hésita un instant, se demandant s'il emmènerait Oona avec lui pour les examiner. Puis il estima que mieux valait les voir seul d'abord, mais, tandis qu'il pesait le pour et le contre, Oona avait commencé à monter l'escalier.

Le duc ne dit donc rien et s'engagea dans le couloir qui conduisait à l'antichambre où il recevait ordinairement les marchands de tableaux comme Dubucheron.

Il résolut de saisir cette occasion d'en apprendre un peu plus long sur Oona, tout en étant convaincu que Dubucheron s'efforcerait de rester mystérieux sur elle et sur son passé.

Oona arrivait à mi-étage quand une idée la frappa.

Elle demeura indécise un instant, puis redescendit quatre à quatre jusqu'au vestibule.

— Je voudrais un fiacre, dit-elle à l'un des valets de pied.

Le domestique parut surpris, mais ce n'était pas son rôle de discuter ce que pouvaient désirer faire les gens chez qui il était employé ; il sortit et traversa rapidement la cour pour aller dans la rue chercher un fiacre avec lequel il revint peu après. C'était une voiture découverte, tirée par un cheval maigre, assez fatigué.

Le valet ouvrit la portière et Oona s'installa sur le siège.

— A quelle adresse, mademoiselle?

— Dites-lui, s'il vous plaît, au numéro 9, rue de l'Abreuvoir.

Le valet transmit l'ordre au cocher et ils s'éloignèrent.

Ils avaient déjà parcouru un bon bout de chemin quand Oona s'avisa qu'elle aurait peut-être dû laisser un message au duc pour lui dire où elle se rendait.

M. Dubucheron ayant obtenu du duc une grosse somme pour le tableau de son père, elle avait soudain pensé qu'elle trouverait peut-être dans l'atelier d'autres œuvres à vendre.

Le duc, elle le pressentait, ferait des difficultés pour lui laisser dépenser l'argent versé par lui mais, si d'autres acheteurs s'intéressaient aux œuvres de son père, leur argent lui permettrait d'acheter une robe du soir afin que le duc n'ait pas honte d'elle.

Elle était consciente de l'avoir contrarié par son refus d'accepter qu'il achète de nouvelles robes comme il l'avait proposé. Elle était sûre que, quoi qu'il en dise, sa mère aurait jugé extrêmement répréhensible de recevoir des cadeaux coûteux, non seulement d'un homme, mais encore d'un homme dont elle venait de faire la connaissance.

Sa mère avait une grande fierté et elle avait enseigné à Oona que pauvreté n'est pas vice. Ce qui est mauvais, c'est de prétendre être autre que ce que l'on est. Cela oblige à faire abstraction de son amour-propre, avait-elle expliqué, et à accepter des faveurs que l'on est dans l'impossibilité de rendre.

Oona se souvenait d'avoir entendu un jour ses parents discuter à propos de riches Américains auxquels son père avait vendu un tableau et qui par la suite avaient voulu les inviter.

— Nous ne pouvons pas les inviter à notre tour, avait dit sa mère, et par conséquent, Julius, je n'ai aucun désir d'accepter leur invitation.

— C'est ridicule! s'était exclamé son père. Ils sont assez riches pour recevoir à leur table la moitié de Paris.

— Et la moitié de Paris accepterait! riposta sa mère. C'est justement pourquoi nous allons refuser cette invitation, courtoisement mais fermement.

— C'est très joli de prendre tes grands airs, avait rétorqué son père, mais en toute franchise j'aurais savouré avec plaisir un dîner qui ne m'aurait rien coûté et des vins sûrement sensationnels.

Sa mère n'avait pas poursuivi la discussion, mais Oona se rappelait que ni elle ni son père ne s'étaient rendus à la réception des Américains.

Par la suite, elle avait dit à sa mère :

— Quel dommage que tu n'y sois pas allée, maman. Ç'aurait été l'occasion pour toi de porter une de tes robes du soir que tu n'as pas mises depuis des années.

Sa mère avait souri.

— Elles sont passées de mode à présent, ma chérie, et je n'ai pas envie d'être redevable de quoi que ce soit envers qui que ce soit et surtout pas le genre de monde que mon père n'aurait voulu à aucun prix recevoir chez lui.

En avançant en âge, Oona avait commencé à comprendre cet orgueil qui se refuse à accepter quand on ne peut pas rendre.

Sa mère, aujourd'hui, jugerait qu'elle s'humiliait en acceptant des robes de la part du duc.

« Je dois apprendre à me suffire à moi-même, songea-t-elle. Il doit bien y avoir un moyen de gagner vite assez d'argent pour me permettre d'avoir une nouvelle robe, sinon ce soir du moins demain. »

Elle se rappelait qu'il y avait des quantités de petites couturières dans les rues populaires de Paris, qui étaient capables de copier les toilettes les plus ouvragées sorties des ateliers de ceux que le duc avait appelés « les célèbres couturiers ».

« Si j'arrive à vendre une des œuvres de papa, alors je pourrai avoir une robe neuve ravissante et le duc non seulement sera surpris mais encore m'admira », songea-t-elle.

Elle se dit, avec un petit serrement de cœur, qu'elle aimerait bien qu'il l'admire, qu'il la trouve jolie. Puis, repensant à Yvette Joyant et aux dames qu'ils avaient vues au restaurant du Bois de Boulogne, elle se sentit déprimée. Comment parviendrait-elle jamais à avoir l'air aussi élégant ? D'ailleurs, elle était certaine que leurs robes avaient coûté plus qu'elle ne réussirait à gagner avant bien des années.

Une chance, toutefois, qu'elle ait la taille si fine.

C'était la mode, la taille fine, avec d'amples jupes à traîne qui donnaient aux femmes, quand elles entraient dans une pièce, la grâce d'un cygne glissant sur un lac.

« Personne n'était aussi bien que le duc au restaurant », se dit Oona en songeant à l'endroit où ils avaient déjeuné.

Il avait été vraiment gentil de l'emmener là, alors qu'il aurait sans doute préféré bavarder avec une de ces dames aux cheveux si bien coiffés et aux chapeaux ornés de plumes.

Oona eut l'impression de se lancer dans une tâche impossible en cherchant à imiter une de ces femmes et pourtant il le fallait.

« Aide-moi, maman, pria-t-elle tout bas. Aide-moi à faire ce qui est bien et que tu voudrais que je fasse et à plaire quand même au duc. »

Elle pressentait que ce serait difficile de concilier les deux personnes qui, en cet instant, occupaient toutes ses pensées.

A ce moment, elle vit le Sacré-Cœur qui se dressait au-dessus d'elle et elle oublia ses soucis dans la joie de se retrouver à Montmartre.

Le cheval gravissait avec une extrême lenteur la pente abrupte de la Butte. Des peintres en costume de velours apparurent, installés devant leur chevalet, à tous les coins de rue, sur le seuil des maisons et, comme le jour précédent, dans le square sous les arbres.

Une minute plus tard, le fiacre arriva rue de l'Abreuvoir et la maison où son père avait son atelier lui semblait encore plus sale et décrépite que la veille.

— Voulez-vous m'attendre, s'il vous plaît? dit la jeune fille au cocher.

Il hocha la tête, pensant manifestement qu'il avait affaire à une riche cliente, étant donné l'endroit où il l'avait chargée, et Oona franchit bien vite le trottoir pour s'engouffrer dans la maison dont la porte était ouverte.

Elle grimpa l'escalier malpropre jusqu'à l'atelier de son père et entra. Elle vit tout de suite qu'un peu d'ordre avait été mis dans la pièce depuis la veille. Une bonne partie des objets éparpillés avaient été poussés de côté.

Puis, en tournant la tête, elle aperçut une montagne de détritiques entassés dans un coin, ce qui n'empêchait pas qu'il en restait encore beaucoup.

— D'où sortez-vous? dit une voix.

Oona sursauta. Elle ne s'était pas rendu compte qu'il y avait quelqu'un dans la pièce. De derrière le chevalet qui l'avait masqué surgit un homme. C'était un peintre. Cela se devinait à sa blouse bleue tachée de peinture et, au-dessus d'une large cravate noire, elle vit une figure de jeune homme encadrée par de longs cheveux mal coiffés.

Il tenait une palette dans une main et un pinceau dans l'autre.

— Avez-vous... repris cet atelier? demanda Oona en réponse à sa question.

— J'ai emménagé ce matin. Il est vraiment dans un sacré fourbi!

Oona ouvrit la bouche pour dire que ce désordre était le fait de son père mais pensa que l'information risquait de le gêner, aussi elle se contenta de répliquer :

— Je ne me doutais pas qu'il y avait quelqu'un. Je suis venue voir s'il restait des tableaux laissés par le précédent locataire.

— Ils sont déjà partis.

— Partis? répéta Oona, époustoufflée.

— Deux hommes sont passés les prendre ce matin, expliqua le peintre. Je pense que l'un d'eux est un marchand de tableaux.

— M. Dubucheron?

— Il s'appelle peut-être comme ça mais, comme il ne s'intéressait pas à moi, je n'ai pas vu la nécessité de me renseigner sur son compte.

Le peintre parlait d'un ton plein de rancœur et Oona pensa avec compassion que manifestement M. Dubucheron ne jugeait pas ses œuvres vendables.

Mais quelle déception d'apprendre que M. Dubucheron l'avait devancée : si son père avait laissé d'autres toiles, il les vendrait pour elle et le duc dirait probablement qu'elle ne devait pas dépenser cet argent.

Elle jeta un coup d'œil au grand tas de rebut, en se demandant s'il y avait là-dedans quelque chose de valeur, sans s'apercevoir que le peintre l'observait attentivement. Il dit tout à coup :

— Vous êtes bien jolie ! Pas du tout le genre qu'on s'attend à trouver à Montmartre.

Oona lui adressa un vague sourire. Elle se demandait toujours si cela valait la peine de fouiller les débris sales et poussiéreux pour dénicher quelque chose à vendre.

— Avez-vous déjà été modèle ? questionna le peintre.

Les pupilles d'Oona se dilatèrent.

Elle avait bien entendu dire que les artistes utilisaient des modèles et, comme elle l'avait raconté au duc, son père avait quelquefois prié sa mère de poser pour lui, mais pas un instant elle n'avait songé qu'elle pourrait en faire un métier.

— Est-ce que les modèles sont payés ? Interrogea-t-elle timidement.

— Vous parlez si elles y veillent ! Elles choisissent ceux pour qui elles posent avec tant d'exigence qu'on croirait avoir affaire à des étoiles de l'Opéra.

Il s'exprimait avec une espèce de fureur qui laissait supposer qu'il avait eu des démêlés avec ses modèles. Oona reprit :

— Pouvez-vous me dire... combien on leur donne ?

Le peintre plissa les paupières et elle eut l'impression qu'il la dévisageait d'un air méditatif comme s'il la voyait sous un jour nouveau.

— Posez pour moi, répliqua-t-il au bout d'un instant, et je vous paierai le double de ce que je donnais à ce petit chameau qui ma plaqué pour quelqu'un qu'elle jugeait plus intéressant.

Il sourit en ajoutant :

— Je doute que vous vouliez me jouer un aussi sale tour.

— Non, bien sûr que non. Votre tableau n'est pas encore terminé ?

— Venez vous en rendre compte.

Elle s'approcha, avec l'espoir que son tableau ne ressemblerait pas à celui de son père qu'elle avait trouvé si horrible. Ce qu'elle vit sur le chevalet était en fait tout différent des toiles que Julius Thoreau avait peintes quand elle habitait avec lui.

Elle étudia la toile posée sur le chevalet et dit :

— Il me semble... mais je n'en suis pas sûre... que vous êtes un impressionniste.

— J'en suis un et extrêmement fier de l'être, même si les journaux nous traitent d'anarchistes, de fous et d'aventuriers sans scrupules qui veulent bluffer le public.

— Et dont on proclame qu'ils sont les ennemis de la « pureté » de

l'art français, ajouta-t-elle.

— Les journalistes racontent n'importe quoi! s'exclama rageusement le jeune peintre. Ce qui ennueie tout le monde, c'est que nous sommes différents.

Oona savait que c'était vrai et elle avait toujours estimé ridicule de prétendre qu'il y a une bonne façon de peindre un arbre, un champ ou un ruisseau.

Son père peignait autrement que les auteurs des tableaux qu'elle avait vus dans les musées. Elle n'ignorait pas que les grands pionniers de l'impressionnisme avaient une manière nouvelle de voir ce qui s'offrait à leurs yeux.

Ce qu'elle avait étudié dans les musées célèbres de Florence ne l'avait évidemment guère préparée à apprécier l'impressionnisme. Cependant elle ne put s'empêcher de juger que l'œuvre de ce peintre-là manquait du talent qu'elle était capable de reconnaître dans les peintures de n'importe quelle époque.

Les impressionnistes, à ce qu'elle avait compris, conféraient à leurs tableaux une vie et un éclat nouveaux, mais la toile posée sur le chevalet non seulement était sans vie mais encore avait l'air estompée.

Toutefois elle distingua au premier plan une vague silhouette féminine qui ne comportait encore aucun détail.

Comme si elle avait posé la question, le peintre déclara :

— J'ai gratté tout ce que j'avais fait. Je ne voudrais plus reprendre cette femme maintenant même si elle me le demandait à genoux!

— Elle a dû vous mettre dans une colère noire.

— Vous l'avez dit, mais c'est ça les femmes!

— Pas toutes, j'espère. Je me rends bien compte que c'est ennuyeux de perdre son modèle quand on a une idée de tableau en tête.

Elle savait que les peintres, quand ils commencent à travailler, continuent comme le faisait son père, sans se soucier des heures qui passent, de la fatigue ou de la faim, tant qu'ils sont sous l'empire de la vision qu'ils souhaitent transcrire sur la toile.

— Je ferais beaucoup mieux de repartir de zéro, dit le peintre d'un air sombre. C'est toujours une erreur d'essayer de finir un tableau ailleurs qu'à l'endroit où on l'a ébauché.

— Vous aviez un autre atelier à Montmartre?

— Un coin seulement. On m'a fichu dehors ce matin. C'est pourquoi je suis venu ici.

Il regarda le capharnaüm derrière eux.

— C'est vraiment infect, cet atelier, tant que je ne l'aurai pas nettoyé. Mais que cela ne vous tracasse pas. Il y a une chambre en haut de cet escalier où vous pouvez vous déshabiller.

— Me... me déshabiller? répéta Oona d'une voix qui s'étouffa dans sa gorge.

- Oui. Allez-y, dépêchez-vous! Le jour ne va pas tarder à baisser.
- Mais... mais je ne pourrais pas! Je... je veux dire... je pensais que je poserais pour vous comme... comme je suis.

Le peintre examinait déjà sa toile.

- Non, répliqua-t-il d'un ton bref. Je vous peindrai en nymphe sortant du bois. Je vois ça très bien. Dépêchez-vous!

Oona respira à fond.

- Je... Je suis vraiment navrée si je vous ai induit en erreur mais... malheureusement il m'est impossible de rester maintenant.

Il se détourna du chevalet et elle vit dans ses yeux une expression de colère qui fut subitement remplacée par quelque chose d'autre.

- Vous voulez faire monter les enchères ou bien êtes-vous venue pour une tout autre raison?

Le ton avec lequel il posa cette question effraya la jeune fille.

- Ex... excusez-moi, lança-t-elle vivement, mais il faut que... que je m'en aille... je... je...

Les mots moururent sur ses lèvres, car le peintre avait jeté de côté sa palette et esquissait un pas vers elle.

- J'ai dit que vous étiez jolie et maintenant je vois ce que vous cherchez. Eh bien, la peinture peut attendre!

Il allongea les bras vers elle et soudain Oona fut terrifiée.

- Non, non! murmura-t-elle en reculant.

Avec un sourire aux lèvres, il la suivit.

- Non! cria-t-elle encore.

Il eut un rire qui ressemblait à un aboiement.

- Si tu as envie qu'on te coure après, tu vas être satisfaite! Et quand je t'aurai déshabillée, tu auras exactement l'air que je veux. Joindre le plaisir aux affaires, y a pas mieux!

A l'accent de sa voix, Oona comprit qu'il la menaçait de quelque chose de si horrible, de si terrible que, pendant une seconde, elle se sentit incapable de bouger, incapable de pousser un cri.

Puis, comme il l'empoignait, elle hurla, se libéra d'une secousse et se précipita vers la porte.

- Ah, tu ne m'échapperas pas! s'exclama-t-il.

Comme Oona hurlait de nouveau, un homme parut sur le seuil de la porte qu'elle avait laissée entrebâillée et quand, affolée, elle se jeta contre lui, elle s'aperçut que c'était le duc!

Le duc entra dans l'antichambre et vit, comme il l'avait deviné, Philippe Dubucheron avec une demi-douzaine de toiles.

Il avait sur les lèvres un sourire qui agaça prodigieusement le duc. Ce sourire, il le comprit, signifiait que le Français se félicitait du succès de ses plans et croyait qu'il avait trouvé Oona aussi délicieuse que prévu.

Le valet referma la porte et le duc, sans se soucier de serrer la main de

son visiteur, se dirigea directement vers les toiles debout contre un fauteuil.

— Vous avez découvert d'autres tableaux de Thoreau?

— Oui, Votre Grâce. La plupart, malheureusement, ne sont que des esquisses mais intéressantes. Elles contiennent en germe les œuvres auxquelles il a abouti par la suite.

Philippe Dubucheron n'avait pas l'intention de parler du tableau auquel Julius Thoreau travaillait quand il était mort et qui en ce moment même attendait dans sa galerie d'être brûlé.

Il avait reconnu, comme Oona, que c'étaient les divagations d'un cerveau imbibé d'alcool qui avaient entraîné son pinceau dans une débauche de couleurs aboutissant à une parodie de tableau désagréablement révélatrice.

Le duc attendait et Philippe Dubucheron, se demandant si quelque chose avait mal tourné, installa les toiles sur le sofa où elles recevaient de la fenêtre un bon éclairage.

Une seule intéressa le duc. Il vit aussitôt que c'était un portrait inachevé d'Oona enfant.

Il comprenait pourquoi elle avait dit que son père n'en était pas satisfait, mais on reconnaissait parfaitement qui le tableau représentait.

A l'arrière-plan, il y avait une petite maison, assez jolie, qui devait être celle qu'habitait la famille.

Un de ses soupçons était donc mal fondé. Oona était indubitablement la fille de Thoreau et il contempla un moment le tableau en se demandant si ce qu'elle lui avait raconté d'autre était la vérité et si au fond il ne s'était pas mépris depuis le début.

Puis quelque chose dans l'attitude de Philippe Dubucheron, son sourire et cette lueur dans les yeux que le duc interpréta comme un éclair d'avidité lui redonnèrent la conviction qu'un piège lui avait été tendu.

— Ce n'est pas un assortiment très convaincant, déclara-t-il à haute voix.

Il avait pris automatiquement le ton péremptoire, distant et froid, qui lui était habituel quand il se trouvait en présence de gens qu'il n'aimait pas ou quand il voulait s'imposer.

Cela le rendait très différent, songea Dubucheron, de l'hôte cordial de la veille ou de l'homme qui avait emmené Oona du Moulin Rouge en lui laissant la tâche ingrate d'apaiser une Yvette Joyant folle de colère.

— Malheureusement, je n'ai rien découvert d'autre dans l'atelier de Thoreau, Votre Grâce. Il existe peut-être des toiles de lui dans Montmartre. Il faudra simplement du temps pour les dénicher.

A son avis, c'était douteux. Il n'empêche qu'il devait maintenir éveillé l'intérêt du duc. De plus, il était très curieux de savoir ce qu'était devenue Oona.

Remarquant que le duc s'attardait à contempler la toile qui la

représentait enfant, il suggéra :

— Peut-être Mlle Thoreau saura-t-elle si des tableaux de son père ont été mis en réserve après la mort de sa mère. C'est à l'époque où elle a été envoyée en pension à Florence que son père a vendu leur maison de campagne et s'est installé à Montmartre.

— J'ai cru comprendre qu'elle ne l'a pas revu depuis, répliqua le duc. Par conséquent, il y a peu de chances qu'elle sache ce qu'il a fait en son absence.

— Effectivement, convint Philippe Dubucheron, mais nous pourrions tout de même lui poser la question.

— Oui, nous pourrions le lui demander, acquiesça le duc.

I l reprit après un instant de réflexion :

— Vous m'avez dit que vous-même n'aviez fait la connaissance de Mlle Thoreau qu'hier quand elle est arrivée à Paris et a appris de vous la mort de son père.

— C'est exact, répliqua Philippe Dubucheron.

Il se demanda où le duc voulait en venir et, pour la première fois, se rendit compte que sa méfiance était en éveil. Toutefois il n'arrivait pas à trouver la raison de ses soupçons.

— Quelle chance inouïe que vous vous soyez trouvé là juste au bon moment! commenta le duc.

— Une grande chance en effet pour cette jeune demoiselle. Votre Grâce sait aussi bien que moi qu'une personne aussi jolie, à Montmartre surtout, risque toutes sortes d'ennuis.

Le duc émit un grognement approbateur. Philippe Dubucheron poursuivit :

— Les nombreuses histoires qui circulent sur les jeunes artistes, notamment les impressionnistes, ne manquent pas de fondement. Leurs mœurs et leur ivrognerie déconsidèrent l'art, ce qui rend extrêmement difficile de vendre leurs tableaux ou ceux des autres peintres modernes.

— Je suis certain que vous vous débrouillez, répliqua le duc avec froideur.

Philippe Dubucheron leva les mains dans un geste expressif.

— Comme le dit Votre Grâce, je me débrouille, mais aussi je suis tout à vous. Et cela amène naturellement la question de savoir si je puis être utile en quoi que ce soit à Votre Grâce.

Le duc eut un haut-le-corps comme s'il trouvait cette remarque impertinente. Dubucheron, sentant qu'il lançait un appât à un poisson qui ne voulait pas mordre, garda le silence.

Une de ses qualités, remarquable chez un homme natif d'un pays dont les citoyens passent, à l'étranger, pour avoir la langue bien pendue, était de savoir toujours quand mieux valait se taire que parler.

Si un client ne réagissait pas sur-le-champ à une vague suggestion concernant ce qui pourrait l'intéresser, il n'insistait jamais : il attendait.

Une longue expérience lui avait enseigné que tôt ou tard il en venait forcément à expliquer ce qu'il désirait sans qu'il ait besoin de s'en mêler.

Le duc semblait avoir décidé de ne pas poursuivre la conversation, car il déclara :

— J'aimerais que Mlle Thoreau voie ces tableaux. Comme ils lui appartiennent légalement, elle désirera peut-être les garder et, franchement, ils ne m'intéressent pas.

— Je le comprends parfaitement. Les laisserai-je à Votre Grâce? Je reviendrai les chercher plus tard!

— Non, non. Je vais lui demander de les regarder maintenant.

Le duc s'était brusquement avisé qu'il en apprendrait un peu plus sur ces deux personnes et sur le lien qui les unissait s'il les voyait ensemble.

La veille au soir, il avait observé Oona et non Dubucheron. Aujourd'hui il les observerait tous les deux et sans doute découvrirait-il quelque chose qui lui avait échappé jusque-là.

Il ouvrit la porte et suivit le couloir jusqu'au vestibule.

— Montez demander à Mlle Thoreau si elle veut bien me rejoindre dans l'antichambre, ordonna-t-il à un laquais.

— Mademoiselle est sortie, monsieur.

— Sortie?

Le duc fronça les sourcils, puis dit :

— Je vous parle de la jeune demoiselle qui est revenue avec moi tout à l'heure.

— Oui, monsieur. Elle est partie quelques minutes après.

— Mais c'est impossible! Elle est montée.

— Seulement à moitié de l'escalier, monsieur. Puis elle est redescendue et a demandé à Jacques d'aller lui chercher un fiacre.

— Lequel d'entre vous est Jacques? questionna le duc en s'adressant aux autres valets présents dans le vestibule.

L'un d'eux fit un pas en avant.

— C'est moi, monsieur.

— Vous avez appelé un fiacre pour Mademoiselle?

— Oui, monsieur.

— A-t-elle dit où elle désirait aller?

— Oui, monsieur.

— A quelle adresse?

— 9, rue de l'Abreuvoir. Cela se trouve à Montmartre.

Le duc le savait et il resta un instant figé sur place. Puis il lança d'un ton sec :

— Donnez-moi mon chapeau !

Le chapeau, qui était posé sur une table près de l'entrée, se matérialisa comme par magie à portée de sa main. Il s'en coiffa et sortit dans la cour.

Son cabriolet l'attendait comme il l'avait ordonné. Il y monta, prit les rênes des mains du palefrenier et tandis que celui-ci se hissait à l'arrière il

gagna la rue.

Il pressait ses chevaux d'une manière qui aurait fort étonné ses garçons d'écurie en Angleterre. Dubucheron n'avait pas besoin de lui énumérer les dangers qu'Oona risquait d'affronter à Montmartre.

Si M. Beaumont avait conscience que les façons d'être et de penser des Français s'étaient modifiées avec la fin du siècle, le duc en était conscient lui aussi.

Il savait, encore mieux que son intendant, que sous la gaieté libertine de la *Belle Epoque*, le vice et le crime foisonnaient irrésistiblement.

Les artistes n'étaient pas seuls sujets à caution. Il y avait les anarchistes qui méprisaient les conventions sociales et se conduisaient délibérément comme des insensés. Il ne s'agissait pas seulement d'une poignée d'excentriques : nombre de gens étaient attirés par ce dogme politique, qui débouche sur le désastre du chaos et les excès de l'individualisme, qui aboutit au suicide du corps et de l'esprit.

Pour ces gens-là, chez qui l'alcool et la drogue ajoutaient à la confusion mentale, une jeune fille comme Oona serait une proie toute désignée.

Il existait aussi en France une recrudescence alarmante des pratiques de magie noire, sans parler d'une intense traite des Blanches toujours en quête de jolies filles.

En ce qui concernait la magie noire, Paris avait acquis la sinistre réputation d'être le point de ralliement des amateurs de ces pratiques.

L'année précédente, le duc avait lu un livre écrit par un certain Huysmans qui révélait l'existence en France d'un culte satanique très répandu et les dangers que ce culte faisait courir aux jeunes vierges qui étaient indispensables aux rites sacrificiels.

Le duc avait alors estimé que le livre, intitulé *Là-bas*, exagérait mais, à présent qu'Oona était en cause, tous les détails des horreurs qui y étaient décrites lui revinrent à la mémoire.

Il ne se rappelait que trop que, selon Huysmans, il y avait deux sectes principales.

L'une était celle des Palladistes qui vénéraient Lucifer, l'ange déchu du vrai Dieu; l'autre était celle des Satanistes qui croyaient en la divinité du Christ mais inversaient les rites de l'Eglise en donnant leur allégeance à Satan.

Le pire danger que présentaient ces Satanistes, c'est qu'ils disaient la messe sur le cadavre nu d'une vierge, sur un autel que surmontait un crucifix placé la tête en bas.

L'esprit bourdonnant d'histoires d'orgies secrètes, de sacrifices d'enfants et de messes noires, le duc se dit qu'il était absolument ridicule. Dans l'atelier de son père, Oona ne risquait rien. D'autre part, la dépravation actuelle offrait d'autres dangers dont il était sûr qu'elle les ignorait totalement.

Le duc avait aussi lu ces derniers temps un ouvrage écrit par un

sociologue nommé Max Nordau, qui n'avait pas encore été publié.

Le manuscrit lui avait été montré en Angleterre par un ami qui vérifiait si le texte ne contenait pas d'erreurs flagrantes, et le duc l'avait donc lu.

Incontestablement, l'ouvrage qui avait pour titre *Dégénérescence* serait un succès sensationnel et convaincrait bon nombre de ses lecteurs que la civilisation était en train de sombrer rapidement dans la fondrière de la corruption.

L'auteur décrivait les symptômes de dégénérescence qu'il avait observés pendant les années de son séjour à Paris. Le livre étudiait les relations entre les sexes et Nordau avait écrit : *Le vice à Paris s'inspire de Sodome et de Lesbos*.

Le duc répugnait depuis toujours à tout ce qui inclinait vers la perversion de quelque sorte que ce soit, car il estimait que c'était destructeur pour l'esprit. Mais à présent les phrases du manuscrit de Nordau lui résonnaient aux oreilles et accroissaient la peur qui le prenait aux entrailles.

Comment quelqu'un comme Oona, en admettant qu'elle soit aussi naïve qu'elle le paraissait, pourrait-elle se défendre des pièges, des horreurs qui la menaçaient à tous les coins de rue si elle se trouvait sans protection?

Il estimait à peine possible qu'elle soit allée seule sans chaperon à l'atelier de son père, comme le prétendait Dubucheron.

Elle avait pu s'y rendre sans mal une fois — effectivement il ne lui était rien arrivé — mais une seconde fois c'était trop demander et le duc força ses chevaux à gravir la butte Montmartre à une allure qui les laissa couverts de sueur quand il les arrêta dans la rue de l'Abreuvoir.

C'est seulement en entrant dans le couloir sombre, quand il aperçut devant lui l'escalier crasseux, qu'il se dit que ses craintes n'étaient pas fondées.

Il n'avait pas manqué de remarquer le fiacre stationné devant l'immeuble et il devina que c'était celui qu'Oona avait pris pour venir de chez lui à Montmartre.

« Je suis en train de me conduire comme un imbécile pour une jeune fille que je connais seulement d'hier », se dit-il.

Pour la première fois, il se demanda comment Philippe Dubucheron interpréterait son départ brusqué.

Parce qu'il se sentait ridicule d'agir d'une façon ressemblant aussi peu à son habituelle indifférence envers autrui et le qu'en-dira-t-on, il monta l'escalier avec une digne et dédaigneuse lenteur.

En chemin il résolut, lorsqu'il aurait trouvé Oona, de la réprimander vertement pour avoir abusé de son hospitalité en s'enfuyant de cette manière absurde.

Il avait gravi à moitié l'escalier quand il l'entendit crier. Il hâta le pas et franchit le seuil de la porte restée entrouverte au moment où, hurlant de nouveau, elle s'élançait. Elle se heurta à lui.

Instinctivement ses bras entourèrent la jeune fille. Puis il vit pourquoi elle criait et la physionomie de l'homme qui la poursuivait.

— Emmenez-moi... emmenez-moi! s'exclama-t-elle d'une voix entrecoupée.

Le duc sentit le cœur d'Oona battre la chamade contre le sien et il se rendit compte que son corps était rigide de terreur.

Il ne jeta qu'un coup d'œil au jeune peintre qui se figea. Le duc n'eut pas besoin de parler. L'expression de ses yeux et de son visage aurait intimidé des hommes bien plus âgés que celui qu'il avait en face de lui.

Le peintre capitula.

— Si c'est votre petite poule, déclara-t-il d'un ton mi-agressif mi-conciliant, vous devriez la surveiller mieux que ça!

— Je suis d'accord avec vous, répliqua le duc.

Virant sur ses talons, il entraîna la jeune fille hors de l'atelier dont il referma la porte derrière eux. Elle pleurait contre son épaule et il avait toujours le bras passé autour d'elle.

— Tout va bien, dit-il. Je vous ramène à la maison. Vous n'auriez jamais dû venir ici.

Elle était dans l'impossibilité de lui répondre. Il la tenait toujours et en dépit de l'étroitesse de l'escalier ils réussirent à descendre côte à côte.

Il l'aida à prendre place dans son cabriolet et paya le fiacre.

C'est seulement quand le duc mit ses chevaux en route qu'Oona dit d'une voix hachée par les sanglots :

— Je... j'ai oub... oublié... mon... mon chapeau.

Le duc sourit.

— Dans ce cas, vous serez obligée d'aller nu-tête ou de me laisser vous en acheter un autre.

Elle ne répondit pas et fouilla à tâtons dans son sac. Le duc tira un mouchoir propre de sa poche de poitrine et le lui tendit. Elle le prit et s'essuya les yeux.

— Je... je suis navrée, murmura-t-elle, mais... mais je ne me doutais pas qu'il y avait quelqu'un là-bas.

— Pourquoi êtes-vous allée à l'atelier?

— Je pensais que... qu'il restait peut-être des tableaux de papa que je pourrais vendre pour... pour acheter une robe neuve... comme vous le vouliez.

Sa voix était si entrecoupée que le duc entendait à peine ce qu'elle disait. Puis il comprit et, au bout d'un instant, il demanda :

— Vous ne vous attendiez pas à trouver quelqu'un là-bas?

— N... non... ce... ce peintre ne s'y est installé que ce matin.

Le duc ne dit rien et Oona finit par ajouter :

— Il voulait que... que je pose pour lui... et j'ai pensé le faire puisqu'il paierait... mais... mais je n'avais pas idée que les femmes posent... nues.

Le duc fut surpris. Puis il se dit qu'il ne s'agissait probablement pas de

ce qu'elle croyait.

— Votre père était peintre, remarqua-t-il sèchement. Il doit avoir eu des modèles.

— Rien que maman. Il... il ne peignait jamais de nus.

Le duc réfléchit. Evidemment, si Oona n'avait jamais mis les pieds dans un atelier d'artiste, elle ne s'attendait pas à ce qu'un modèle pose pour un homme sans rien sur elle. Il questionna :

— Pourquoi ce jeune satyre vous pourchassait-il?

— Quand j'ai dit que... que je ne voulais pas poser pour lui... il... il... il a déclaré qu'il me déshabillerait!

— Il n'a rien suggéré de plus?

Oona garda le silence et se cacha les yeux dans son mouchoir, mais le duc n'eut pas l'impression qu'elle pleurait encore.

Il songea avec colère que cela n'aurait jamais dû se produire. Puis une petite voix intérieure demanda d'un ton moqueur si Oona était réellement assez naïve pour se fourrer dans une situation pareille.

Toutefois, les craintes qu'il avait ressenties en venant à Montmartre lui étaient restées dans l'esprit.

— Ecoutez-moi, dit-il d'un ton différent. Ecoutez-moi, Oona.

Elle leva la tête et, comme ses cils étaient humides, il la trouva non seulement enfantine mais aussi touchante.

— Jamais, et c'est un ordre, jamais vous ne sortirez seule dans Paris désormais! Vous avez compris?

— J'ai... j'ai bien pensé que j'aurais peut-être dû vous avertir, mais... mais si j'avais trouvé des tableaux de papa j'aurais... j'aurais pu acheter une nouvelle robe. Je... je voulais que ce soit une surprise.

— Voilà donc pourquoi vous êtes allée à Montmartre!

— Je voulais tant que vous me trouviez... séduisante.

— Vous êtes ridicule, mon petit! Bien sûr que vous êtes séduisante. Sachez que vous êtes très jolie, vous êtes beaucoup plus jolie qu'aucune femme que j'aie vue depuis longtemps.

« Ou que j'aie vue de toute ma vie »! conclut-il intérieurement, mais il ne tenait pas à trop en dire ou à trop s'avancer.

Il se rendait compte qu'Oona le regardait avec des yeux dilatés et une expression radieuse qu'il ne lui connaissait pas.

— Vous le pensez pour de bon? Vous trouvez vraiment et sincèrement que je suis jolie?

— Vraiment et sincèrement. Etant fille d'artiste, vous devez comprendre que c'est parce que je vous trouve jolie que je désire vous donner un cadre digne de votre beauté.

— Je croyais impossible que vous m'admiriez, après avoir vu tant de femmes ravissantes au restaurant à déjeuner, aujourd'hui, et combien Mlle Yvette Joyant était séduisante hier soir.

— C'est votre père, me semble-t-il, qui disait que de même qu'il y a

différentes sortes de tableaux, il y a différentes sortes de femmes. Les hommes, heureusement, ont des goûts variés.

Oona joignit les mains, le mouchoir du duc entre ses paumes. Puis elle demanda d'une petite voix timide :

— Je... si je... dîne avec vous ce soir dans la seule robe que j'ai... vous... vous n'aurez pas honte de moi?

— C'était méchant de ma part d'avoir dit cela, avoua le duc, et à franchement parler je l'ai dit pour vous inciter à accepter les robes que je voulais vous donner.

— Vous... vous aviez dit que je pouvais y réfléchir.

— Si ce que vous venez de faire en est le résultat, je préférerais que vous vous absteniez à l'avenir et me laissiez m'en occuper.

— C'est... c'est ce que j'aimerais, mais...

— Ne me dites pas qu'il y a encore des « mais » ! s'insurgea le duc.

— J'aimerais étudier la question et... avoir le temps de prier pour... une réponse.

— Est-ce là votre habitude? questionna le duc avec curiosité.

Oona hocha la tête.

— Si je prie très... très fort pour quelque chose... alors je sais généralement ensuite ce que je dois faire.

— Eh bien, j'espère que la personne qui vous écoute au Ciel comprendra qu'au contraire des lis des champs vous avez besoin de quelque chose de plus substantiel pour vous couvrir que la beauté de votre peau.

Le duc avait parlé d'un ton détaché, mais il vit la figure d'Oona s'empourprer.

Au bout d'un instant, elle dit :

— Peut-être que si vous me donnez... juste une robe... pas trop coûteuse... maman ne sera pas fâchée contre moi.

— Vous devez choisir, je pense, entre la colère de votre mère, qui n'est pas avec vous, ou ma colère à moi qui suis ici. C'est à vous de décider qui vous voulez vous concilier.

Elle se tourna vers lui d'un mouvement impulsif, le visage levé vers le sien, et dit :

— Je vous en prie... je ne pourrai pas supporter que vous... soyez fâché contre moi après avoir été si gentil... et ce sera merveilleux... vraiment merveilleux... d'avoir une robe neuve.

Le duc fut envahi par un sentiment de triomphe. Il était le vainqueur dans ce qui s'était révélé une joute inhabituelle et particulièrement rude.

Mais en plongeant son regard dans les yeux d'Oona, quand il vit leur expression, il se dit que finalement c'était peut-être une fausse victoire.

Le duc fit une entrée de grand style dans la cour de son hôtel et Oona mit pied à terre, consciente que les domestiques s'étonnaient de ses yeux pleins de larmes et remarquaient qu'elle n'avait plus son chapeau.

Le duc la prit par le bras et la conduisit au salon. Une fois la porte refermée derrière eux, il dit :

— Je vais vous donner une coupe de champagne. J'estime que vous en avez besoin après toutes ces émotions.

— Je... je... je suis navrée, balbutia-t-elle.

— Vous n'êtes pas fautive. On aurait dû vous avertir que c'est de la folie d'aller seule dans Paris.

Il se dirigeait tout en parlant vers le plateau aux liqueurs et il l'entendit dire tout bas :

— Je suis... seule.

Il versa du champagne dans deux coupes et revint auprès d'Oona qui était debout sur le tapis du foyer. Il songea qu'elle était vraiment ravissante en dépit de l'expression désolée de son petit visage et des traces de larmes sur ses joues.

Il savait que les femmes qu'il connaissait auraient déjà été en train de se refaire une beauté devant la glace.

Oona prit la coupe qu'il lui tendait et demanda :

— Etes-vous fâché contre moi?

— Non, bien sûr que non, mais rappelez-vous à l'avenir qu'il serait sage de me dire ce que vous avez l'intention de faire avant de passer à l'exécution.

— Mais... vous ne serez peut-être pas là.

— Voilà justement ce dont je veux discuter avec vous, mais pas maintenant. Nous avons toute la soirée devant nous.

Elle releva la tête et ses yeux s'illuminèrent.

— Vous m'emmènerez... quand même... dîner dehors?

— Je serais très déçu si je devais dîner seul.

Le regard d'Oona croisa le sien et quelque chose qu'elle ne s'expliqua pas bien lui fit battre soudain le cœur comme un tambour et elle eut du mal à détacher ses yeux des siens.

Le duc resta silencieux un instant comme s'il méditait, puis il déclara :

— J'ai un tableau à vous montrer. Je pense que vous serez contente de le revoir. Attendez-moi!

Il quitta le salon et alla dans l'antichambre qu'il trouva vide, mais les toiles de Thoreau étaient toujours sur le sofa.

Comme il prenait celle qu'il était venu chercher, le majordome parut sur le seuil et annonça :

— Le monsieur est parti, Votre Grâce. Il a dit qu'il reviendrait quand vous le désirerez.

Le duc le remercia de son message d'un signe de tête et retourna au salon.

Oona le regarda d'un air interrogateur et, comme il lui présentait la toile, elle poussa une exclamation.

— Vous l'avez! Vous avez mon portrait par papa! C'est ce que j'espérais trouver quand je suis allée à son atelier.

— Si vous m'en aviez parlé, je vous aurais dit qu'il était ici à vous attendre, répliqua le duc.

Mais il souriait et sa réponse n'était pas une réprimande.

Tenant le tableau à deux mains, Oona s'approcha de la fenêtre.

— J'avais neuf ans quand papa l'a peint, mais il n'a jamais voulu le finir.

— Pourquoi donc?

— Il disait qu'il était trop conventionnel, trop banal, et aussi que j'étais un mauvais modèle... Je ne tenais pas en place.

Elle jeta un coup d'œil au duc en disant cela et il rit, comme s'ils partageaient une plaisanterie. Mais il savait qu'elle n'aimerait pas évoquer ce qui venait d'arriver avec le peintre qui voulait la déshabiller et il demanda en désignant la maison à l'arrière-plan :

— C'est là que vous habitez?

— Elle était bien plus jolie. Papa n'a pas peint la glycine qui couvrait un des murs ni les roses qui parfumaient toutes les pièces.

Sa voix s'était étouffée en rappelant ces souvenirs et le duc questionna :

— Vous étiez heureuse, là-bas?

— Très heureuse. Maman rendait tout si amusant, bien que nous fussions très pauvres, je crois.

Après un petit silence, Oona murmura de nouveau très bas :

— Mais... pas aussi pauvres... que je le suis maintenant.

Le duc posa la main sur son épaule.

— Oona... commença-t-il.

La porte s'ouvrit alors et une voix annonça :

— Lord Stanton, Votre Grâce!

Surpris, le duc se retourna et Oona l'imita.

Un homme d'un certain âge, le visage congestionné, barré par une moustache noire, entra dans la pièce.

— Salut, Blaze! s'exclama-t-il. Je suis stupéfait de te voir. Je ne me doutais pas que tu étais à Paris.

Le duc se dirigea à regret vers l'arrivant pour lui serrer la main.

— Je suis là depuis hier, expliqua-t-il en prenant ce que ceux qui le connaissaient auraient appelé sa « voix froide ».

— Eh bien, c'est une bénédiction que tu sois là, parce que tu m'hébergeras pour la nuit. Je viens de manquer à cinq minutes près le

sleeping pour Nice!

Le duc ne fit aucun commentaire et il poursuivit :

— Je vais chez Gertie, mais le train de Calais a eu une panne juste avant d'atteindre Paris. Me voilà donc le bec dans l'eau, ce qui est extrêmement agaçant.

— En effet.

— J'ai pensé que ta maison était peut-être ouverte et que je pourrais y coucher. En tout cas, quand je suis arrivé, on m'a dit que tu étais là. Un vrai coup de chance!

Lord Stanton rit à gorge déployée comme s'il avait fait une bonne plaisanterie. Puis son regard tomba sur Oona.

Elle était enchanteresse, en vérité, ainsi à contre-jour, avec le soleil qui nimbait d'or ses cheveux. Sa silhouette, profilée devant la fenêtre, avec sa taille de guêpe, avait une séduction dont elle n'avait absolument pas conscience.

Manifestement, lord Stanton attendait une introduction et le duc dit :

— Oona, permettez-moi de vous présenter mon cousin, lord Stanton... Mlle Oona Thoreau.

Lord Stanton s'avança avec l'évidente ardeur d'un homme d'un certain âge qui voit une très jolie femme.

— Je suis enchanté de faire votre connaissance, dit-il. Mais j'aurais dû m'y attendre! Blaze s'entoure toujours des plus jolies femmes de la terre.

Oona parut un peu gênée par le compliment et le duc intervint :

— Mlle Thoreau et moi étions en train d'admirer son portrait peint par son père.

— Laissez-moi voir, dit lord Stanton.

Se penchant par-dessus l'épaule d'Oona, il s'exclama :

— C'est vous! Eh bien, vous avez rudement grandi depuis ce temps-là et vous êtes devenue beaucoup plus jolie !

Il rit de nouveau et Oona regarda le duc d'un air légèrement mal à l'aise.

— Je pense que vous désirez vous changer, dit celui-ci. Nous partirons d'ici vers 8 heures.

— Très bien.

Elle posa le tableau sur une chaise, adressa à lord Stanton un petit sourire poli et se dirigea vers la porte.

Il la suivit du regard et, quand ils furent seuls, il dit au duc :

— Pardieu, Blaze, tu sais vraiment les choisir! La plus belle petite pouliche que j'aie vue depuis longtemps. Et anglaise. J'aurais cru que quand tu viens à Paris tu préfères la race française.

Le duc eut un haut-le-corps.

— Tu fais erreur, Bertie. Mlle Thoreau est mon invitée. Je suis un admirateur des tableaux de son père.

— Et de sa fille, non? dit lord Stanton en lui décochant un coup de

coude. Ma foi, je ne te blâme pas! Elle est d'un genre tout différent de Rose.

— Je t'ai déjà expliqué, répliqua le duc encore plus froidement, que ce que tu insinues, d'une façon que tu me permettras de juger extrêmement vulgaire, est faux. Mlle Thoreau est très jeune et, comme tu le sais parfaitement, je ne m'intéresse pas aux jeunes filles.

Il sonna en prononçant ces derniers mots.

— Je vais donner des ordres pour qu'on te prépare une chambre. Désires-tu dîner ici?

— Grand Dieu, non! Je ne vais pas dîner seul à Paris. Je jetterai un coup d'œil aux *Voyageurs* et j'y trouverai bien un ami ou deux qui m'emmèneront faire la bringue.

— J'espère que tu t'amuseras, dit le duc sèchement au moment où un domestique entrait prendre ses ordres.

Après avoir pourvu au confort de son cousin, le duc s'en fut voir M. Beaumont dans son bureau.

L'intendant se leva.

— Je ne savais pas que Votre Grâce était de retour.

— Non seulement je suis de retour mais Bertie Stanton vient de débarquer ici en réclamant d'y passer la nuit!

— Lord Stanton! s'exclama M. Beaumont.

— Je croyais vous avoir donné explicitement instruction de ne me laisser déranger par aucune visite, répliqua le duc avec colère.

Il vit la consternation se peindre sur le visage de son intendant et reprit :

— Je ne blâme ni vous ni le personnel. Je connais Bertie : il forcerait l'entrée du palais de Buckingham si c'était son intérêt!

— Je ne puis que vous demander de m'excuser.

— C'est diablement désagréable, commenta le duc, mais il part pour Nice demain matin et vous pourriez veiller à ce qu'il prenne le premier train.

— Je n'y manquerai pas! dit M. Beaumont d'un ton contrit.

Puis, au moment où le duc s'apprêtait à le quitter, il ajouta :

— Voici une lettre qui vient d'arriver de l'ambassade britannique. Elle a été transmise par la valise diplomatique.

Il la tendit au duc qui la regarda avec ce qui lui parut une certaine appréhension avant d'ouvrir l'enveloppe aux grandes armoiries.

Il en lut lentement le contenu tandis que M. Beaumont attendait. Après un silence appréciable, le duc demanda :

— Savez-vous ce qu'il y a dans cette lettre?

— Comment le saurais-je?

— Elle est du Premier ministre. Il m'informe confidentiellement que la reine lui a demandé de venir à Windsor dans trois jours pour discuter du choix d'un nouveau vice-roi d'Irlande. Il est désireux de proposer mon nom.

- Je ne peux que féliciter Votre Grâce de tout cœur.
- Je n'ai pas dit que j'allais accepter, protesta le duc.
- C'est une charge que vous rempliriez admirablement. Si vous vous en souvenez, je vous ai annoncé que vous vous trouviez à un tournant de votre vie.

Le duc parcourut de nouveau la lettre et relut un paragraphe dont il n'avait pas parlé à M. Beaumont.

Il y était dit :

Sa Majesté va certainement objecter qu'il est habituel et souhaitable que le vice-roi soit marié, mais ceci est un problème qui pourra, j'imagine, être facilement résolu dans un proche avenir.

Le duc savait à quoi le Premier ministre faisait allusion : depuis quelque temps, toute la haute société londonienne s'attendait à ce qu'il annonce ses fiançailles avec Rose Caversham.

Qu'il n'ait pas l'intention de l'épouser serait, bien entendu, une excellente excuse pour refuser cette nomination.

D'autre part, il ne pouvait s'empêcher de penser que le Premier ministre souhaitait le voir accepter.

La raison en était ses derniers discours à la Chambre des Lords, le soutien très généreux qu'il apportait au parti et le fait que le Premier ministre l'avait souvent consulté sur diverses questions.

Il s'avisa soudain que s'il refusait il aurait l'impression en quelque sorte de trahir une amitié à laquelle il tenait et qu'il respectait.

Il se rendit compte que M. Beaumont attendait qu'il parle.

— J'y réfléchirai, déclara-t-il en mettant la lettre dans sa poche. La décision est trop grave pour être prise à la légère.

— Naturellement, Votre Grâce. Toutefois, la situation que vous auriez en Irlande devant être délicate, c'est à mon avis un défi que vous auriez plaisir à relever.

« Encore un défi ! se dit le duc en montant à sa chambre. Il en pleut, ma parole ! »

Au restaurant où le duc l'avait emmenée dîner, Oona songea que cette soirée en tête à tête avec le duc était bien ce qu'elle avait vécu de plus passionnant.

Pendant qu'elle se changeait pour le dîner, elle avait d'abord été préoccupée par sa toilette, souhaitant qu'il choisisse un endroit très simple pour qu'elle ne s'y sente pas déplacée.

Ensuite elle avait craint qu'ils ne dînent pas seuls et qu'il y ait des invités comme la veille au soir. Elle pensait que le duc serait peut-être obligé de demander à son cousin, ce lord Stanton au visage cramoisi, de dîner avec eux et cela gâcherait tout.

Leur conversation et leur promenade au Bois seul à seul avaient été si agréables!

Quand le duc avait surgi dans l'atelier à l'instant précis où elle avait le plus besoin de lui, il lui était apparu comme un chevalier des temps anciens venu l'arracher à un dragon féroce et effrayant.

« Il est merveilleux! » se dit-elle.

Elle avait envie de lui parler, elle avait envie d'être en sa compagnie, sans personne qui intervienne entre eux.

« Oh, je vous en prie, mon Dieu, faites que lord Stanton dîne ailleurs! » se surprit-elle à murmurer.

Elle fut instantanément confuse d'avoir prié pour quelque chose d'aussi futile et d'aussi égoïste.

En descendant au salon, elle y avait trouvé le duc, superbe dans son costume de soirée. Et seul.

Elle ne se rendit pas compte que son visage s'était illuminé de joie parce que ses craintes se révélaient vaines et, quand elle s'avança vers le duc, elle vit qu'il souriait. En même temps, il avait dans le regard cette expression qui lui avait fait battre le cœur si vite quand ils avaient contemplé ensemble le tableau.

Au moment où Oona s'habillait, la femme de chambre lui avait offert de la coiffer et elle avait accepté avec reconnaissance.

Pendant qu'elle était assise devant la coiffeuse, on avait frappé à la porte et la femme de chambre était revenue vers Oona avec un bouquet de petites orchidées blanches à la main.

— Une parure pour vous, mademoiselle, avait-elle dit en souriant.

Oona avait poussé une exclamation de joie.

— C'est exactement ce qu'il me faut!

Elle l'avait pris en demandant :

— Vais-je le mettre devant le corsage ou à l'épaule?

— Pourquoi pas dans vos cheveux, mademoiselle?

— Quelle bonne idée! Cela me donnerait l'air chic et, j'espère, un peu plus sophistiquée.

En fait, ces orchidées dans ses cheveux la faisaient ressembler à la déesse du printemps.

Le duc pensa que tous les diadèmes de la collection Wolstanton n'auraient pas été plus seyants.

Quand elle fut près de lui, Oona s'écria :

— Merci pour ces ravissantes orchidées. Voulez-vous avoir la gentillesse de les regarder au lieu de regarder ma robe que vous n'aimez pas?

— Il me sera difficile de regarder autre chose que votre visage.

Oona fut surprise et, en voyant l'expression qu'il avait dans les yeux, elle rougit.

— La voiture attend, annonça-t-il, et je vais vous emmener dans un

endroit tranquille non pas, permettez-moi de le préciser, parce que j'ai honte de votre apparence mais parce que je veux vous parler.

— Vous n'auriez pas pu dire quelque chose qui me fasse plus plaisir!

A leur arrivée au *Grand Véfour*, elle songea qu'elle aimait mieux venir avec le duc dans ce genre d'endroit plutôt que dans une salle immense et bruyante avec un orchestre qui l'empêcherait d'entendre tout ce que le duc lui dirait.

Le *Grand Véfour*, lui expliqua-t-il, n'avait pas changé depuis son ouverture à l'époque de la Révolution. Les lambris décorés, les immenses miroirs, les banquettes confortables en peluche rouge avaient vu se succéder des générations de clients distingués, amateurs de bonne chère.

Oona s'amusa à examiner la salle pendant que le duc choisissait longuement leur menu. Finalement, il se retourna vers elle en souriant :

— Maintenant, nous n'avons plus qu'à nous distraire.

— C'est ce que je fais déjà. C'est merveilleux d'être ici avec vous... rien que nous deux.

— Je ne tenais nullement à ce que nous soyons une foule. Si vous voulez que nous allions nous amuser quelque part ensuite, nous avons un choix très étendu.

— Je veux seulement être avec vous.

Sa réponse partait du cœur et le duc se demanda si elle l'entendait comme lui le souhaitait ou si c'était seulement l'expression machinale du plaisir enfantin qu'elle prenait visiblement à la soirée.

Pendant qu'il s'habillait pour le dîner, il s'était rendu compte que ses soupçons avaient presque complètement disparu. Oona était la fille de Julius Thoreau, incontestablement.

Et il commençait à croire, encore qu'il n'en fût toujours pas certain, qu'elle avait vraiment fait la connaissance de Philippe Dubucheron seulement la veille, à son arrivée de Florence.

Dans ce cas, sa pureté et sa candeur ne devaient rien à des talents de comédienne.

« Je lui parlerai ce soir, avait-il résolu, et je verrai bien s'il faut continuer à me méfier. »

En admettant donc que ses soupçons soient mal fondés, la situation soulevait une foule de problèmes.

Quand il avait quitté le Moulin Rouge avec Oona, il avait eu évidemment l'intention de lui faire la cour, de prendre du bon temps à Paris en compagnie d'une jolie femme, comme tant d'autres fois auparavant.

Les choses lui étaient facilitées puisque la malle d'Oona avait été déposée chez lui et en ordonnant de la monter dans la *Chambre des Roses* il attribuait à la jeune fille une chambre communiquant avec la sienne.

C'est seulement parce qu'ils étaient tous les deux fatigués la veille qu'il

n'avait pas ouvert la porte de communication comme il en avait eu l'intention.

Mais la fatigue n'entrait pas en ligne de compte aujourd'hui et il avait la conviction que d'ici la fin de la soirée Oona manifesterait qu'elle était disposée à ce qu'il devienne son amant.

Cependant un point d'interrogation subsistait dans son esprit. La façon évasive dont elle avait éludé ou empêché tout geste d'intimité entre eux au cours de la journée était-elle intentionnelle?

Ou Oona était-elle si candide qu'elle ne comprenait pas ce que l'on attendait d'elle?

Sans compter, songea le duc, que si elle était vraiment seule, comme elle avait dit qu'elle le serait quand il repartirait pour l'Angleterre, ne se sentirait-il pas coupable de la laisser à la merci de l'unique soi-disant « ami » qu'elle avait en Philippe Dubucheron ?

Il savait pertinemment ce que Dubucheron ferait d'elle et tout en lui se révoltait à l'idée qu'elle soit exploitée comme il essayait de l'exploiter maintenant.

Et là, assis près d'elle au *Grand Véfour*, le duc se demanda s'il existait une autre femme qui ait cet air pur, virginal, et de qui émane en même temps un charme séducteur qu'il commençait à trouver irrésistible.

Ils bavardèrent de choses et d'autres tout en mangeant les plats exquis que le duc avait commandés. Oona découvrit qu'elle était affamée et prête à rendre justice à tout ce qui était placé devant elle.

Finalement, après le café, le duc se carra contre la banquette, un verre de cognac à la main, et déclara :

— Maintenant nous pouvons parler de nous et cela veut dire principalement de vous!

— J'ai si peu à raconter... alors que vous en avez tant. (Oona se tut un instant, puis ajouta :) J'ai eu l'impression tout à l'heure, cela vous paraîtra peut-être ridicule, que vous songiez à autre chose, à quelque chose de plus important que votre dîner.

— Aurais-je été discourtois?

— Non, pas du tout, vous étiez très intéressant, plus que n'importe qui de ma connaissance.

— Alors que voulez-vous dire?

— C'est seulement quelque chose que j'avais vu avant dans ce que vous appelez mon « miroir magique », quelque chose qui est arrivé ou qui va arriver et vous y réfléchissez.

Le duc fut stupéfait.

— Comment l'avez-vous su?

— Je... je ne sais pas, répliqua en toute sincérité Oona. Je l'ai pensé, simplement, et cela signifie que je l'ai senti.

— Vous êtes vraiment étonnante. (Il garda le silence un instant, puis déclara :) Il n'est que juste, je crois, de vous dire que vous avez

parfaitement raison et que ce que vous avez prévu s'est produit.

— Tiens?

— J'ai reçu aujourd'hui une lettre du Premier ministre.

— D'Angleterre?

— Oui, du marquis de Salisbury.

Oona attendit, les yeux fixés sur lui, et le duc poursuivit :

— Il me propose de devenir le prochain vice-roi d'Irlande.

— Vice-roi! répéta Oona d'un ton impressionné.

— C'est naturellement un grand honneur qu'il songe à moi, d'autant plus que je ne suis pas aussi âgé que le sont généralement les vice-rois.

— Et vous partirez tout de suite pour l'Irlande?

— Je n'ai pas encore accepté mais, comme le dernier vice-roi prend sa retraite, j' imagine que la reine ne voudra pas attendre bien longtemps pour en nommer un autre.

— Je suis sûre que vous êtes exactement la personne qu'il faut pour ce poste.

— Pourquoi dites-vous cela?

— J'ai lu des articles sur l'Irlande, ses troubles et ses difficultés, expliqua Oona, et je pense que si quelqu'un peut aider les Irlandais, c'est bien vous.

Le duc la dévisagea avec surprise. Il ne s'était pas attendu à ce qu'elle soit au courant de la question d'Irlande. Il reprit :

— Si je décide d'aller en Irlande, vous vous rendez compte, je pense, que nous devons nous séparer. Je peux difficilement arriver à Dublin avec un très jeune et beau conservateur.

— Non, évidemment... non.

— Pourtant vous m'incitez toujours à accepter cette situation?

Oona détourna les yeux et il pensa qu'elle le faisait parce qu'elle ne voulait pas lui laisser voir leur expression.

— Si vous êtes l'homme qu'il faut aux Irlandais... et je suis convaincue que vous l'êtes... alors votre devoir est d'accepter l'offre du Premier ministre.

— C'est à moi que vous pensez?

— Naturellement!

— Et qu'imaginez-vous que vous ferez?

— Je... je trouverai bien quelque part où aller, mais je ne veux pas vivre seule à Paris.

— Que vous le vouliez ou non, répliqua-t-il d'une voix dure, cela ne doit pas être. Je vais prendre des dispositions à votre sujet, peut-être vous faire aller en Angleterre.

Tout en parlant, il se demanda quelles dispositions il pourrait bien prendre et d'ailleurs, si Oona se trouvait seule à Londres, ne serait-ce pas du pareil au même?

« Elle est trop jolie, songea-t-il, et bien trop jeune pour se débrouiller

seule. »

Comme si elle sentait qu'il s'inquiétait pour elle, Oona dit vivement :

— Je vous en prie... ne vous préoccupez pas de moi. Vous venez seulement de faire ma connaissance... et vous avez déjà été très bon et très compréhensif.

Elle respira à fond et continua :

— Quand vous quitterez Paris, je prierai M. Dubucheron de me trouver une pension ou un logement tranquille où habiter jusqu'à ce que j'obtienne un travail quelconque.

En l'entendant mentionner Dubucheron qui était manifestement la seule personne à qui elle pouvait s'adresser, le duc eut l'impression que s'il la laissait entre de telles mains il commettrait un crime.

Jamais il n'avait eu semblable réaction à l'égard d'une femme jusqu'à présent. Quand il rompait avec l'une ou l'autre, il avait toujours la conviction que ce qu'elle ferait ensuite ne le concernait pas.

Mais Oona était différente. Oona était si jeune, si isolée, si incroyablement jolie...

Le duc n'avait pas manqué de remarquer les regards admiratifs dédiés à la jeune fille par les autres clients du restaurant; notamment un homme âgé assis en face d'eux n'avait pas cessé de la dévisager depuis qu'ils étaient arrivés.

Sans réfléchir, il déclara avec un accent presque farouche :

— Le mieux, c'est que je laisse tomber l'Irlande pour m'occuper de vous! Que diable, il faut quelqu'un qui s'en charge!

Le ton qu'il avait adopté fit qu'Oona lui jeta un coup d'œil stupéfait. Puis elle dit :

— Voyons, vous ne devez pas envisager une chose pareille. Comment entrerais-je en ligne de compte, quelle importance ai-je en regard d'une vice-royauté d'Irlande?

Puis comme si elle avait l'impression de l'avoir pris trop au sérieux, elle ajouta :

— Si je vous dérange, je partirai demain. Ma mère disait qu'il n'y a rien de plus désagréable qu'un invité qui ne s'en va pas quand on l'a assez vu.

— Pensez-vous que cela s'applique à vous?

Elle évita à nouveau de le regarder et eut un petit geste nerveux des mains avant de répliquer :

— Vous avez dit que maman désapprouverait de me voir habiter chez vous sans chaperon et j'ai pensé ce soir que votre cousin... lord Stanton... était de cet avis.

— Le cousin Bertie n'a pas à s'occuper de ce que nous faisons ou ne faisons pas, dit le duc avec humeur. J'avais prévenu Beaumont que je ne voulais être dérangé par aucun visiteur, mais il a forcé ma porte. Il s'est toujours conduit comme un goujat et je n'ai rien de commun avec lui.

— Mais c'est votre cousin.

— Eh oui! Voilà pourquoi, une fois qu'il était dans la place, je ne pouvais guère le mettre à la porte et lui dire d'aller se faire pendre ailleurs. Mais il partira demain et nous n'en parlerons plus.

Oona se sentit envahie par une joie indescriptible. Le duc souhaitait rester seul avec elle, comme elle-même désirait rester seule avec lui. C'était merveilleux et elle ne trouvait pas de mots pour l'exprimer. Puis, comme elle jugeait sa réaction égoïste, elle dit :

— Cependant lord Stanton est votre parent... et les parents ont des prérogatives particulières.

— L'ennui avec mes parents, c'est que j'en ai trop.

— Vous êtes bien heureux, moi je n'en ai pas du tout.

— Allons donc, c'est impossible.

Il songea brusquement qu'elle jouait de nouveau les pauvres petites orphelines sans feu ni lieu et qu'elle forçait un peu trop la note.

— Mais c'est vrai quand même. Mon père n'a plus eu aucune relation avec sa famille après avoir quitté l'Angleterre et, comme maman s'était enfuie avec lui, ses parents à elle étaient si furieux qu'ils ne lui ont plus jamais donné signe de vie.

— Vous êtes donc bien seule, si l'on excepte le fait que je suis là.

— Vous savez combien je vous en suis reconnaissante. Si vous ne... m'aviez pas sauvée cet après-midi, je...

— Oubliez cet après-midi, dit vivement le duc. Rappelons-nous seulement que nous sommes ici ensemble. Nous sommes à Paris. La ville du rire et de la gaieté.

« Et la ville d'un grand nombre d'autres choses », ajouta-t-il intérieurement. Mais c'était un sujet dont il ne désirait pas discuter avec Oona.

— Savez-vous ce que j'aimerais faire maintenant? demanda celle-ci.

— Quoi donc?

— J'aimerais voir Paris la nuit.

Elle s'aperçut qu'il changeait d'expression et ajouta :

— Non, pas les... lieux de plaisir comme le Moulin Rouge. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Que vouliez-vous dire alors?

— Peut-être que cela vous ennuerait, expliqua humblement Oona, mais je pensais que si nous pouvions nous promener le long des berges de la Seine pour voir la place de la Concorde illuminée et les Champs-Élysées, ce serait... vraiment magnifique.

Elle guettait intensément sa réaction sur son visage et, quand il sourit, elle demanda :

— Vous êtes bien sûr que cela ne vous ennuerait pas?

— Rien ne me ferait plus plaisir et, par chance, nous pouvons baisser la capote de la voiture dans laquelle nous sommes venus.

Oona serra ses mains lune contre l'autre.

— Je me demande, dit pensivement le duc, si d'ici quelques années l'idée de voir Paris la nuit vous semblera aussi amusante.

— Vous voulez dire que lorsque je serai plus âgée je... j'aurai envie de faire autre chose ?

— C'est cela même.

— Vieillit-on au point de ne plus jouir de la beauté des choses naturelles et de préférer ce qui est artificiel ?

— Pour certaines personnes, c'est inévitable.

— Alors j'espère que je ne suis pas comme ça. En quittant Florence, j'avais cru que ce serait fantastique de voir Paris mais, hier soir, quand nous étions au Moulin Rouge, je me suis rendu compte que ce n'était pas du tout ce à quoi je m'attendais et, à la vérité, j'ai trouvé l'ambiance... laide et... plutôt effrayante.

— Le Moulin Rouge n'était évidemment pas pour vous la bonne introduction à la vie parisienne. Il existe d'autres endroits tout différents et d'ailleurs, à votre âge, vous devriez aller au bal et à des réceptions.

— Je préfère de beaucoup... bavarder avec vous.

— Ce que vous ne seriez pas autorisée à faire si vous étiez une jeune fille du monde, dit le duc en souriant.

— Pourquoi cela ?

— Parce que les jeunes demoiselles bien élevées sont tenues à l'écart des hommes jusqu'à leur mariage.

— Si elles ne sont pas autorisées à fréquenter des hommes, comment arrivent-elles à se marier ? objecta Oona avec bon sens.

— Les mariages en Angleterre, aussi bien qu'en France, comme vous devez le savoir, sont arrangés par les familles.

— Mes camarades en parlaient au couvent et j'ai toujours pensé que c'était horrible, contre nature ! Comment peut-on épouser un homme qu'on n'aime pas... quelqu'un que l'on connaît à peine ?

Elle frissonna légèrement.

— Cela me ferait peur, reprit-elle, à moins d'aimer quelqu'un comme maman aimait mon père.

Le mariage n'était pas le genre de sujet que le duc avait envie de discuter avec Oona. Il ne releva pas sa dernière remarque et demanda la note. Il sortit pour la payer une quantité d'argent qu'Oona jugea avec malaise vraiment énorme, mais y faire allusion serait manquer d'éducation et elle résista à la tentation d'avouer qu'elle était confuse de lui avoir coûté si cher. Somme toute, s'il n'avait pas dîné avec elle, il aurait dîné avec quelqu'un d'autre.

Il n'empêche qu'elle se sentait un peu gênée.

Elle commençait à prendre conscience que Philippe Dubucheron avait forcé la main du duc en lui imposant sa présence alors que celui-ci avait formellement déclaré qu'il ne voulait pas de visiteurs.

Le seul fait de laisser sa malle chez lui quand ils étaient partis pour le Moulin Rouge était une façon plus que transparente d'indiquer qu'elle n'avait nulle part où aller.

« C'est trop tard maintenant, songea-t-elle, mais j'aurais dû insister pour que M. Dubucheron me dise ce qu'il avait prévu pour moi avant que nous allions dîner chez le duc. »

Elle avait été emportée comme par une vague dès l'instant où Philippe Dubucheron était revenu à l'atelier lui annoncer qu'il avait vendu le tableau de son père.

Quand elle monta dans la voiture qui attendait devant le restaurant, elle s'avisa soudain que lorsque le duc serait reparti en Angleterre pour prendre sa charge de vice-roi d'Irlande elle serait seule et ce serait très... très effrayant.

La capote avait été rabattue et le valet déposa une couverture de fourrure sur leurs genoux. Quand il eut rejoint sa place sur le siège du cocher, le duc prit la main d'Oona.

Elle ne s'y attendait pas et il sentit ses doigts se raidir sous l'effet de la surprise, puis frémir dans les siens.

Cela lui donna l'impression de tenir un petit oiseau effrayé ou un papillon et il s'étonna qu'une jeune inconnue lui fasse un tel effet. Jamais il n'avait traité une femme qu'il désirait avec autant de délicatesse ni n'avait exercé sur lui-même autant de maîtrise et aucune femme avec qui il s'était trouvé seul, comme à présent avec Oona, ne s'était jamais montrée aussi inapprochable.

Oona n'usait à son égard d'aucun artifice propre aux femmes et ne faisait aucun effort visible pour l'attirer physiquement.

Néanmoins le duc avait assez d'expérience pour voir qu'elle le regardait non seulement avec confiance mais aussi avec une admiration non déguisée.

Il se surprit à se demander ce qu'elle ressentait d'autre et chercha quelles pouvaient bien être ses réactions profondes.

Avec toute autre femme, ç'aurait été un jeu de savoir si, à défaut d'être amoureuse dans le plein sens du terme, elle était physiquement attirée par lui : il aurait vu une étincelle dans ses yeux avant même que les siens reflètent la moindre flamme.

Il s'avisa soudain que rien ne serait plus intéressant, plus fascinant que d'éveiller Oona à l'amour.

Le léger frémissement de ses doigts ne dénotait pas la peur, mais l'émoi. Il était sûr que, s'il serrait son corps contre le sien, les mêmes frémissements le parcourraient sous l'aiguillon des premiers élans du désir.

Son cœur accéléra ses battements, le sang lui martela les tempes et il eut envie de prendre Oona dans ses bras et de l'embrasser.

Il comprit que c'est ce qu'il avait souhaité depuis qu'il la connaissait. Il ne

s'était retenu que par crainte de l'effrayer. A présent, ne pas lui parler de ce qu'il éprouvait serait renier sa virilité.

Ils étaient arrivés place de la Concorde, où les globes dorés des lampadaires extrêmement décoratifs éclairaient les fontaines qui projetaient vers les étoiles leurs jets d'eau irisés comme un millier d'arcs-en-ciel.

Les doigts d'Oona se resserrèrent sur les siens.

— C'est vraiment ravissant!

— Comme vous! Dites-moi, Oona, que pensez-vous non pas de Paris mais de moi?

Elle tourna la tête vers lui et, lâchant sa main, il passa le bras autour de ses épaules pour l'attirer contre lui. Le geste la surprit, il le sentit. Au bout d'un instant, elle répondit d'une voix mal assurée :

— Je me suis dit aujourd'hui que vous aviez tout du chevalier du Moyen Age... accourant pour me sauver.

— C'est ce que je veux être, mais les demoiselles en détresse secourues par les chevaliers qui les arrachent au dragon ou à quelque horrible monstre auraient accueilli avec joie n'importe qui sans tenir compte de son apparence.

— Vous savez combien je vous en sais gré.

— La gratitude est quelque chose que vous pouvez donner à n'importe qui. Regardez dans votre miroir magique et dites-moi ce que vous pensez de moi.

— Vous savez bien que je vous trouve... l'homme le plus merveilleux que j'aie jamais vu... et vous êtes... très intelligent... et très bon... et...

Elle s'interrompt.

— Et? souffla le duc.

— Et exactement la personne qui convient pour être vice-roi d'Irlande!

— Je vous ai dit que j'estimais de mon devoir de rester pour m'occuper de vous.

— Vous plaisantiez quand vous avez dit cela. Je... je me débrouillerai très bien.

— Quelle certitude en aurai-je?

— Je pourrai vous écrire. Cela me rendra... moins dur... de vous perdre.

— L'idée de ne plus me voir vous laisse indifférente?

— Indifférente... non. Ce sera horrible quand vous serez parti... mais j'aurai le souvenir de tout ce que nous avons fait ensemble... de tout ce que vous m'avez dit...

— Il y a mieux que ce qui s'est passé jusqu'à présent, commenta le duc.

Il avait envie d'embrasser Oona, mais ce n'était pas pensable dans une voiture ouverte avec le dos du cocher et celui du laquais assis à côté de

lui qui les surplombaient.

Il se contenta de resserrer son étreinte autour des épaules d'Oona en disant :

— Rapprochez-vous donc. Appuyez-vous contre moi.

Elle tourna la tête et la posa sur son épaule.

— Vous me donnez une telle impression de... sécurité, murmura-t-elle. Je suppose qu'au fond... j'ai peur d'être seule... Je ne cesse de me dire que je dois me débrouiller... qu'il faut que je subviennne moi-même à mes besoins... seulement je... je ne sais pas par où commencer.

Pourquoi ne pas l'emmener en Angleterre? Cette solution s'imposa subitement à lui. Il installerait Oona dans une maison confortable où elle serait en sécurité jusqu'à ce qu'il puisse passer ses vacances avec elle.

Par la suite, peut-être serait-il en mesure de la faire venir en Irlande. Il trouverait un prétexte quelconque pour l'avoir auprès de lui.

Puis il se dit que, même si elle acceptait de vivre avec lui dans de pareilles conditions, cela causerait tôt ou tard un scandale. La presse découvrirait toujours tout et non seulement ce serait préjudiciable pour Oona mais encore cela nuirait à son bon renom à lui et au renom de la Couronne britannique qui lui avait confié ce poste.

« Que diable vais-je faire? » se demanda le duc.

Quoi qu'il arrive, quelles qu'en soient les conséquences, renoncer à Oona lui était impossible, il le savait.

Rien que de la toucher lui avait donné la sensation que du feu lui courait dans les veines et il avait conscience que son désir d'elle augmentait à chaque minute, à chaque seconde qu'il passait en sa compagnie. Il avait envie de s'exclamer à haute voix : « Je te désire! J'ai besoin de toi à un point insupportable! »

Mais, s'il disait quelque chose d'aussi cru, elle se reculerait avec nervosité et peut-être voudrait s'enfuir dans son affolement comme elle avait tenté d'échapper au jeune peintre dans l'après-midi.

Il eut soudain l'atroce impression que le temps passait trop vite, qu'il ne lui en restait plus assez.

Il voulait courtoiser Oona très doucement, il voulait la sentir réagir à lui comme une fleur s'épanouit au soleil.

Il n'éprouvait pas un désir spontané, impulsif, ardent, le désir au sens purement physique, mais quelque chose de bien plus subtil, de bien plus séduisant.

Il avait toujours considéré l'amour comme un mot romantique pour exprimer cette union physique entre deux êtres attirés mystérieusement l'un vers l'autre.

Il ne s'était jamais laissé aller aux imaginations poétiques de quelques-uns de ses contemporains et, en avançant en âge, il s'était mis à analyser froidement ce qu'il éprouvait pour les femmes qu'il courtisait. Il avait découvert que, si grand que fût le désir qu'elles lui inspiraient, il restait

sensible à leurs défauts, à leurs imperfections et à leurs manies, très irritants, même au tout début d'une liaison.

Chose extraordinaire, dans tout le temps passé en compagnie d'Oona, elle ne lui avait jamais montré un côté de sa nature qu'il n'ait trouvé enchanteur. Jamais il n'avait estimé ce qu'elle disait stupide ou déplacé.

La grâce de son corps et la beauté de son visage avaient quelque chose de spirituel qu'il n'avait jamais vu chez d'autres femmes.

Elle le tenait à distance simplement par l'espèce d'aura de pureté qui l'entourait. Et il comprit, dans son désir de l'étreindre avec passion, qu'il ne pouvait pas se passer d'elle.

« Au diable l'Irlande! Conclut-il en son for intérieur. J'ai trouvé quelque chose qui compte bien plus pour moi. »

Il s'absorbait si profondément dans ses réflexions que le silence s'était établi dans la voiture. Soudain, Oona poussa une exclamation et elle redressa la tête.

Elle regardait la Seine, couleur d'argent sous la clarté de la lune, enjambée par ses ponts pareils à des bracelets constellés de pierreries.

Oona abandonna le creux de son bras pour mieux voir.

Contemplant son profil, le duc comprit que cette attirance si puissante qu'elle exerçait sur lui signifiait qu'il était amoureux, aussi surprenant que cela paraisse.

Il avait fréquenté bien des femmes au cours de sa vie, mais il n'avait jamais éprouvé ce qu'il ressentait maintenant.

Comme un plongeur qui a exploré des années durant le fond des mers en quête d'une perle parfaite, il était saisi d'une joie qui le sortait de lui-même et lui coupait le souffle d'émerveillement.

— Voilà le vrai Paris, murmura Oona. Ce que nous avons vu hier n'était qu'une imitation.

Ce don pour dire le mot qui convient, c'est tout elle, songea le duc. Il l'attira de nouveau contre lui et borda la couverture autour d'Oona en se disant qu'il lui devait déjà un bonheur encore jamais atteint.

Ils roulèrent longtemps en silence, comme s'ils n'avaient plus besoin de parler — leurs cœurs, leurs âmes communiquaient sans se servir de mots.

C'est seulement quand ils arrivèrent dans le faubourg Saint-Honoré qu'Oona bougea et que le duc ôta le bras qu'il avait passé autour d'elle.

A la clarté des lampes brillant au-dessus de l'entrée, il vit l'expression de ses yeux et c'était celle d'un enfant qui revient du pays des merveilles.

Ils descendirent de voiture, traversèrent le vestibule et entrèrent au salon comme si tous deux savaient ce que l'autre souhaitait.

La pièce était éclairée par des lumières tamisées. C'était là le cadre rêvé pour Oona.

La porte se referma derrière eux.

Oona resta un instant debout à le regarder, puis il n'aurait pas su dire qui

d'entre eux avait bougé, elle ou lui, mais elle se retrouva dans ses bras, la tête levée vers lui.

— Mon trésor, ma beauté! Dit-il, et il posa ses lèvres sur les siennes. Il en sentit la douceur, l'innocence, et il les baisa avec légèreté, presque comme s'il touchait une fleur.

Il se rendit compte que son corps, ainsi qu'il l'avait prévu, frémissait contre le sien et il comprit qu'elle était le papillon qu'il avait capturé et qu'il risquait de tuer s'il ne le traitait pas avec ménagement.

Son baiser se fit un peu plus insistant mais il gardait toujours la maîtrise de lui-même et perçut qu'il y avait quelque chose de spirituel, de parfait, dans leur baiser, à la fois passionné et presque religieux.

Il releva la tête et Oona dit, d'une voix un peu haletante et mal assurée :
— C'est... c'est le couronnement parfait... d'une soirée... parfaite... d'une soirée... merveilleuse!

Sa voix parut se briser sur les derniers mots. Puis, à la surprise du duc, avant qu'il ait eu le temps de réagir, elle se dégagea et il se retrouva seul.

Il demeura un moment, vibrant de la passion qu'elle avait éveillée en lui, le son de sa voix chantant dans ses oreilles.

Et il se dit qu'il aurait dû s'y attendre. Elle n'avait pas compris qu'il souhaitait qu'elle reste. Il souhaitait lui dire son amour et la faire sienne complètement, totalement.

« Elle est si jeune, songea-t-il. Je dois être patient. Je ne dois pas brûler les étapes. »

Il s'en fut de l'autre côté de la pièce se verser à boire, puis tira un des rideaux pour regarder par la fenêtre donnant sur le jardin.

Derrière les arbres, le halo des lumières des Champs-Élysées se fondait dans le scintillement des étoiles.

« Je suis amoureux! songea-t-il. Amoureux comme je n'aurais jamais cru possible de l'être. »

Mais qu'allait-il faire? Il savait maintenant qu'il voulait Oona pas seulement comme maîtresse mais comme compagne pour toujours. Il rit de cette idée absurde.

Duc de Wolstanton, il appartenait à une vieille famille qui ne le cédait en importance qu'à la famille royale.

Comment pouvait-il prendre pour épouse la fille d'un peintre? Ce serait rabaisser le nom. Déshonorer les Stanton qui avaient joué leur rôle dans l'histoire de l'Angleterre et qui, bons ou mauvais dans leur vie privée, s'étaient toujours montrés dignes et fiers en public.

— C'est impossible! s'exclama-t-il.

Il sentait pourtant son désir pour Oona augmenter avec chaque bouffée d'air qu'il aspirait.

Il essaya de se dire qu'une fois qu'elle serait sienne, dans le sens physique du terme, tout s'arrangerait.

Ils passeraient des heures heureuses ensemble et quand il la quitterait, il

veillerait à ce qu'elle ait assez d'argent pour vivre jusqu'à la fin de ses jours.

Mais ce n'était pas ce qu'il voulait, il en avait conscience. Il voulait quelque chose de bien différent : quelque chose que le simple contact physique de deux corps ne satisferait pas.

Il aimait, et l'amour était exactement ce qu'en avaient dit les poètes, ce qu'avaient représenté les peintres, ce qu'avaient chanté les musiciens.

Cela paraissait incroyable qu'il ait dû attendre d'avoir presque trente-cinq ans pour ressentir cela, pour tomber amoureux du jour au lendemain alors qu'il cherchait seulement à se distraire une semaine ou deux dans la ville la plus frivole du monde.

— Que vais-je faire? Mon Dieu, que vais-je faire! s'écria-t-il à haute voix.

Il eut l'impression que les échos lui renvoyaient interminablement sa question, mais aucune réponse ne vint.

Deux heures plus tard, le duc monta dans sa chambre. Il y trouva son valet fatigué qui l'attendait. Quand le domestique se fut retiré, il ne se mit pas tout de suite au lit, mais resta à songer devant la fenêtre.

La porte de communication avec la chambre d'Oona n'était qu'à quelques pas, mais il savait qu'il ne l'ouvrirait pas.

Au cours des deux dernières heures qu'il avait passées à réfléchir, à son sujet, une chose lui était apparue comme irréfutable : il ne pouvait pas la séduire puis l'abandonner.

Son amour était trop fort pour cela. Il la désirait, Dieu sait s'il la désirait, si tout son être aspirait à la douceur et à la grâce du sien, mais il l'aimait et ne voulait pas gâcher quelque chose d'aussi parfait et d'aussi profondément, intrinsèquement beau.

« Demain, je trouverai ce que je peux arranger pour elle, se dit-il, mais il ne faut plus que je la touche. Sinon, je ne pourrais pas m'empêcher de la faire mienne! »

Ce qu'il y avait de meilleur dans le duc et qui avait été étouffé par des années de recherche du plaisir surgissait à nouveau, stimulé par un amour qui était plus que du désir — plus profond et plus splendide qu'aucun besoin physique.

Parce qu'il l'aimait, il voulait mettre aux pieds d'Oona tout ce qui existe de beau et de parfait à l'égal de ce qu'elle incarnait. Rien de désagréable, de laid ou de cruel ne devait l'atteindre, et cela incluait son propre désir d'elle.

Mais ce qu'il pensait et ce qu'il ressentait étaient deux choses différentes. Dans son esprit, son amour était sanctifié, mais son corps soupirait follement après elle.

Il s'avisa soudain que c'était son Gethsémani, l'heure d'agonie qui sonne pour tout être humain, tôt ou tard dans sa vie, le moment de crise qu'il doit

accepter.

« Je croyais que l'amour était le bonheur, mais c'est une souffrance atroce, une torture, une crucifixion! »

Au moment même où ses paroles semblaient se perdre dans les profondeurs de la nuit, il entendit la porte s'ouvrir derrière lui.

Oona avait quitté le salon en proie à une joie indicible.

Quand elle eut regagné le refuge de sa chambre, elle se dit que, quoi qu'il advienne dans l'avenir, elle aurait quelque chose à se rappeler, quelque chose de si précieux, de si parfait, qu'elle ne pourrait plus jamais rien connaître de pareil, vivrait-elle encore cent ans.

Elle comprenait maintenant qu'elle était tombée amoureuse dès le premier instant où elle avait vu le duc.

Etant donné sa profonde ignorance des hommes et aussi d'elle-même, Oona ne s'était pas rendu compte que ce qu'elle ressentait et ce qui s'était produit quand ils s'étaient, regardés était de l'amour — l'amour qu'elle était certaine de rencontrer un jour ou l'autre.

L'amour était venu à elle dans une splendeur et un rayonnement divins.

Elle aurait voulu rester dans les bras du duc, pour qu'il continue à l'embrasser, mais son intuition si vive en ce qui le concernait lui avait suggéré que cela rendrait peut-être plus difficile au duc de la quitter.

Or, il devait faire son devoir et accepter le poste de vice-roi d'Irlande.

Elle n'était pas assez naïve pour croire possible qu'il assume une aussi haute fonction et qu'ils demeurent comme ils étaient à présent.

Etre en sa compagnie c'était être au Paradis, mais elle savait bien qu'habiter chez lui, seule, sans chaperon, était une entorse aux conventions et qu'elle n'aurait pas dû le faire. Sur le moment, elle n'y avait vu aucun mal.

En fait, rien ne s'était produit qui aurait pu être jugé répréhensible depuis que le duc l'avait emmenée du Moulin Rouge.

Toute la maison, comme lui-même, semblait nimbée d'une beauté qui lui rappelait sa mère et l'atmosphère de leur foyer dans la banlieue de Paris.

Mais elle savait pertinemment ce que les parents de ses compagnes de couvent penseraient si une de leurs filles se conduisait de cette manière. Et tout en se demandant, sans trouver de réponse, comment elle aurait pu agir autrement, elle comprenait que cela ne devait pas continuer.

Pas pour elle-même, mais pour le duc.

En tant que vice-roi d'Irlande, il représentait la reine et Sa Majesté était le champion de la respectabilité et des conventions. Ce qui n'allait en aucune manière avec une jeune personne sans un sou vaillant et sans feu ni lieu.

« Que vais-je faire? Dis-moi, maman... que faire? » s'écria-t-elle.

Cependant, cette fois, sa prière n'avait pas l'accent désespéré d'un appel à l'aide, pour la simple raison que le baiser du duc l'avait fait vibrer comme au rythme d'une musique secrète et qu'elle avait l'impression qu'une lumière céleste nimbait le monde entier.

Elle se déshabilla lentement et se mit au lit. Elle se demandait pourquoi elle n'était pas restée avec lui un peu plus longtemps. Peut-être l'aurait-il encore embrassée.

« Demain, il me quittera pour retourner à Londres. »

Elle enfonça son visage dans l'oreiller tant l'idée de cette séparation lui était cruelle.

« Je l'aime! Je l'aime! » revenait comme un leitmotiv sur ses lèvres.

Elle décida de rester éveillée pour l'entendre quand il monterait l'escalier et entrerait dans sa chambre, voisine de la sienne.

Elle n'ignorait pas qu'il existait une porte de communication entre les deux pièces, mais elle n'en avait rien inféré, sinon qu'il était à côté, et cela lui donnait une sensation de sécurité.

Elle aurait l'impression d'être de nouveau dans ses bras et de n'avoir plus rien à craindre du seul fait d'entendre ses pas.

Elle laissa une seule bougie allumée près de son lit pour s'empêcher de s'endormir, puis repassa dans son esprit les incidents de la soirée. Leur dîner au *Grand Véfour*, ce qu'ils s'étaient dit, la promenade en voiture découverte, les lumières de la place de la Concorde, le scintillement argenté de la Seine! C'était un enchantement pareil à celui d'un conte de fées, mais elle savait que ce conte-là n'aurait pas une fin heureuse.

Pourtant elle avait connu un bonheur indicible, plus grand que tout ce qu'elle avait pu imaginer, quand elle avait senti ses lèvres sur les siennes, la ferme étreinte de ses bras et son contact.

« Je prierai pour lui toute ma vie, se promet-elle. Je prierai pour qu'il aide d'autres gens comme il m'a aidée et pour que son intelligence et son cœur généreux soient bénéfiques aux Irlandais. »

En songeant au duc, elle avait fini par plonger dans un rêve où sa tête se trouvait sur son épaule comme lorsqu'ils se promenaient en voiture.

Elle eut soudain conscience qu'elle ne rêvait plus, qu'elle était éveillée et que la porte de sa chambre venait de s'ouvrir.

Elle l'avait entendue vaguement, tout son esprit attaché à ne pas sortir de son rêve, à ne pas perdre l'illusion d'être avec le duc. Puis elle perçut une voix épaisse qui demandait :

— Dormez-vous, ma belle dame?

Oona sursauta et ouvrit les yeux.

Lord Stanton se tenait sur le seuil de sa chambre et, avant même de le regarder, elle comprit à sa voix pâteuse qu'il était ivre.

Elle avait vu son père ivre à plusieurs reprises, ce qui l'avait choquée et effrayée. Mais c'était encore plus affolant de trouver lord Stanton dans sa chambre et de voir le sourire qu'il arborait.

— V'nu... dire b'soir et embrasser... une des plus jolies p'tites dames... que j'aie jamais vues!

Oona se redressa dans son lit.

— Allez-vous-en ! Vous n'avez pas le... le droit... d'entrer dans... ma

chambre!

Elle voulait parler sur un ton ferme et irrité, mais sa voix tremblait et ne dépassait guère le chuchotement.

— Cherché dans tout Paris, reprit lord Stanton en titubant, et n'ai trouvé personne d'aussi jolie que vous!

Il postillonnait en prononçant ces derniers mots, puis il déclara :

— Vous allez me dédommager pour la déception... et m'embrasser... pour me souhaiter bonne nuit!

— Non... non! cria-t-elle.

Oona se rendit compte qu'il ne l'écoutait pas et qu'il avait avancé jusqu'à elle. Puis elle se rappela qu'à l'autre bout de la pièce il y avait la porte qui la conduirait au duc.

Ce fut comme une bouée qu'on lance à quelqu'un qui se noie. Avec un cri étouffé, au moment où elle sentit sur elle les mains brûlantes de lord Stanton, elle se jeta vers le côté opposé du lit et sauta à terre.

Puis, sans un regard en arrière, elle se précipita vers la porte de communication et la tira à elle.

La porte était lourde, beaucoup plus qu'elle ne s'y attendait, mais elle usa de toute sa force pour l'ouvrir et quand elle y réussit elle entendit lord Stanton crier quelque chose à l'instant même où elle ne risquait plus rien de sa part.

Elle était si affolée qu'elle s'engouffra par l'ouverture. A ce moment-là seulement, elle s'aperçut qu'elle n'était pas dans la chambre du duc mais dans une toute petite pièce qui, à une autre époque, avait dû être un de ces cabinets de toilette où l'on se poudrait les cheveux.

Il y avait une fenêtre sans rideaux et, dans la clarté diffuse qui entrait par là, elle aperçut une autre porte, juste en face d'elle.

Elle se précipita dessus. C'était une porte qui s'ouvrait en dedans, et Oona tomba plutôt qu'elle n'entra dans la pièce suivante.

Le duc, surpris, se retourna quand la porte se rabattit et Oona, haletante de peur, se jeta contre lui.

Elle était incapable de proférer une parole et pouvait à peine respirer. Quand les bras du duc se refermèrent sur elle, Oona se cramponna à lui convulsivement.

— Qu'est-ce qui se passe? Pourquoi êtes-vous si bouleversée? questionna-t-il.

Il la sentait trembler à travers le linon de sa chemise de nuit et il se dit, tandis que ses bras resserraient leur étreinte, que c'était le destin qui voulait qu'elle vienne à lui alors qu'il avait résolu de ne pas aller à elle.

— Qu'est-il arrivé? Demanda-t-il de nouveau; et bien que hors d'haleine, parlant d'une voix entrecoupée, Oona répondit :

— Ce... cet homme... votre cousin... il m'a fait peur!

— Peur? Comment cela? s'exclama-t-il d'un ton brusque.

— Il a dit qu'il... qu'il voulait m'embrasser, expliqua-t-elle dans un

murmure.

Elle cacha de nouveau son visage contre lui. Maintenant qu'elle était avec le duc, elle se savait en sécurité. Lord Stanton ne pourrait pas la toucher.

— Voilà une chose que je ne tolérerai pas chez moi! s'écria-t-il, furieux.

Il fit un mouvement comme pour se diriger vers la porte qu'Oona avait laissée ouverte mais elle le retint en disant :

— Non, non! Ne... ne me quittez pas! Et... et... il ne faut pas... de scène!

— Et pourquoi pas? répliqua-t-il d'une voix rude. C'est intolérable qu'on se conduise de cette façon.

Les mots sortaient à peine de sa bouche qu'il s'avisa que c'était sa faute.

Il avait signifié clairement à Bertie Stanton qu'Oona ne tenait aucune place dans sa vie et comme elle habitait seule la maison, qu'est-ce que Bertie pouvait en déduire, sinon que c'était une fille légère, dénuée de principes?

Oona avait raison. Faire une scène serait une erreur.

Il se borna donc à la serrer dans ses bras. Elle lui avait apporté la réponse à la question qui le tourmentait depuis deux heures. Il l'aimait et il ne pouvait pas la laisser seule sans protection — tant pis pour les conséquences.

— Vous êtes en sécurité, ma chérie, dit-il à mi-voix. Personne ne s'attaquera plus à vous.

Il sentit sa tension diminuer un peu, mais elle tremblait encore quand elle leva son visage vers le sien.

Dans la clarté tamisée de la lampe posée près de son lit, elle était si exquise qu'il ne put s'empêcher de la contempler avant de poser très doucement ses lèvres sur les siennes.

Il l'embrassa et il comprit qu'elle ne tremblait plus mais frémissait à nouveau de cette passion qu'il avait déjà éveillée en elle auparavant.

Il la retint captive sous son baiser jusqu'à ce que lui-même ait l'impression que tous deux planaient dans les airs, sous l'effet d'un ravissement qu'il n'avait encore jamais éprouvé.

Quand sa bouche quitta celle d'Oona, il la regarda de nouveau et dit d'une voix altérée :

— Je t'aime, mon trésor, je vais m'occuper de toi et plus jamais tu n'auras peur.

Le visage d'Oona devint radieux, puis elle répliqua avec un peu d'hésitation :

— Je ne comprends pas... vous... vous disiez que c'était impossible de... me prendre avec vous.

— Je te demande de m'épouser, dit le duc posément. Et rien au monde n'est plus important que de t'avoir pour femme.

Oona eut un petit cri de bonheur.

Alors il recommença à l'embrasser, il l'embrassa follement, ardemment, passionnément, jusqu'à ce que les douces lèvres d'Oona s'animent à leur tour sous les siennes et lui prouvent qu'elle l'aimait aussi totalement que lui.

Quand elle réussit enfin à parler en petites phrases hachées, haletantes, Oona s'écria :

— Je t'aime! Je t'aime... je n'ai jamais cru que... je pourrais te le dire!

— Je t'aime et j'ai l'intention bien arrêtée de te le dire un million de fois jusqu'à la fin de nos jours.

— C'est... c'est bien vrai? Tu m'aimes pour de bon?

— Je ne savais pas ce que c'était que l'amour. Maintenant je l'ai découvert, comme je t'ai découverte, et je sais qu'il est irrésistible.

Oona respira profondément, puis reprit d'une voix hésitante :

— Peut-être... est-ce mal que... tu m'aimes. Mal pour toi, j'entends.

Le duc ne dit rien et elle continua :

— Tu devrais épouser quelqu'un de... très noble... puisque... tu vas être vice-roi.

— Je ne serai pas vice-roi. Je vais t'épouser et nous serons si heureux que rien d'autre au monde ne comptera.

Il sentit qu'Oona se raidissait.

— Veux-tu dire que, parce que tu m'épouses... tu ne pourras plus être vice-roi?

La peur était revenue dans sa voix et, comme le duc ne voulait pas qu'elle s'inquiète, il déclara vivement :

— Je n'ai aucun désir d'être vice-roi. Je tiens à mener une vie simple et tranquille et je ne veux pas d'autre situation que celle d'être ton mari.

Oona le regarda attentivement puis plaça ses deux mains à plat sur la poitrine du duc pour l'écarter légèrement d'elle.

— Ce... ce n'est pas bien, protesta-t-elle. Je sais que ce n'est pas bien pour toi. Tu es si... intelligent... si doué... et je pensais justement ce soir en me couchant à tout ce que tu serais en mesure de faire pour les Irlandais.

— Au diable, les Irlandais! Ils n'ont aucune importance. C'est toi qui comptes et je t'aime. Cela prendra un temps considérable, mon trésor, pour t'expliquer à quel point je t'aime.

Il voulait l'embrasser encore, mais les mains d'Oona le maintenaient toujours à distance.

— Non, dit-elle. Non! Je ne peux pas te laisser... faire ça. Je t'aime trop.

D'un mouvement inattendu, elle se libéra de son étreinte et alla s'asseoir sur le bord du grand lit.

Le duc n'esquissa aucun geste pour la retenir. Il se contenta de la regarder avec une expression tendre que personne n'avait jamais vue

jusque-là dans ses yeux.

Aucune des femmes qu'il avait connues au cours de son existence n'avait fait passer ses intérêts à lui avant les siens.

Aucune qui n'aurait été passionnément désireuse de devenir non seulement duchesse de Wolstanton mais aussi vice-reine d'Irlande.

Assise là à réfléchir, Oona ne se doutait pas du charmant tableau qu'elle offrait. Dans sa simple chemise de nuit blanche, elle se silhouettait sur le fond de soie rouge des rideaux qui drapaient le lit du duc, rideaux choisis par son grand-père quand il avait décoré la maison.

Les énormes armoiries de la famille Wolstanton étaient brodées en couleurs vives à la tête du lit et, dans ce cadre, elle avait l'air d'une de ces sylphides dont parlent les légendes, trop éthérée pour être humaine.

— Il faut que je réfléchisse, dit-elle, presque comme pour elle-même.

— C'est là que tu te trompes, répliqua le duc. Laisse ton mari — que je me propose de devenir —, se charger dorénavant du travail de réflexion. Tu n'as qu'une chose à faire, ma toute belle, c'est de m'aimer.

Il s'approcha d'elle lentement et, voyant l'expression soucieuse du petit visage qu'elle levait vers lui, il ajouta :

— Tu as eu une journée assez éprouvante. Va dormir et je résoudrai sans difficulté nos problèmes demain, parce que nous serons mariés, parce que tu seras ma femme.

Elle secoua la tête et il reprit en souriant :

— J'obtiendrai obéissance de mon épouse.

Il se pencha, la souleva du lit et la serra étroitement contre lui.

— J'essaie de... de voir ce qui convient pour toi, murmura-t-elle.

Il l'étreignit plus étroitement encore et déclara :

— Il convient que tu m'embrasses.

Elle allait répondre, mais il lui ferma la bouche avec la sienne.

Ils ne purent plus réfléchir à autre chose qu'à eux-mêmes, l'un et l'autre étant saisis d'un semblable émoi. Une fois encore, ils oublièrent tout dans l'extase d'un ravissement indescriptible. Puis le duc revint sur terre et déclara :

— Ma chérie, il faut que tu dormes. Je vais te ramener dans ta chambre.

Il sentit alors un frisson la parcourir, comme si elle se rappelait seulement maintenant pourquoi elle s'était réfugiée chez lui — et il dit vivement :

— Tu n'as rien à craindre. Il n'y aura personne là-bas et nous laisserons les portes ouvertes pour que je puisse t'entendre si tu appelles.

Il ajouta en souriant, de sorte que sa phrase suivante n'eut pas l'air d'un reproche :

— Tu aurais dû te souvenir de fermer ta porte à clef.

— L'idée ne m'en est même pas venue, répliqua-t-elle avec simplicité. Nous n'étions pas autorisées à nous enfermer à double tour au

couvent.

Comment avait-il pu douter un seul instant de son innocence et de sa pureté? Elle n'avait même pas conscience qu'elle aurait dû être gênée et confuse d'avoir couru à lui telle qu'elle était, en chemise de nuit.

Il effleura des lèvres ses cheveux, se répétant qu'il était le plus heureux des hommes puisqu'il avait trouvé ce que tous attendent d'une femme et que si peu obtiennent.

— Je vais te ramener, murmura-t-il.

Il se pencha et la souleva dans ses bras.

— Tu t'es assez tracassée pour ce soir. Je t'emporte jusqu'à ton lit, mon trésor, et je veux que tu t'endormes en pensant uniquement à moi.

— Ce serait bien impossible de faire autrement.

— Demain soir, nous serons ensemble, ajouta-t-il tout bas. Je te dirai mon amour et tu me diras le tien.

Tout en parlant, il traversa le cabinet de toilette et entra dans la chambre d'Oona. La douceur de son corps et le parfum de ses cheveux éveillaient chez le duc une émotion toute nouvelle.

A la lueur de la bougie qui brûlait encore près du lit, Oona vit que la pièce était vide et que la porte donnant sur le couloir était fermée.

Le duc l'adossa à ses oreillers et rabattit sur elle les couvertures. Puis il s'assit en face d'Oona.

— Je t'aime et je veux que tu saches, ma toute belle, que même si nous ne pouvons pas aller en Irlande je serai heureux de vivre avec toi en Angleterre, en France ou dans n'importe quelle autre partie du monde que tu voudras.

Elle leva les bras et les passa autour de son cou.

— Tu es si... merveilleux... si intelligent. C'est du gâchis de te garder pour moi seule. Mais... je t'en prie, promets-moi une chose.

— Laquelle?

— Que tu me laisseras... essayer de t'aider un petit peu dans tes occupations. Je ne veux pas t'encombrer, je ne veux pas m'imposer... mais je souhaite tant faire partie de ta vie... avoir réellement une part dans ton existence.

Le duc l'étreignit.

— Tu l'auras toujours, tu s&ras toujours ce qui compte vraiment dans ma vie, la part qui est aussi une part de moi-même puisque, mon petit trésor bien-aimé, nous serons non pas deux personnes mais une seule.

Ses lèvres se posèrent sur celles d'Oona et elle perçut comme de la vénération dans son baiser, car il avait été profondément ému par ce qu'elle avait dit.

Tout se mit à flamboyer pour elle d'une lumière qui les enveloppait d'un éclat presque insoutenable.

C'était cela, l'amour — un amour qui vibrait dans son corps et dans son esprit. Un amour qu'elle avait cru devoir perdre.

Elle l'attira contre elle et, par ce baiser qui les unit dans une extase céleste, elle comprit que plus jamais elle ne connaîtrait la peur ni l'isolement, que plus jamais elle ne serait seule dans Paris ni ailleurs.

Le duc se réveilla avec une sensation de bonheur qu'il ne se rappelait pas avoir jamais éprouvée auparavant.

Tout avait changé, simplement parce qu'Oona était entrée dans sa vie. Elle incarnait tout ce qu'il avait toujours cru inaccessible mais dont il avait la nostalgie, un idéal trop élevé pour se trouver dans la vie courante.

Toutes les femmes qu'il avait connues, avec qui il avait passé tant d'heures de son existence, semblaient rétrospectivement l'avoir poussé à gâcher sa personne et son intelligence. Plus encore même : avec elles il avait trahi ses principes et ses aspirations.

Oona comblait en lui quelque chose qui faisait si intrinsèquement partie de lui-même qu'il se demandait maintenant comment il avait pu vivre sans elle.

Il se leva et se dirigea vers la porte de communication qui était restée ouverte entre les deux chambres. Il s'arrêta. Il avait envie d'aller l'embrasser pour la réveiller mais résista à la tentation. Elle avait besoin de sommeil après les incidents traumatisants de la veille et il devait songer à elle plutôt qu'à lui-même. Il referma silencieusement la porte, puis sonna son valet.

Le soleil étincelait sur les arbres du jardin et il songea, en jetant un coup d'œil par la fenêtre, que c'était la journée rêvée pour un mariage, qu'elle envelopperait Oona d'un halo doré.

Il était presque habillé quand on frappa à la porte. Le valet ouvrit et M. Beaumont entra dans la chambre.

Le duc, qui se peignait les cheveux avec deux brosses à dos d'ivoire, se retourna avec surprise.

— Vous êtes bien matinal, Beaumont, mais justement je m'apprêtais à vous envoyer chercher!

— Dubucheron est là, répliqua M. Beaumont. Et il vous a apporté ceci.

Il s'était avancé, tout en parlant, et lui tendit un numéro du *Jour*. Un paragraphe en bas de la feuille avait été entouré d'un gros trait.

— Je suppose que Dubucheron veut de l'argent, dit le duc en prenant le journal. Donnez-lui mille livres. Il les a bien gagnées.

— Mille livres! se récria M. Beaumont. Voyons, c'est beaucoup trop!

Le duc ne répondit pas et son intendant comprit qu'il n'admettrait pas de discussion sur ce sujet. Il était d'ailleurs en train de lire l'article encadré.

Cet article était intitulé :

ON RECHERCHE L'HÉRITIER

M. Caulder et M. Stephens, principaux associés de l'étude de notaires bien connue à Londres « Caulder, Stephens & Culthorpe », sont arrivés hier à Paris pour visiter Montmartre. Toutefois ils ne s'intéressent pas aux œuvres de nos jeunes peintres qui ont attiré l'attention du monde artistique. Ils recherchent l'un d'eux qui, pensent-ils, doit avoir un atelier sur la Butte.

Le mois dernier, on a appris la mort subite de lord Dorset, à l'âge de cinquante-trois ans. Il était célibataire et les notaires chargés de la succession veulent retrouver son frère cadet, M. Julius Thornton, à qui reviennent en héritage le titre mais aussi un vaste domaine.

Le frère de lord Dorset a quitté l'Angleterre voici dix-neuf ans après avoir démissionné de son régiment, les Grenadiers de la Garde. Il emmenait avec lui la fille de sir Robert Marlow. Cet enlèvement avait causé une grande émotion à l'époque et son père, le précédent lord Dorset, avait rompu toutes relations avec lui. Sir Robert Marlow avait rompu également avec sa fille.

On croit savoir toutefois que M. Julius Thornton s'est alors consacré à la peinture, art pour lequel il avait déjà témoigné des dons réels, et s'est fixé en France.

Il pourrait avoir changé de nom, mais les notaires sont persuadés que, s'il vit toujours en France comme on le suppose, il est certainement connu de ses confrères.

Le duc lut l'article jusqu'au bout, puis rendit le journal à M. Beaumont en déclarant :

— Dites à Dubucheron de m'amener les personnes en question demain matin.

— Demain? s'insurgea l'intendant.

— Je serai trop occupé pour les voir aujourd'hui. Et vous de même.

M. Beaumont attendit, l'air intrigué.

— Pour commencer, annonça le duc en reprenant ses broches, je veux que vous alliez rue de la Paix demander à deux ou trois grands couturiers d'apporter ici immédiatement les plus jolies robes qu'ils ont de prêtes dans les plus petites tailles, ainsi que des chapeaux assortis.

M. Beaumont ouvrit de grands yeux mais ne pipa mot et le duc poursuivit :

— Ensuite, voulez-vous vous rendre à la mairie afin de faire le nécessaire pour que mon mariage soit célébré à midi?

— Votre mariage? s'exclama M. Beaumont.

— A ce que j'ai compris, le mariage civil est obligatoire en France, mais nous le ferons suivre d'une brève cérémonie à l'église de l'ambassade de Grande-Bretagne.

M. Beaumont retrouva sa voix à grand-peine.

— Je dois féliciter Votre Grâce. C'est vraiment une surprise!

Le duc lui décocha un sourire espiègle. Il était toujours ravi de surprendre son intendant : cette fois-ci il y avait admirablement réussi.

Il posa ses brosses et se retourna.

— Dépêchez-vous, Beaumont.

— Il faut que je me hâte, en effet. Vous-même n'avez pas lanterné pour prendre votre décision, une fois parvenu à la croisée des chemins.

— Ai-je choisi la bonne voie, à votre avis?

— Il se peut que je me trompe, répliqua M. Beaumont en souriant, mais je pense que vous avez écouté votre cœur et cela ne peut être que bien.

Le duc rit et son rire vibra d'une exubérance quasi juvénile.

— C'est exactement ce que j'ai fait!

M. Beaumont se dirigea vers la porte.

— Je vais transmettre votre message à Dubucheron, Votre Grâce, puis partirai aussitôt pour la rue de la Paix.

— J'aurai besoin de vous comme témoin à mon mariage, reprit le duc, et je ne veux personne d'autre.

— Je suis honoré, murmura M. Beaumont.

Il avait déjà ouvert la porte quand le duc le rappela :

— Beaumont!

— Oui, Votre Grâce?

Le duc saisit une lettre posée sur la coiffeuse.

— S'il vous reste un moment de libre aujourd'hui, vous pourrez préparer une réponse au Premier ministre.

Il lança un papier qui tournoya en l'air et tomba aux pieds de M. Beaumont. Tandis que celui-ci se penchait pour le ramasser, le duc ajouta :

— Dites-lui que je considère comme un grand honneur qu'il me propose à Sa Majesté pour le poste de vice-roi d'Irlande et que mon épouse et moi ferons tout notre possible pour aider ce pays qui a tant souffert.

Il y avait un sourire de satisfaction sur le visage de M. Beaumont quand il sortit de la pièce, le projet de lettre du Premier ministre à la main, mais le duc ne le vit pas. Il s'était approché de la fenêtre et contemplait à nouveau le jardin inondé de soleil. Il savait que ce qu'il avait lu dans *Le Jour* rendrait tout infiniment plus simple et facile à l'avenir, pas tant pour lui que pour Oona.

Il pensait au bonheur d'Oona et, les Dorset, il en était conscient, ne seraient que trop heureux d'ouvrir les bras à la duchesse de Wolstanton — et de même sa famille du côté maternel.

Que cet événement se soit produit à cet instant précis était une chance incroyable. Non par rapport à lui-même mais par rapport à Oona. Il l'aimait et s'il se sentait soulagé par ce qu'il venait d'apprendre sur ses origines, c'était pour elle, non pour lui. Il se serait fort bien contenté, il aurait même

été enchanté de mener une vie tranquille, à s'occuper d'elle, à la protéger, à l'entourer de son affection, mais il savait qu'ils possédaient tous deux assez de ressources pour vouloir autre chose qu'eux-mêmes dans leur existence.

La situation qui les attendait en Irlande était un défi qu'ils pourraient relever ensemble, qui les comblerait et les enrichirait l'un et l'autre.

Ne lui avait-elle pas demandé, la veille au soir, de promettre qu'il la laisserait l'assister un peu dans tout ce qu'il ferait?

Il comprenait maintenant qu'il lui demanderait non pas un peu mais beaucoup car, en dépit de sa jeunesse, elle avait une profondeur de caractère qui n'était guère courante; et non seulement elle l'aiderait mais elle le guiderait et l'inspirerait tout au long de leur vie commune.

Le soleil brillait avec un éclat presque éblouissant sur le jardin et le duc se prit à souhaiter qu'ainsi soit leur vie : toute de chaleur et d'éclat, pas seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour ceux auxquels ils pourraient venir en aide.

Oona avait déjà introduit un changement dans sa propre vie, elle lui avait insufflé une détermination et un désir d'effort qui en étaient absents jusque-là.

Il aspirait si fort à l'avoir auprès de lui qu'il eut l'impression d'avoir crié son nom.

— Je t'aime! dit-il comme si elle était à côté de lui. Dieu, que je t'aime, ma chérie!

Et, pour la première fois depuis bien des années, le duc ajouta une prière d'action de grâces :

— Merci, Mon Dieu, de m'avoir permis de la trouver.

La nymphe de Montmartre



Barbara Cartland

Traduite en vingt-cinq langues, elle est l'auteur contemporain le plus lu au monde et a déjà vendu six cents millions de livres. Son secret : toucher le cœur de ses lectrices et faire entrer le rêve dans chacun de ses romans. Un certain nombre de ses ouvrages ont été adaptés à la télévision.

— Votre Grâce, ce soir, je convierai deux femmes à votre table : Yvette, une danseuse aux mœurs dissolues, et Mlle Oona Thoreau, la fille du peintre, qui arrive tout droit de son couvent italien. À qui ira votre préférence, à l'ange ou au démon ?

Une pure jeune fille à peine sortie de son couvent ? Bien entendu, le cynique lord Wolstanton ne croit pas un mot de cette histoire que lui raconte Dubucheron, célèbre marchand de tableaux et entremetteur notoire.

Certes, Oona Thoreau a des manières exquises et une candeur toute virginale, mais cela signifie juste qu'elle joue son rôle à la perfection. Sinon que ferait-elle dans un lieu aussi dépravé que Montmartre ?

Mais pourquoi, diable, éprouve-t-il soudain l'envie de la protéger envers et contre tout ?



9 782290 012390

J. A. I. L. U. 2



2 032510 008366

8323 Fr 18.05

Texte intégral

Illustration de couverture : Denis Brunaud

FJ 1200 ISBN 2-290-01239-4 X98 Catégorie 2